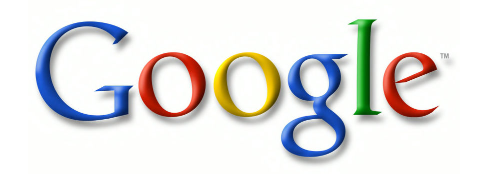






CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SUR LA HAUTE-RBETAGNE

ESSAI SUR LE PATOIS GALLOT (Tirage à part de la Revue de linguistique, 1879).

SUR LES TRADITIONS SUPERSTITIEUSES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE (Maisonneuve, 1880).

Sous presse :

LITTÉRATURE ORALE DE LA HAUTE BRETAGNE (Maisonneuve, éditeur).

Pour paraître prochainement et en préparation :

CONTES POPULAIRES (Nouvelle série).

CONTES DES MARINS ET DES PÊCHEURS.

GLOSSAIRE GALLOT, OU DICTIONNAIRE DES MOTS PATOIS ET PROVINCIAUX EN USAGE DANS LES DÉPARTEMENTS DE L'ILLE-ET-VILAINE ET DES CÔTES-DU-NORD.

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE.

427-80 — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.

PAUL SÉBILLOT

CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

I. — LES FÉERIES ET LES AVENTURES MERVEILLEUSES.
II. — LES FACÉTIES ET LES BONS TOURS.
III. — LES DIABLERIES, SORCELLERIES ET REVENANTS.
IV. — CONTES DIVERS.

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1880

PRÉFACE

L'étude de la littérature populaire qui, à l'étranger, et surtout en Angleterre et en Allemagne, a donné naissance à nombre de publications importantes, ne fait pour ainsi dire que commencer en France, et même bien des pays ont été laissés de côté par ceux qui se sont occupés de recueillir les contes, les légendes et les chansons qui forment le bagage littéraire, parlé, mais non écrit, des habitants de la campagne et de ceux du bord de la mer.

Parmi les coins de la France les moins fouillés se place le pays gallot, ou, si l'on aime mieux, la partie de la Bretagne qui parle français, et qui comprend la totalité de l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure sauf la commune du Bourg-de-Batz, un tiers du Morbihan, et un peu plus de la moitié des Côtes-du-Nord. Alors que Souvestre, La Villemarqué, Luzel et bien d'autres exploraient avec succès la Bretagne bretonnante, presque pe
ne paraissait se soucier de la littérature

dans de la Haute-Bretagne. Ce dédain m'avait frappé, et il me semblait qu'en cherchant bien, on pourrait trouver chez les paysans gallots des récits légendaires intéressants.

Je me souvenais vaguement de contes gouailleurs et de légendes merveilleuses ou terribles que ma bonne m'avait racontés quand j'étais enfant, et je me rappelais [illegible] aventures diaboliques qui [illegible] très peur. Vers 1860, je [illegible] j'interrogeai plusieurs [illegible] dans le seul canton [illegible] je recueillis en [illegible] histoires. Je les [illegible] plusieurs années je [illegible]

[illegible] me sembla que [illegible] intérêt. Je [illegible] où j'étais [illegible] et comme [illegible] souvent à la [illegible] auxquels [illegible] chercher si [illegible] existait [illegible]

[illegible] interrogeai [illegible] fragments d'un [illegible] sans difficulté [illegible] et que je [illegible] l'aise et [illegible] intention de [illegible] autrefois.

Mais quand je leur eus à mon tour dit ce que j'avais appris ailleurs, j'obtins des récits plus complets qui, pour la plupart, me furent faits par des enfants et par des femmes. Ensuite, il me vint des hommes, et peu à peu j'installai chez moi de véritables veillées, où mes conteurs bien à l'aise racontaient leurs histoires au coin du feu; insensiblement, ils s'habituèrent à ces sortes de réunions, et pendant plusieurs mois, j'eus presque tous les soirs deux ou trois conteurs qui, prenant la parole tour à tour, se rectifiant parfois l'un l'autre, me donnèrent un plus grand nombre de récits que je n'eusse osé l'espérer. Une légende racontée mettait l'un des auditeurs sur la trace d'une autre à laquelle il ne songeait plus, et qu'il finissait par se rappeler. L'an dernier je procédai de la même manière à Saint Cast et à la Saudraie, dans les environs de Moncontour, et en moins de deux ans je ramassai plus de deux cents contes.

Il me fut aisé de voir que les récits légendaires étaient encore en grand nombre dans les campagnes de la Haute-Bretagne; mais aussi, je constatai qu'il était peut-être grand temps de les recueillir. On ne rencontre plus guère aujourd'hui comme autrefois des conteurs possédant un vaste répertoire, donnant à leurs récits une sorte de forme consacrée, et qui avaient une réputation locale de narrateurs habiles et amusants. Souvent on me disait : « Ah! si vous aviez connu le père un tel, ou la mère une telle qui sont morts maintenant, ils vous auraient dit des histoires depui

le premier de l'an jusqu'à la Saint Silvestre ! »

Jadis on racontait plus volontiers qu'à présent : dans l'hiver les chemins étaient mauvais, on ne pouvait guère sortir de chez soi, et comme alors peu de gens savaient lire, comme les paysans ne s'occupaient pas de politique et ne lisaient pas de journaux, il fallait bien trouver un moyen de charmer l'ennui des longues veillées. Les communications sont maintenant plus aisées et plus fréquentes entre les villages et les bourgs ; on apprend des histoires au marché de la ville, on en lit dans les journaux, et peu à peu les vieux récits s'oublient ; ils disparaîtraient peut-être même tout à fait, si les femmes ne les conservaient dans leur mémoire pour amuser les enfants.

* * *

La plupart des récits que j'ai recueillis m'ont été contés par plusieurs personnes, parfois même par cinq ou six, originaires de communes souvent éloignées les unes des autres, et qui n'avaient guère quitté leur pays natal. J'ai mis au bas de chaque conte le nom du narrateur qui m'a fourni la version la plus complète, et, autant que possible, son âge et sa profession.

Je me suis efforcé de conserver ces contes populaires tels que je les ai entendus, en me bornant les mettre en français correct, à traduire le mes patois qui n'auraient pas été facileme

compris, et à élaguer les redites qui ne sont pas utiles à la marche de l'histoire, et qui, supportables dans un récit mimé et parlé, seraient devenues désagréables à la lecture. Je me suis bien gardé de vouloir embellir mon sujet en y ajoutant des épisodes tirés de mon imagination ou empruntés aux recueils publiés en d'autres pays, persuadé qu'en ces sortes de choses la fidélité est à la fois ce qu'il y a de plus honnête et de plus habile. Il est au reste plusieurs de ces contes, — surtout dans la série des féeries et des aventures merveilleuses, — qui ont été écrits presque sous la dictée du narrateur : le lendemain, la mémoire encore fraîche, je transcrivais mes notes, et je les relisais à ma femme qui, ayant écouté le récit de la veille, me servait de contrôle, me rectifiant parfois, parfois me rappelant des phrases pittoresques qui m'avaient échappé.

Les quelques légendes recueillies à Matignon, vers 1860, et qui ont trait à des diableries, à des histoires de l'autre monde ou à des choses comiques, sont moins littérales ; je ne crois pas cependant en avoir altéré le fond, ni y avoir ajouté des embellissements considérables. Je les donne telles que je les ai retrouvées dans mes cartons.

Je laisse à d'autres le soin de rechercher la source difficile à déterminer à laquelle ont puisé mes conteurs. Je me suis borné, quant à moi, à recueillir des récits, et ce que je publie ici est, pour me servir d'une expression empruntée à u art qui m'est plus familier que la littérature, u

série d'études d'après nature. Souvent j'ai demandé à mes conteurs de qui ils tenaient le récit, et presque toujours ils me disaient l'avoir entendu dire par une personne âgée ou morte très vieille. Parfois en commençant leur récit, les narrateurs disaient : « Ceci est un vieux conte d'autrefois que racontait ma grand'mère. »

En Basse-Bretagne et en d'autres contrées de France, les narrateurs ont une tendance à placer la scène racontée dans le pays qu'ils habitent, à donner aux héros des aventures des noms locaux : telle n'est point en général la manière de procéder des paysans et des marins de la Bretagne française, ainsi que j'ai pu l'observer, tant dans les contes que je publie ici, que dans près de deux cents que je conserve en portefeuille. Cela peut tenir à ce que la nationalité des Gallots n'est pas aussi tranchée que celle d'autres anciennes provinces, la Basse-Bretagne par exemple, qui a une langue à part et une sorte de nationalité distincte. Le fait en tout cas m'a paru bon à signaler.

Les pays où j'ai recueilli ces contes forment quatre groupes assez éloignés les uns des autres :

C'est d'abord le canton de Matignon, et surtout la commune maritime de Saint Cast, arrondissement de Dinan ;

Dinan et ses environs ;

Les communes de Penguilly et de Saint-Glen, canton de Moncontour (arrondissement de Saint-Brieuc) ;

Enfin, Ercé-près-Liffré, arrondissement de Rennes, et les communes voisines.

J'avais songé à rapprocher mes contes de la Haute-Bretagne de ceux des Bretons bretonnants, et à indiquer les épisodes qui se retrouvaient dans Souvestre, dans le très riche et très remarquable recueil de M. Luzel, et dans celui de M. Du Laurens de la Barre; mais je me suis vite aperçu que ce travail, pour être complet, aurait dû être long, et dépasser les limites d'une courte note au bas de la page. Je me suis donc borné à noter les analogies qui se rencontraient entre mes récits et ceux publiés déjà sur la Bretagne française. Le nombre en est très restreint, et voici, sauf omission, tout ce qui a été recueilli ou du moins publié jusqu'à présent.

M. Paul Féval a fait des nouvelles parfois assez longues avec de courts récits des bords de la Rance ou des environs de Rennes, et il a chargé le canevas primitif de broderies sous lesquelles il est difficile de le retrouver.

Le docteur Alfred Fouquet est l'auteur d'un curieux volume — rare aujourd'hui, — qui a paru en 1857 chez Cauderan à Vannes, sous ce titre : *Légendes, contes et chansons populaires du Morbihan.* C'est un volume in-18 de 175 pages, dont 150 sont consacrées à des récits populaires : ceux-ci, au nombre de vingt-six, sont empruntés pour les deux tiers au pays gallot, et l'autre tiers provient de la partie bretonnante du Morbihan.

M. Hamon a publié en variétés dans le *Progrès*

Paris deux ou trois contes des environs de Rennes; enfin, madame Elvire de Cerny est l'auteur d'une brochure in-8° de 95 pages éditée à Dinan chez Huart en 1861, et intitulée *Saint-Suliac et ses traditions*. Elle contient quatorze légendes, dont quelques-unes sont charmantes, quoique parfois un peu couvertes d'ornements poétiques.

On voit que la liste bibliographique des contes de la Haute-Bretagne est bien courte, et que jusqu'ici on a fort négligé les contes des Bretons français. J'ose espérer qu'après avoir lu ceux que j'ai recueillis, on jugera que la littérature de la Haute-Bretagne ne méritait pas le dédain qu'on a eu jusqu'ici pour elle.

Paris, 15 avril 1880.

I

LES FÉERIES ET AVENTURES MERVEILLEUSES

I

LE PETIT ROI JEANNOT

Il était autrefois un roi et une reine qui avaient trois garçons : l'aîné s'appelait Hubert, le second Poucet, et le troisième qui était le plus gentil et le plus doux se nommait le petit roi Jeannot.

Quand ils furent devenus grands et capables de courir seuls le monde, leurs parents les firent venir devant eux, et le roi leur dit :

— Vous voilà en âge de montrer vos talents et votre courage : vous partirez demain tous les trois pour aller chercher le Merle blanc qui ramène les vieilles gens à l'âge de quinze ans et la Belle aux cheveux d'or. Celui qui parviendra à les amener ici aura notre royaume.

Le lendemain, les fils du roi se mirent en route, bien armés et munis de l'argent nécessaire pour le voyage qui devait être long : en suivant les indications qui leur avaient été données de marcher du côté de l'Orient pour arriver au but de leur entreprise, ils parvinrent à un carrefour où trois routes se présentèrent à eux. L'une était large et droite, bien unie et bordée de beaux arbres ; ce fut celle-là que choisit Hubert. Poucet en prit une autre qui était la plus rapprochée de celle dont son aîné avait fait choix ; puis ils dirent à leur frère :

— Quel chemin vas-tu suivre ?

— Celui que vous m'avez laissé, puisque vous ave





CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

— Ah! voici celui qui m'a tiré de la vilaine cage et mis dans la belle!

Et aussitôt il siffla un air joyeux, et bientôt il mangea avec avidité les graines qui étaient devant lui.

Lorsque le petit roi Jeannot entra dans la chambre où la Belle aux cheveux d'or était assise et pleurait, elle essuya ses larmes et dit en souriant :

— Voici mon sauveur, celui qui m'a délivrée des griffes du lion!

Alors Jeannot se jeta aux pieds de son père qui le reconnut et l'embrassa, et sa mère fut aussi bien joyeuse, car elle avait cru que son fils était perdu.

Le roi apprit la méchanceté des deux aînés qui avaient voulu tuer Jeannot pour s'emparer des merveilles qu'il avait conquises, et avoir la couronne : il les chassa et les maudit.

Il donna ensuite son royaume au petit roi Jeannot, qui épousa la Belle aux cheveux d'or et vécut heureux.

Conté en 1878, par Marie Huchet, d'Ercé-près-Liffré (Ille-et-Vilaine), âgée de 13 ans, fille du jardinier du Bordage. Elle a appris ce conte de sa mère, élevée non loin de là dans la commune d'Andouillé, et qui le tient de « son père de nourrice ». J'ai entendu dans le même pays d'autres versions très voisines, et sous le titre du *Merle d'Or*, on m'a conté à Ercé une autre légende que je publierai : le point de départ et le dénouement sont à peu près les mêmes que dans le *Petit roi Jeannot;* mais le milieu est très différent.

II

LA BERGÈRE DES CHAMPS

Il y avait une fois à Saint-Cast un marin qui s'appelait Jean, et qui naviguait depuis son enfance. Quand il revenait à terre, il passait quelques semaines dans son village, mais comme il n'était pas riche, et qu'il n'aimait guère le repos, il ne tardait pas à se rembarquer.

Un jour il partit à pied de son village natal pour aller rejoindre à Saint-Malo le navire sur lequel il devait s'embarquer, et qui mettait à la voile le lendemain. Il se mit en route, le sac sur l'épaule, en marchant bon pas, et en sifflant pour se distraire. Vers le milieu de la journée, comme il traversait les bois de Pontual qui bordent le grand chemin entre Ploubalay et Dinard, il entendit une voix qui l'appelait par son nom :

— Où vas-tu, Jean ? disait-elle.

— Où je vais ? répondit le matelot un peu surpris ; je vais à Saint-Malo m'embarquer pour un voyage au long cours.

En disant cela, il s'était arrêté, regardant de tous côtés pour voir qui lui adressait la parole ; mais il avait beau écarquiller les yeux, il n'apercevait personne ni sur la route ni dans le bois.

— Il paraît que j'ai rêvé, pensa-t-il.

Et il allait passer outre, quand pour la seconde f
il entendit la même voix qui disait :

— Jean, où vas-tu?

— Ah! s'écria-t-il, qui que tu sois, si tu continue tu vas me porter malheur : où te caches-tu?

— Dans les broussailles, répondit la voix; cherch et tu me trouveras.

Jean sauta dans le bois, s'approcha des buissons e les fouilla comme un braconnier en quête d'un liè vre; mais il n'aperçut rien, et croyant être le joue d'une illusion, il regagna la grande route, bien résol cette fois à se remettre en marche. Mais comme i rechargeait son sac sur son épaule, il s'entendit appeler pour la troisième fois :

— Où vas-tu, Jean ? disait la voix qui était douc comme celle d'une jeune fille.

Le marin s'élança de nouveau dans le bois, en observant avec soin l'endroit d'où le son était parti, e bientôt il vit au pied d'un chêne une tortue qui étai grosse comme une petite barrique :

— Tiens, s'écria Jean sans s'émouvoir ; c'est don toi qui m'as appelé? qui t'a appris à parler, Tortue Il paraît que tu as reçu de l'éducation.

— Oui, répondit-elle, j'ai été aussi bien élevée qu pas une demoiselle à vingt lieues à la ronde.

— Et quel est donc ton nom?

— Je m'appelle la Bergère des champs.

— Ah! disait le marin en la regardant curieusement ; comme ta carapace est dure et brillante! tu a la mine âgée, et on dirait que tu as plus de cent ans

— Non, répondit-elle, je n'ai pas cent ans : c'est à peine si je touche à ma vingt-cinquième année, et i y a dix ans que j'ai été revêtue de cette malheureus carapace : auparavant j'étais une jeune fille, et l'o disait que j'étais jolie.

— Qui t'a mise en ce fâcheux état, ma pauvr rtue ?

— C'est mon amant, répondit-elle.

— Ton amant? comment a-t-il été assez méchant pour te revêtir de cette forme?

— Quand j'étais demoiselle, et qu'il voulait m'épouser, car j'étais la fille d'un seigneur, il y avait un autre jeune homme qui me faisait la cour; il crut que je l'accueillais favorablement, et dans un accès de jalousie il usa de son pouvoir de magicien pour me transformer en tortue, et je dois demeurer telle que je suis jusqu'à ce que j'aie trouvé quelqu'un qui consente à m'épouser. Après m'avoir métamorphosée, mon amant jaloux se battit en duel avec son rival et il fut tué, de sorte qu'il ne peut défaire son ouvrage et me rendre ma première forme.

— Diable! s'écria Jean le marin, qui voudrait te prendre pour femme dans l'état où tu es? Il faudrait une charrette pour te porter.

— Ne voudrais-tu pas me rendre le service de m'épouser, ami Jean?

— Non, répondit-il, c'est une chose que je ne puis te promettre; je me suis engagé dans un équipage, et il faut que je fasse le voyage à bord de mon navire.

— Ne t'embarque pas, Jean! lui dit-elle, il y a dans le château de mon père un trésor caché qui est à moi, et si tu veux de moi pour ta femme, je suis assez riche pour deux.

— Non, répondit le matelot, je ne puis maintenant faire ce que tu demandes; mais si au retour de ma traversée tu es encore ici, je ne dis pas que je ne me marierai pas avec toi.

Jean le marin se remit en route pour Saint-Malo, et tout le long du chemin, il songeait à la Tortue qui avait une voix si douce. Il alla même au bureau d
navigation pour essayer de faire rompre son eng

ment ; mais il ne put y parvenir, et il lui fallut s'embarquer.

*
* *

Son voyage dura trois ans ; dans les premiers temps qu'il était sur mer, il pensait souvent à sa Tortue, et se disait qu'il essayerait de la revoir ; mais peu à peu le souvenir s'effaça de sa mémoire, et il finit par ne plus même se rappeler la rencontre singulière qu'il avait faite dans les bois de Pontual.

Pendant qu'il était à terre dans les pays étrangers, il vit une jeune fille qui lui plut ; il lui fit la cour, et il était sur le point de l'épouser, lorsque tout à coup il se souvint de la Tortue, et il songeait à elle le jour et la nuit. Il résolut de confier son embarras à un de ses camarades, et il lui raconta comment la Tortue lui était apparue, et ce qu'elle lui avait dit, ajoutant qu'elle lui avait même proposé de le prendre pour mari.

— J'ai autrefois entendu parler de la Tortue des bois de Pontual, répondit son ami ; il paraît qu'il y a longtemps qu'elle vit parmi les broussailles, et on prétend que c'est une princesse.

— Non, dit Jean le marin, elle n'est pas princesse ; c'est la Bergère des champs ; elle-même s'est nommée ainsi, et elle m'a assuré qu'elle possédait un trésor considérable qui lui venait de son père.

— Tu as eu bien de la chance de trouver la Tortue ; car bien d'autres avant toi l'ont cherchée sans pouvoir la rencontrer. Je te conseille de ne pas te marier ici, mais de retourner au pays.

— Mais, dit Jean, elle est peut-être morte, ou bien elle a trouvé un mari ; depuis que nous avons quitté Saint-Malo, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle.

— Si j'étais à ta place, répartit le matelot, je tenterais l'aventure, et si à ton retour en Bretagne tu ne la revois plus, il y a au pays d'autres jeunes filles avenantes et jolies que tu pourras épouser.

Jean suivit le conseil de son ami : pendant tout le temps que dura le voyage de retour il ne pensait qu'à sa Tortue, et il grillait d'envie d'être arrivé pour aller voir s'il parviendrait à la retrouver.

Quand il fut débarqué à Saint-Malo, il pria son camarade de venir avec lui et de l'aider à chercher la Tortue. Ils allèrent dans les bois de Pontual, et pendant trois jours ils les fouillèrent en tous sens ; mais ils ne virent pas la moindre trace de celle qu'ils cherchaient. A la fin de la troisième journée, ils étaient sur le point de renoncer à toute espérance, lorsqu'ils entendirent la Tortue qui sanglotait parce qu'elle avait reconnu la voix de Jean le marin.

Les deux matelots guidés par le bruit ne tardèrent pas à l'apercevoir : elle était plus grosse de moitié que lorsque Jean l'avait vue pour la première fois. Quand son ami se présenta devant elle, elle sortit de dessous sa carapace des mains qui étaient blanches comme de la neige, et à chacun des doigts brillaient de belles bagues :

— Vous avez été bien longtemps absent, ami Jean, dit-elle, je ne pensais plus vous revoir, et je m'étais retirée dans les bruyères pour y mourir.

En entendant cette voix si douce, le camarade de Jean fut pris de l'envie d'épouser la Tortue ; et il chercha querelle au matelot dont il espérait venir facilement à bout. Tous deux se battirent en duel ; Jean fut victorieux et blessa son adversaire qui tomba à la renverse sur la carapace de la tortue.

Celle-ci, qui s'était jetée entre les deux hommes pour les séparer, fut blessée, et dès que son sang

coulé, sa métamorphose cessa : au lieu d'une grosse tortue, les marins virent une belle bergère, la plus belle qu'on eût jamais vue, et elle déclara que Jean serait son mari puisqu'il l'avait délivrée.

Elle emmena son fiancé à Créhen pour découvrir le trésor que son père avait caché dans les ruines du château du Guildo. Quand ils l'eurent trouvé, ils se marièrent : Jean le marin n'eut plus besoin de naviguer, et la Bergère des champs et lui vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1879 par Rose Renaud, de Saint-Cast (Côtes-du-Nord), femme d'Étienne Piron, pêcheur, âgée de 50 ans environ, la meilleure et la plus complaisante conteuse que j'aie rencontrée.

III

LE TAUREAU BLEU

Il y avait une fois une jeune fille qui perdit sa mère presque en naissant ; son père qui s'ennuyait d'être veuf et avait besoin d'une ménagère pour tenir sa maison se remaria, et, comme cela arrive souvent, sa seconde femme prit en haine l'enfant de son mari. Elle lui faisait tout le mal qu'elle pouvait, l'habillait comme une pauvresse et lui donnait à peine de quoi ne pas mourir de faim.

Tous les jours elle l'envoyait aux champs garder le troupeau de la maison, où il y avait plusieurs vaches et un taureau bleu. Un matin qu'elle pleurait plus fort que de coutume en songeant à son malheureux sort, le taureau s'approcha tout doucement d'elle, et lui demanda pourquoi elle se désolait ainsi :

— Hélas ! répondit-elle, je n'en ai que trop sujet : sans doute ma belle-mère veut que je meure de faim ; car ce qu'elle me donne à manger ne nourrirait pas un enfant de quatre ans.

— Fourre la main dans mon oreille, dit le Taureau en penchant la tête, et tu y trouveras de quoi soulager ta peine.

La jeune fille obéit, et elle tira de l'oreille du taureau un morceau de pain beurré qu'elle se mit à manger de grand appétit, et toutes les fois q
avait faim, elle allait à son taureau et trouvait
jours du pain et du beurre dans son oreille.

Quand la méchante femme vit que sa belle-fille ne paraissait pas souffrir de la faim, et qu'elle semblait mieux portante et plus fraîche que jamais, elle pensa que quelqu'un donnait en cachette de la nourriture à la jeune fille. Elle se cacha pour l'épier dans une touffe d'arbres auprès du champ où paissait le troupeau, et la vit prendre du pain et du beurre dans l'oreille du taureau bleu. Aussitôt elle résolut de vendre ou de tuer l'animal qui faisait du bien à sa belle-fille.

Le taureau bleu eut connaissance de ce projet, et il dit à sa pâtoure :

— Ta belle-mère a le projet de me vendre ou de me tuer ; quand je ne serai plus là tu seras plus malheureuse qu'auparavant ; mais si tu veux, nous allons partir cette nuit même.

— Ah ! oui, mon taureau, dit-elle, avec toi j'irais au bout du monde.

Elle fit un paquet de ses meilleurs habits, et tous deux quittèrent sans bruit la maison.

*
* *

Ils allèrent loin, bien loin, et à force de marcher ils arrivèrent à la lisière d'un bois dont les arbres avaient des feuilles de cuivre, et ils devaient passer par un sentier qui le traversait. Avant d'y entrer, le taureau bleu recommanda à sa compagne de se garder de toucher les feuilles ; car si une seule venait à tomber, elle réveillerait des ours dévorants qui les mangeraient tous deux. La jeune fille marcha avec précaution, et ils traversèrent le bois sans avoir fait remuer une seule des feuilles de cuivre.

En continuant leur route, ils rencontrèrent un bois dont les arbres avaient un feuillage d'ar-

gent. Le taureau bleu avertit encore la jeune fille de se donner garde de toucher à rien, car si une seule des feuilles d'argent venait à tomber, les scorpions endormis près de là s'éveilleraient au bruit, et se précipiteraient sur eux pour les piquer.

Elle chemina le plus doucement qu'elle put, mais en passant près du dernier arbre, elle effleura avec la main une feuille qui en tombant à terre rendit un bruit argentin ; aussitôt on vit paraître des scorpions, nombreux comme les abeilles au sortir d'une ruche, qui montraient leurs dards menaçants. Le taureau bleu se précipita sur eux et parvint à les écraser et à préserver sa compagne ; mais il ne put échapper à leurs piqûres, et il était bien malade. La jeune fille s'approcha pour essayer de lui porter secours ; il lui dit de fouiller dans son oreille, et de frotter ses plaies avec un onguent qui y était.

En peu d'instants il fut guéri, et l'on se remit en marche : un peu plus loin ils trouvèrent une forêt dont les arbres portaient des feuilles d'or :

— Voici, dit le taureau, un endroit plus dangereux que les autres : si une seule de ces feuilles vient à tomber par terre, des lions se précipiteront sur nous pour nous dévorer.

Le bois fut traversé sans encombre, et les voyageurs se croyaient hors de danger, quand la jeune fille toucha l'extrémité de la branche du dernier arbre, et une des feuilles se détacha. Aussitôt des lions arrivèrent en rugissant, le taureau bleu se battit de son mieux pour sauver sa compagne, et il parvint à repousser les lions ; mais il fut encore plus maltraité que lorsqu'il avait écrasé les scorpions.

— Tu n'as pas assez pris garde aux feuilles d'or, d
il d'une voix faible, je vais maintenant te laisser se
— Ah ! mon taureau, s'écria-t-elle en l'emb

cette jolie personne que vous avez vue se trouve encore à l'église, ne la quittez pas des yeux vers la fin de l'office ; mais tâchez de la suivre et de lui parler : je pense qu'elle vous accueillera sans déplaisir.

Quand vint le troisième dimanche, la Jaquette de bois appela son petit lapin et lui ordonna de surveiller la cuisine, puis elle alla demander un habit à son taureau : celui dont il la revêtit était tout en or. A l'église, elle se plaça comme d'habitude auprès du prince, qui n'avait d'yeux que pour elle, et ne cessait de la regarder ; mais il était trop ému pour oser lui parler devant tout le monde.

Dès que la demoiselle se leva pour sortir de l'église, il se hâta de la suivre : elle allait comme le vent, et il ne put la rejoindre ; mais en courant après elle, il la serra de si près qu'il marcha sur le derrière de sa pantoufle et la lui arracha du pied ; la demoiselle ne ralentit point sa course, et elle disparut rapidement.

Le prince ramassa la pantoufle, et il revint tout chagrin à la maison où la Jaquette de bois, vêtue comme à l'ordinaire, paraissait s'occuper de la cuisine :

— Hélas ! ma pauvre Jaquette de bois, lui dit-il tristement, je n'ai encore pu parler à cette belle jeune fille, mais voici sa pantoufle qu'elle a laissée tomber en s'enfuyant.

Le chagrin le rendit malade, et Jaquette lui conseilla de tâcher de découvrir à qui appartenait la pantoufle qui était étroite et petite. Il fit faire un grand repas auquel il invita les demoiselles des nobles et des bourgeois, en disant qu'il épouserait celle dont le pied se
it de la mesure de la pantoufle, mais aucune
qui l'essayèrent ne put même y entrer le
ied.
cond repas, il invita les filles des paysans,

en annonçant qu'il se marierait avec celle qui pourrait chausser la pantoufle. Parmi les invitées se trouvait une fille rusée qui se dit :

— Je veux avoir le prince, et je plierai mon pied en deux et l'attacherai de telle sorte qu'il puisse entrer dans la pantoufle.

Elle le lia et l'arrangea si bien que quand on la lui essaya, elle la chaussa sans trop de difficultés.

Le prince vit bien que cette jeune fille n'était pas celle dont la beauté l'avait frappé ; mais il déclara qu'il accomplirait sa promesse. Il fit venir son carrosse pour aller se fiancer avec la jeune fille, mais au moment où elle se préparait à y monter, un petit oiseau voletait autour du prince en chantant de sa voix grêle :

La princesse souffre du pied !
La princesse souffre du pied !

— Qu'est-ce donc que j'entends ? demanda le prince.

— Ce n'est rien ! ce n'est rien ! se hâta de répondre la fiancée.

Mais l'oiseau continuait à répéter :

La princesse souffre du pied !
La princesse souffre du pied !

Le prince entendit cette fois, il regarda les pieds de la jeune fille et s'aperçut qu'elle avait l'air gêné ; il lui ôta sa pantoufle qui était pleine de sang, et quand il eut découvert la supercherie, il ne voulut plus se marier avec celle qui l'avait trompé.

Il redevint plus malade et plus triste que la première fois, et un jour que la Jaquette de bois, dont le babil l'amusait, essayait de le distraire, il regarda par hasard ses pieds qui lui semblèrent petits p une pâtoure de dindons :

cette jolie personne que vous avez vue se trouve encore à l'église, ne la quittez pas des yeux vers la fin de l'office; mais tâchez de la suivre et de lui parler : je pense qu'elle vous accueillera sans déplaisir.

Quand vint le troisième dimanche, la Jaquette de bois appela son petit lapin et lui ordonna de surveiller la cuisine, puis elle alla demander un habit à son taureau : celui dont il la revêtit était tout en or. A l'église, elle se plaça comme d'habitude auprès du prince, qui n'avait d'yeux que pour elle, et ne cessait de la regarder; mais il était trop ému pour oser lui parler devant tout le monde.

Dès que la demoiselle se leva pour sortir de l'église, il se hâta de la suivre : elle allait comme le vent, et il ne put la rejoindre ; mais en courant après elle, il la serra de si près qu'il marcha sur le derrière de sa pantoufle et la lui arracha du pied; la demoiselle ne ralentit point sa course, et elle disparut rapidement.

Le prince ramassa la pantoufle, et il revint tout chagrin à la maison où la Jaquette de bois, vêtue comme à l'ordinaire, paraissait s'occuper de la cuisine :

— Hélas ! ma pauvre Jaquette de bois, lui dit-il tristement, je n'ai encore pu parler à cette belle jeune fille, mais voici sa pantoufle qu'elle a laissée tomber en s'enfuyant.

Le chagrin le rendit malade, et Jaquette lui conseilla de tâcher de découvrir à qui appartenait la pantoufle qui était étroite et petite. Il fit faire un grand repas auquel il invita les demoiselles des nobles et des bourgeois, en disant qu'il épouserait celle dont le pied se trouverait de la mesure de la pantoufle, mais aucune de celles qui l'essayèrent ne put même y entrer le bout du pied.

A un second repas, il invita les filles des paysans,

en annonçant qu'il se marierait avec celle qui pourrait chausser la pantoufle. Parmi les invitées se trouvait une fille rusée qui se dit :

— Je veux avoir le prince, et je plierai mon pied en deux et l'attacherai de telle sorte qu'il puisse entrer dans la pantoufle.

Elle le lia et l'arrangea si bien que quand on la lui essaya, elle la chaussa sans trop de difficultés.

Le prince vit bien que cette jeune fille n'était pas celle dont la beauté l'avait frappé ; mais il déclara qu'il accomplirait sa promesse. Il fit venir son carrosse pour aller se fiancer avec la jeune fille, mais au moment où elle se préparait à y monter, un petit oiseau voletait autour du prince en chantant de sa voix grêle :

La princesse souffre du pied !
La princesse souffre du pied !

— Qu'est-ce donc que j'entends ? demanda le prince.

— Ce n'est rien ! ce n'est rien ! se hâta de répondre la fiancée.

Mais l'oiseau continuait à répéter :

La princesse souffre du pied !
La princesse souffre du pied !

Le prince entendit cette fois, il regarda les pieds de la jeune fille et s'aperçut qu'elle avait l'air gêné ; il lui ôta sa pantoufle qui était pleine de sang, et quand il eut découvert la supercherie, il ne voulut plus se marier avec celle qui l'avait trompé.

Il redevint plus malade et plus triste que la première fois, et un jour que la Jaquette de bois, dont le babil l'amusait, essayait de le distraire, il regarda par hasard ses pieds qui lui semblèrent petits pour une pâtoure de dindons :

— Jaquette de bois, lui dit-il, il faut que tu essayes la pantoufle.

— Non, non, répondait-elle, c'est inutile, je suis sûre que je ne pourrais la mettre.

Le prince insista et lui commanda d'obéir : alors elle ôta un de ses sabots et son pied entra dans la pantoufle aussi facilement que si elle avait été faite exprès pour elle.

Quand le prince vit cela, il s'écria :

— Jaquette de bois, c'est toi que j'épouserai.

Jaquette de bois, bien contente de se marier avec le prince qui lui plaisait, se hâta de sortir de la maison et courut à la tombe de son taureau bleu : elle lui annonça l'heureuse nouvelle, et lui demanda son habit couleur d'or qui était des plus beaux; quand elle en fut revêtue, elle qui était belle d'avance, paraissait encore plus à son avantage.

Lorsqu'elle entra ainsi habillée dans la chambre où le prince était couché, il la reconnut pour la belle personne qu'il avait vue à l'église, et tout joyeux, il sauta à bas du lit pour l'embrasser. Le voilà content et guéri, et le conte est fini.

Conté à Saint-Cast, en 1879, par Jean-Marie Hervé, de Pluduno (Côtes-du-Nord), âgé de 13 ans.

IV

LA HOULE DE CHÊLIN (1)

Il y avait une fois un marin de Saint-Cast qui alla s'embarquer à Saint-Malo. Le navire à bord duquel il était engagé devait faire un voyage de deux ou trois ans dans les pays chauds, et le capitaine avait choisi des hommes jeunes et robustes.

Quelques jours après que le vaisseau eut pris la mer, le matelot fit connaissance d'un homme de l'équipage qui avait l'air bien plus âgé que les autres, et qui lui dit :

— Est-ce que tu n'es pas de Saint-Cast, toi?

— Si, répondit le matelot.

— Alors tu dois connaître la Houle de Chêlin.

— Je l'ai vue maintes et une fois, répartit le matelot ; c'est une grotte qui ne paraît guère profonde.

— Guère profonde? tu ne saurais deviner jusqu'où elle se prolonge.

— Où finit-elle donc? Va-t-elle plus loin que la Roulette, et s'étend-elle jusque sous le village de l'Isle?

— Tu n'y es pas, mon garçon ; connais-tu Lamballe?

— Oui, j'y suis allé quelquefois.

(1) Sur le littoral de la Manche compris entre Cancale et Erquy, on donne le nom de *houle* à des grottes creusées par la mer dans les falaises. Il y a des houles à Saint-Briac, à Saint-Jacut Saint-Cast, à Plévenon, etc., qui ont toutes leur légende.

— Eh bien! la Houle de Chêlin va jusque sous la cathédrale de Lamballe.

La conversation en resta là; le matelot de Saint-Cast était bien étonné de ce qu'il venait d'apprendre; et il crut que son camarade faisait une plaisanterie.

Le lendemain, le capitaine qui se promenait sur le pont avisa le vieux marin, et il s'arrêta très surpris de son air ancien et cassé.

— Voilà qui est étrange, pensait-il, je croyais n'avoir à mon bord que des jeunes hommes, et voici un matelot qui paraît vieux comme les chemins.

— D'où venez-vous, mon ami? dit-il en s'approchant.

— De Saint-Malo, répondit le matelot : ne le savez-vous pas? je suis inscrit à votre rôle d'équipage sous le nom de Faîto qui est le mien.

— Vous me paraissez bien âgé, et pourtant je croyais n'avoir engagé que des matelots jeunes et robustes.

— Vous me trouvez vieux, capitaine, répondit Faîto, je suis pourtant un jeune homme parmi ceux de ma race.

— De quelle race êtes-vous donc?

— Je suis de la race d'Antifer.

Le capitaine s'en alla après cette réponse et laissa Faîto continuer son ouvrage.

Cependant le matelot de Saint-Cast, en songeant à la conversation qu'il avait eue avec Faîto, prit peur, et vint trouver le commandant du navire.

— Capitaine, lui dit-il, cet homme-là me paraît sorcier : je ne l'ai jamais vu à Saint-Cast, et pourtant il m'a parlé de la Houle de Chêlin qui est une grotte de mon pays, tout près de la maison de ma mère, et il m'a assuré qu'elle se prolongeait jusqu'à Lamballe.

Il me semble aussi étrange qu'à toi, répondit le

capitaine; aussi, dès que nous toucherons la terre, je tâcherai de le débarquer.

Quand le navire aborda dans un port, le capitaine fit venir Faîto et lui dit :

— Mon ami, vous faites bien votre service, et je n'ai rien à vous reprocher; mais vous êtes trop vieux pour le voyage que nous entreprenons : voici votre paye, et même quelque chose en plus, je vais vous faire conduire à terre.

— Comme vous voudrez, capitaine, répondit Faîto.

Il descendit dans un canot, et on le déposa sur les quais du port, pensant qu'on ne le reverrait plus.

Le navire continua sa route vers les Antilles, et marchait rondement, poussé par un vent favorable. Un jour qu'il naviguait loin de toute terre, et que les hommes du bord ne voyaient plus que le ciel et la mer, ils aperçurent un vaisseau qui se dirigeait vers eux toutes voiles dehors, et ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient affaire à un pirate.

Le capitaine, voyant que la fuite était impossible, fit apporter sur le pont toutes les armes qu'il avait, et les distribua à ses hommes qu'il exhorta à se défendre de ces mauvaises gens qui voulaient les égorger et les voler. Quand les deux navires furent bord à bord, on vit le matelot Faîto qui était parmi l'équipage du pirate et semblait le guider. Les marins de Saint-Malo se battirent avec courage, et ils furent plus forts que les pirates; ils les tuèrent jusqu'au dernier, sans épargner Faîto, puis ils coulèrent le vaisseau forban.

Ils étaient bien contents de leur victoire, et se réjouissaient surtout de la mort de Faîto :

— Je craignais cet homme, disait le capitaine; à présent j'en suis débarrassé, et nous n'avons plus à redouter ses sorcelleries.

Le navire continua sa route sans encombre, et pendant quatre ans il fit le cabotage aux Antilles. Au bout de ce temps, il revint à Saint-Malo. Le marin de Saint-Cast débarqua comme les autres, et retourna au village de la Roulette où demeuraient ses parents. Il ne pensait pas plus à Faïto que si jamais il ne l'avait rencontré.

∴

Les parents du marin avaient tout auprès de la Houle de Chêlin une pièce de terre qui bordait la falaise, et où ils menaient paître leurs bestiaux, et il les conduisait souvent à leur pâturage quand il allait pêcher à la perche sur les rochers de la pointe du Heussé. Un jour, il regardait autour de lui tout en jetant sa ligne, et il vit de loin un homme qui se tenait parmi les rochers à l'entrée de la Houle de Chêlin ; à cette vue, il songea au matelot Faïto avec lequel il avait navigué quatre années auparavant.

— C'est singulier, se dit-il, de voir un homme à cet endroit à cette heure de la marée : si c'était le vieux marin ?

Quelques jours après, en allant chercher les vaches qui étaient entravées et passaient la journée dans les champs, il s'aperçut qu'il en manquait une. Il pensa qu'elle s'était trop approchée de la falaise, et qu'elle avait glissé jusque sur les rochers. Il se mit à sa recherche, et descendit sur la grève par le sentier de la pointe du Heussé, regardant partout s'il ne retrouverait pas le corps de sa vache. Il ne la vit nulle part, mais s'étant approché de l'entrée de la Houle de Chê-
narqua des bouzes sur les rochers d'alentour,
l :

— Bien sûr, c'est le matelot Faîto qui est revenu et qui l'a prise pour se venger de moi.

Il raconta la chose à ses parents qui ne voulaient pas le croire, n'ayant jamais été volés auparavant. Un mois après, deux moutons qui pâturaient dans le même champ disparurent à leur tour.

— Cette fois, dit le matelot, je suis certain que Faîto m'a reconnu, et qu'il m'en veut.

— Vous avez rêvé tout cela, répondaient les femmes.

— Rêve ou non, disait le matelot, je guetterai le coquin, et j'en aurai le cœur net.

Il prit sur son dos un sac de hardes qui venaient d'être lavées, et alla les porter sur un tertre exposé au soleil et au vent, tout près du champ de la Houle ; il les étendit pour les faire sécher, puis il se cacha derrière un rocher et chargea son fusil, pensant que peut-être l'homme de la grotte viendrait voler quelques-unes des pièces qui étaient au hâle.

Son attente ne fut pas trompée, et il vit venir Faîto et une fée qui se mirent à ramasser le linge qu'on avait mis à sécher.

Il ajusta bien le vieux marin et lâcha son coup de fusil, mais, quoiqu'il fût certain de l'avoir touché, Faîto ne lui parut pas plus blessé que s'il avait reçu un coup de balai, et il s'avança vers le jeune marin qui lui dit :

— Ah ! c'est toi, mauvais sorcier, qui m'as volé ma vache et mes moutons ! tu te rappelles sans doute ce qui s'est passé à bord il y a quatre ans.

— Oui, répondit Faîto, je m'en souviens, et, pour me venger, je te ferai tout le mal que je pourrai.

Les deux hommes se prirent à bras-le-corps ; mais en luttant le pied leur glissa, et ils dégringolèrent long de la falaise jusque sur les rochers ; mais ils

se firent aucun mal en tombant, et après avoir encore lutté, ils se quittèrent, fatigués tous les deux des efforts qu'ils avaient faits.

*
* *

Dans la maison de la Roulette où le marin demeurait, il y avait trois petits enfants dont le dernier était encore au berceau. Un jour leur mère alla chercher de l'eau à la fontaine de la Mare et laissa le poupon tout seul à la maison. Pendant qu'elle était absente, on ôta l'enfant de son berceau, et à sa place on mit un marmot qui, bien que tout petit, avait l'air vieux, vieux comme les plus âgés de la paroisse.

Quand la mère revint de la fontaine, elle alla au berceau, et au lieu de son fils, elle aperçut le petit monstre qui y était; elle jeta un cri, et courut chez sa voisine.

— Ah! lui dit-elle en pleurant, on m'a volé mon enfant, et à sa place on a mis un vilain poupon qui a la mine d'un vieillard.

— Ce sont, répondit la voisine, les fées de Chêlin qui ont fait le changement. Si tu veux ravoir ton fils, voici comment il faut t'y prendre. Tu vas allumer dans le foyer une grande fouée de feu, quand le bois flambera tu casseras des œufs, et tu mettras les coques tout autour du foyer parmi la cendre, puis tu rempliras d'eau les coquilles comme si tu voulais la mettre à bouillir.

La femme se hâta de faire ce qui lui avait été prescrit, et quand le feu fut allumé, et l'eau mise à bouillir dans les coques d'œufs, elle alla prendre l'enfant dans le berceau et l'approcha du foyer comme pour lui réchauffer les pieds.

L'enfant regarda autour de lui d'un air étonné, puis il s'écria :

— Ah ! j'ai plus de cent ans, mais jamais je n'avais vu tant de petits pots bouillants.

Quand la femme entendit ces paroles, elle saisit un couteau, et cria qu'elle allait tuer le petit sorcier.

Aussitôt elle vit paraître devant elle une fée qui lui dit :

— Ne fais pas de mal à mon fils, je vais te rendre le tien.

Elle disparut et revint apportant l'enfant qui était bien soigné et n'avait eu aucun mal ; puis elle dit :

— Je suis de la race d'Antifer, ma vengeance est finie, et je quitte la Houle de Chêlin et le pays.

Elle disparut, et depuis ce temps on ne l'a jamais revue, ni elle, ni ses compagnes ni Faïto.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879.

---

cette jolie personne que vous avez vue se trouve encore à l'église, ne la quittez pas des yeux vers la fin de l'office; mais tâchez de la suivre et de lui parler : je pense qu'elle vous accueillera sans déplaisir.

Quand vint le troisième dimanche, la Jaquette de bois appela son petit lapin et lui ordonna de surveiller la cuisine, puis elle alla demander un habit à son taureau : celui dont il la revêtit était tout en or. A l'église, elle se plaça comme d'habitude auprès du prince, qui n'avait d'yeux que pour elle, et ne cessait de la regarder; mais il était trop ému pour oser lui parler devant tout le monde.

Dès que la demoiselle se leva pour sortir de l'église, il se hâta de la suivre : elle allait comme le vent, et il ne put la rejoindre ; mais en courant après elle, il la serra de si près qu'il marcha sur le derrière de sa pantoufle et la lui arracha du pied; la demoiselle ne ralentit point sa course, et elle disparut rapidement.

Le prince ramassa la pantoufle, et il revint tout chagrin à la maison où la Jaquette de bois, vêtue comme à l'ordinaire, paraissait s'occuper de la cuisine :

— Hélas ! ma pauvre Jaquette de bois, lui dit-il tristement, je n'ai encore pu parler à cette belle jeune fille, mais voici sa pantoufle qu'elle a laissée tomber en s'enfuyant.

Le chagrin le rendit malade, et Jaquette lui conseilla de tâcher de découvrir à qui appartenait la pantoufle qui était étroite et petite. Il fit faire un grand repas auquel il invita les demoiselles des nobles et des bourgeois, en disant qu'il épouserait celle dont le pied se trouverait de la mesure de la pantoufle, mais aucune de celles qui l'essayèrent ne put même y entrer le bout du pied.

A un second repas, il invita les filles des paysans,

— Si cela peut vous être agréable, ma chère belle-sœur, rien n'est plus facile, et aujourd'hui même, si vous êtes disposée, je vous transporterai à l'endroit que vous désirerez.

— Eh bien! puisque vous êtes si aimable, je voudrais bien voir le pays qui est à dix lieues au delà de la mer Rouge.

Il prit sa belle-sœur par la main, la fit asseoir à côté de lui sur le manteau, et prononça les paroles magiques qui le faisaient voler comme un oiseau. La femme les écouta avec attention, de manière à se les bien graver dans l'esprit.

Le manteau s'enleva, et monta au-dessus des nuages, si haut que les plus grandes villes ne paraissaient pas plus grosses que de petits villages; les montagnes les plus élevées ressemblaient à des taupinières et les navires qui sillonnaient la mer avaient l'air de coques de noix.

En peu de temps, ils arrivèrent à l'endroit que la femme avait souhaité, et le manteau les descendit tout doucement à terre, au milieu d'une grande plaine où, tout au loin, on apercevait une ville qui semblait considérable. Les arbres avaient des formes étranges, et le sol était parsemé de fleurs si belles que jamais la femme n'aurait cru qu'il en existât de pareilles.

— Mon frère, dit-elle, le beau pays! et que voilà des fleurs qui ont des couleurs éclatantes : vous seriez bien aimable de m'en cueillir un bouquet que je rapporterais en souvenir de mon voyage.

Elle resta assise sur le manteau, et pendant que son beau-frère s'éloignait sans défiance et s'occupait à choisir les plus belles fleurs, elle prononça les paroles magiques, et le manteau, fendant les airs, la rapporta en peu d'instants au lieu d'où elle était partie.

*
* *

Quand le malheureux vit disparaître la femme perfide qui le dépouillait de son manteau, et le laissait ainsi tout seul et sans secours, il fut bien désolé :

— Hélas ! se disait-il, je ne reverrai plus désormais ni mon frère, ni mes amis, ni mon pays, et je serai contraint peut-être de finir mes jours ici, si toutefois les habitants de cette contrée épargnent ma vie.

Cependant, il reprit un peu courage en se rappelant qu'il possédait encore une bourse qui contenait toujours cinquante écus, et il se mit à marcher pour arriver à la ville qu'on apercevait dans le lointain.

C'était une grande et vaste cité, ceinte de hautes murailles où l'on voyait des portes garnies de tours ; mais en approchant il ne vit personne pour les garder : dans les rues, il ne rencontra aucun habitant. Il entra dans des maisons où étaient des tables chargées d'assiettes et de verres, mais qui ne contenaient ni à boire ni à manger. Après avoir visité plusieurs maisons sans apercevoir ni homme ni nourriture, il remarqua un beau jardin planté de grands arbres qui paraissaient couverts de fruits.

Il n'eut qu'à pousser une porte pour y pénétrer, et ayant cueilli une pomme qui semblait mûre, il la coupa en morceaux qu'il se mit à manger avec appétit, car il n'avait rien pris depuis le matin. Aussitôt son front se chargea de deux cornes d'une telle dimension qu'elles couvraient tout le jardin de leurs rameaux.

— Hélas ! dit-il, on a raison de prétendre qu'*un malheur n'arrive jamais seul* : ce matin j'étais bien *tranquille*, et j'avais un manteau qui n'a pas son

pareil au monde, je l'ai perdu, et pour surcroît de disgrâce j'ai le front chargé de cornes si pesantes que c'est à peine si je puis les porter ! Ah ! que la fée bienfaisante qui était l'amie de mon père me serait ici d'un grand secours !

Comme il achevait ces mots en pleurant, il vit paraître une belle dame, vêtue comme une princesse, et dont il implora la pitié. Elle le consola par de douces paroles, puis elle lui fit manger des pommes d'une autre espèce qu'elle cueillit dans le jardin, et grâce auxquelles il fut débarrassé du poids qui lui chargeait le front. Elle lui donna une douzaine de chacune des espèces de pommes, et disparut, après lui avoir indiqué le moyen de retourner dans son pays.

*
* *

Il voyagea plusieurs années, et quand il revint au lieu où était la maison de son frère, il était si changé que ses amis eux-mêmes ne le reconnaissaient point. Il prit un habit de marchand et vint proposer à sa belle-sœur des pommes qui, disait-il, venaient d'un pays lointain et avaient un goût délicieux. La femme en acheta une demi-douzaine. Quand elle se mit à table avec son mari, elle lui parla de son emplette, et prit une des pommes dont elle mangea deux morceaux : aussitôt il lui poussa des cornes d'une dimension telle qu'elles touchaient au plafond. A la vue de ce prodige, son mari fut si épouvanté, qu'il tomba évanoui.

Lorsqu'il eut repris ses sens, il essaya de débarrasser sa femme du poids incommode qui lui chargeait la tête : il vint des charpentiers qui se mirent à couper et à scier les cornes, mais elles ne diminuaient

point, un nouveau morceau venait immédiatement remplacer celui qu'ils avaient enlevé. Et cependant ils ne s'épargnaient pas à l'ouvrage, puisqu'on chargea dix charrettes des morceaux qu'ils avaient coupés.

Au bout de quelque temps, le premier maître du manteau, qui s'était éloigné, revint dans le pays où il se donna pour un médecin qui venait de l'étranger : tout le monde lui parla de la surprenante aventure de la femme à qui il était venu des cornes, et il se fit conduire en sa présence, en disant qu'il saurait peut-être faire disparaître l'enchantement qui la gênait si fort.

Il demanda qu'on le laissât seul avec sa belle-sœur, et il lui dit qu'il savait, au moyen de son art, qu'elle avait un manteau qui traversait les airs, et qu'il ne consentirait à la guérir que si elle le lui donnait. Quand il l'eut en sa possession, il coupa un morceau de pomme, prononça quelques paroles, et le lui donna à manger, et aussitôt une des cornes disparut. Pour ôter l'autre, il exigea la serviette magique, que la femme, après bien des hésitations, consentit à lui céder.

Il lui fit manger un second morceau de pomme, et la seconde corne ne tarda pas à disparaître.

Il se plaça ensuite sur le manteau qu'il avait reconquis, et dit :

— Méchante femme, je suis ton beau-frère que tu as abandonné à dix lieues au delà de la mer Rouge pour t'emparer de son héritage : maintenant tu n'as plus ni le manteau qui transporte au-dessus des nuages, ni la serviette qui procure ce que l'on désire manger. C'est moi qui pour te punir ai fait pousser sur ton front les horribles cornes dont tu viens d'être débarrassée, et je te quitte vengé, sachant que tu

etteras toute ta vie ce que ton avarice t'a fait
re.

ı disant ces mots, il disparut avec le manteau
serviette, et on ne le revit plus.

té en 1878 par Jean Bouchery, de Dourdain, âgé de 20 ans,
ı de ferme à Ercé-près-Liffré (Ille-et-Vilaine).

VI

LE CAPITAINE PIERRE

Il y avait une fois un capitaine au long cours qui s'appelait Pierre. Il fut longtemps sans avoir un navire à commander, et comme il s'ennuyait de rester à terre, il quitta Saint-Malo, et partit pour aller voir s'il pourrait trouver un commandement dans les autres ports de France. Il fit plusieurs démarches inutiles, mais il ne se découragea pas pour cela, pensant qu'on finirait par lui confier un navire.

Un jour qu'il passait auprès d'une montagne, il vit un homme qui appuyait les mains sur la montagne comme s'il voulait l'empêcher de tomber :

— Que fais-tu là, l'ami? demanda le capitaine.

— Je soutiens cette montagne, et il y a cent ans que je suis occupé à cette besogne.

— Tu es fort, dit le capitaine; veux-tu venir avec moi et voyager sur mer? Tu n'auras pas à t'en repentir.

— Volontiers, répondit l'homme qui se nommait Pierre-Joseph. Il cessa d'appuyer la montagne et fit route avec le capitaine.

Comme ils traversaient une forêt, ils virent un homme qui ramassait du bois; mais au lieu de casser les branches, il arrachait les plus gros chênes, et, pour lier ses fagots de haute futaie, tordait des arbres gros comme la cuisse.

— Tu es fort, mon garçon, dit le capitaine, veux-tu venir avec moi sur mer?

— Cela n'est pas de refus, répondit l'homme aux fagots qui se nommait Pierre-Marie.

Les trois voyageurs continuèrent à marcher, et quand ils furent arrivés à Marseille, le capitaine trouva un navire à commander. C'était un vaisseau de trois mille tonneaux qui mit à la voile, n'ayant pour équipage que le capitaine Pierre et les deux hommes forts qu'il avait rencontrés sur sa route, et qui suffisaient à la manœuvre.

Le commencement du voyage se fit avec bon vent et mer belle; mais le beau temps ne dura pas toujours, et il s'éleva une tempête si violente que le capitaine n'en avait jamais vu de pareille; le navire fut ballotté pendant trois jours, puis il fut poussé à la côte et vint échouer sur le sable à peu de distance du rivage. Les hommes qui le montaient se sauvèrent tous les trois, et, comme le pays était désert, avec les débris du navire, ils construisirent une petite maison auprès d'un gros rocher, et ils recueillaient avec soin les caisses de biscuit et de lard que la mer jetait sur le rivage. Quand le temps était beau, ils retournaient au navire et amenaient à terre tout ce qu'ils pouvaient emporter.

*
* *

Ils ne tardèrent pas à s'ennuyer de toujours manger de la viande salée. Le capitaine dit à ses compagnons :

— Nous allons chasser dans la forêt pour avoir de la viande fraîche, et celui qui restera à la maison pour faire la cuisine sonnera la cloche à midi pour avertir les autres.

Ils avaient apporté à terre la cloche du b

[illegible]

[illegible] temps faisaient [illegible] coup de fusil [illegible] que son com[illegible] n'entendirent pas [illegible] était arrivé quelque chose en leur absence, ils retournèrent à la maison. Ils trouvèrent Pierre-Joseph étendu sous [illegible]er et tout pâle, et comme après l'avoir relevé [illegible]emandaient comment il était tombé, il ré[illegible] n'en allant chercher du sel, il avait été pris [illegible] crampe. On trempa la soupe, et en la man[illegible] capitaine et son compagnon faisaient la gri[illegible] traitaient Pierre-Joseph de mauvais cuisi-

nier, parce que le bouillon était plein de cendres :

— Je ne sais, répondait-il, comment cela s'est fait.

Le lendemain ce fut au tour de Pierre-Marie, l'homme qui arrachait les chênes, de rester à la maison, et en allant à la chasse avec le capitaine, Pierre-Joseph pensait que son camarade serait attrapé tout comme lui.

Pierre-Marie faisait cuire un ragoût ; il vit aussi la porte s'ouvrir et le petit bonhomme haut de trois pouces entrer en grelottant et en criant :

— Hou hou hou ! que j'ai froid.

— Chauffe-toi dans le foyer, petit bout d'homme, répondit-il.

Pendant que le marin avait le dos tourné, le nain prit un morceau de bois, avec lequel il mêlait le ragoût en y jetant des poignées de cendres, et la casserole ne tarda pas à déborder.

A cette vue Pierre-Marie s'approcha tout en colère, mais au moment où il levait la main sur le nain, celui-ci se mit à le battre, et après l'avoir tout meurtri, il le fourra derrière la porte.

Cependant le capitaine avait comme la veille fait bonne chasse, et son matelot manquait toujours le gibier. A midi, il regarda à sa montre et dit :

— Tiens, l'heure est passée et on n'entend pas la cloche. Voilà qui est singulier.

Le matelot se garda bien de répondre qu'il se doutait de ce qui était arrivé, et il suivit son capitaine sans mot dire. En rentrant à la maison, ils trouvèrent Pierre-Marie affaissé derrière la porte, qui leur raconta qu'au moment où il allait prendre le balai, il était tombé en faiblesse et n'avait pas eu la force de se relever.

Le lendemain le capitaine dit qu'il garderait à son tour la maison ; en allant à la chasse, les deux ma

telots se donnaient l'un à l'autre de grands coups de coude, et riaient en disant :

— C'est le capitaine qui va lui aussi être joliment attrapé !

Ils virent du gibier en abondance et tirèrent dessus, mais sans tuer la moindre pièce.

Le capitaine resté seul s'occupa de faire la soupe : le nain entra comme d'habitude en disant :

— Hou hou hou ! que j'ai froid !

— Passe dans le foyer et te chauffe, répondit le capitaine.

Le nain voulut aussi mettre de la cendre dans la marmite, mais le capitaine, qui ne le quittait pas de l'œil, le saisit sans mot dire par le fond des culottes et l'envoya rouler dans le fond de la cabane.

Le petit bonhomme de trois pouces se voyant vaincu dit au capitaine :

— Ne me frappe plus et laisse-moi tranquille, je vais t'enseigner une belle chose. Mais toi qui es fort, lève cette pierre à laquelle est adossée la cabane.

— Je ne puis, répondit le capitaine après avoir essayé.

— Alors je suis plus fort que toi, dit le nain. Il déplaça facilement le rocher, et au-dessous de l'endroit où il touchait la terre s'ouvrait un trou dont on ne voyait pas le fond.

— Tu vas prendre, poursuivit le nain, les cordages qui sont dans les débris de ton navire, et en les mettant bout à bout tu feras une longue corde, puis tu y attacheras un panier et tu te feras descendre au fond du souterrain. Quand tu y seras arrivé, je te dirai par quel moyen tu pourras délivrer trois princesses qui y sont prisonnières.

En disant ces mots, le nain disparut par le trou, la pierre retomba aussitôt et le couvrit.

*
* *

A midi, le capitaine sonna la cloche, et les matelots furent très étonnés de l'entendre et de trouver le repas bien apprêté.

Après le dîner, le capitaine Pierre ordonna à ses matelots d'aller ramasser parmi les débris du navire tous les cordages qu'ils pourraient trouver, et de les réunir ensemble pour en former un long câble; quand les cordes eurent été mises bout à bout, elles avaient au moins sept cents pieds de longueur.

A eux trois ils parvinrent à soulever le rocher qui bouchait le souterrain et le capitaine dit:

— Maintenant nous allons essayer de descendre jusqu'au fond.

Ce fut Pierre-Marie qui le premier entra dans le panier, et on lui remit une clochette en lui disant de sonner s'il rencontrait un obstacle ou s'il avait peur; puis on laissa doucement glisser la corde. Mais dès que le matelot se sentit suspendu en l'air et qu'il ne vit plus le jour que par l'ouverture du puits, il sonna la clochette et on se hâta de le remonter. Pierre-Joseph se mit à son tour dans le panier, et il descendit un peu plus que son camarade; mais il ne tarda pas à son tour à être effrayé, et il fit retentir la clochette pour dire aux autres qu'il ne voulait pas aller plus loin.

Le capitaine se plaça dans le panier, et dit à ses matelots :

— Vous laisserez glisser la corde jusqu'à ce qu'il ne vous en reste plus qu'un petit bout, et vous vous tiendrez ensuite près du trou pour me remonter.

Le capitaine avait pris avec lui une canne qui sait sept ou huit cents livres, et tout en descen

[illegible] mais il ne [illegible] liée avant [illegible] quand elle [illegible] ne paraissait [illegible] se laissa tom- [illegible] se faire de mal [illegible]

[illegible] le capitaine Pierre [illegible] sa canne, [illegible] petite lu- [illegible] devant la [illegible] lumière.

[illegible] faim, et il [illegible]

— [illegible] à manger, cela me [illegible]

[illegible] rien ne man- [illegible] mangea avec [illegible] et dit :

— [illegible] je ferais bien un somme.

[illegible] un coin de la cabane. Le capitaine [illegible] dessus et dormit pendant deux heures, puis il se réveilla en sentant à l'oreille une piqûre comme celle d'une mouche. C'était le petit bonhomme haut de trois pouces qui s'était assis sur l'oreiller et l'avait un peu pincé. Il demanda au capitaine s'il se sentait le courage de tenter les aventures :

— Je suis prêt, répondit-il.

Le nain l'emmena dans un pays qui semblait éclairé par la lumière du soleil, et ils entrèrent dans une ferme où, sur le conseil du nain, le capitaine acheta cent moutons, deux cents vaches, quatre [illegible]nts bœufs et, sauf l'honneur de la compagnie, huit

cents cochons, et il mit dans les conditions de son marché qu'on lui fournirait des charrettes pour mener toute cette victuaille et des gens pour les conduire où il voudrait.

— Maintenant, lui dit le petit bonhomme, tu vas aller à un château que je vais te montrer ; il est gardé par des bêtes féroces qui ont faim, tu leur jetteras des morceaux de viande jusqu'à ce que toutes soient rassasiées, et c'est alors seulement que tu pourras entrer au château et délivrer la princesse.

En arrivant au portail, le capitaine Pierre vit deux lions enchaînés qui rugissaient à faire peur, et la cour était remplie de toutes sortes d'animaux qui criaient épouvantablement. Il leur jeta des quartiers de viande, et quand il leur eut donné le dernier morceau, ils cessèrent de hurler et de rugir, et le laissèrent passer.

Il entra dans le château qui était superbe, et, après avoir parcouru un grand nombre de pièces, il arriva à une belle chambre où une princesse étendue sur un lit dormait tout habillée. Il lui posa la main sur le front, et aussitôt elle se réveilla en s'écriant :

— Qui donc est ici ?

— C'est un homme qui est venu pour vous délivrer, répondit le capitaine.

La demoiselle le suivit très volontiers ; il l'emmena à la cabane, et elle le pria de songer à ses deux sœurs qui étaient plus belles qu'elle et qui elles aussi étaient enchantées.

— Je le sais, répondit Pierre, et je veux aussi les délivrer.

Par le conseil du petit bonhomme de trois pouces, il alla à une autre ferme et il acheta deux cents moutons, quatre cents vaches, huit cents bœufs, et douze cents cochons (en vous respectant), et

munit de charrettes et de charretiers pour les conduire.

Il arriva à un autre château, et avant de pénétrer dans l'endroit où était la princesse, il avait à franchir cinq cours pleines de bêtes féroces : au portail se trouvaient deux ours qui n'étaient pas enchaînés. Pierre leur jeta de la viande, et ils devinrent si doux qu'ils se laissaient caresser avec la main ; il donna ensuite à manger aux autres bêtes, et quand sa provision fut épuisée et que chacune eut son morceau, elles le laissèrent passer, et il emmena la seconde princesse à la cabane.

— Pour délivrer la troisième princesse, lui dit le nain, il n'est pas besoin de viande ; mais l'entreprise n'en est pas plus facile pour cela : elle est gardée par des moustiques, et l'on ne peut échapper à leur piqûre.

— Avec ma canne je ferai le moulinet, répondit le capitaine, et je les empêcherai de m'approcher.

Quand il ouvrit la porte du troisième château, il vit que les appartements étaient remplis de moustiques, aussi nombreux et aussi serrés que les fourmis dans une fourmilière : au lieu d'essayer de se frayer de vive force un passage avec sa canne, il laissa les portes toutes grandes ouvertes, et les moustiques sortirent pour aller prendre l'air. Lorsqu'il vit qu'il n'en restait plus un seul, il entra tranquillement et vit une princesse gentille comme les amours qui dormait tout habillée sur un lit. Il la réveilla en lui touchant le front, et elle le suivit à la cabane où elle fut bien joyeuse de retrouver ses sœurs.

Le capitaine alla voir si le panier était encore là, et il remarqua avec plaisir qu'il était à peu de dis-
fond du souterrain.
atenant, lui dit le nain, il faut que tu re-

tournes là-haut avec les princesses, et quand tu y seras, tu frapperas sur la terre avec cette baguette en demandant un navire pour te ramener en France.

Le capitaine plaça dans le panier une des princesses, et quand les matelots sentirent la corde remuer, ils hissèrent le panier, tout en remarquant qu'il n'était guère lourd.

Lorsqu'il arriva à l'orifice du souterrain, ils y virent avec surprise une jeune dame qui sauta à terre, et les deux matelots, qui la trouvaient jolie, se disputèrent à qui l'aurait et se battirent sans songer au capitaine : Pierre-Joseph terrassa son camarade, et il fut convenu qu'il pourrait seul faire la cour à la princesse.

Ils descendirent une seconde fois le panier, qui bientôt remonta apportant une dame plus belle que la première ; ils se battirent encore pour elle, et cette fois ce fut Pierre-Marie qui resta vainqueur.

Alors, malgré les prières des princesses, ils laissèrent là le panier et s'en allèrent dans la cabane, en les emmenant avec eux.

*
* *

Le capitaine, ne voyant plus redescendre le panier, cria de toutes ses forces et agita la clochette ; mais ce fut inutile, et il resta seul dans le souterrain avec la troisième princesse. Il était bien chagrin de cette mésaventure ; mais il se souvint d'avoir vu le nain remonter facilement jusqu'au haut du puits.

— Il faut, pensa-t-il, que je l'attrape et que je lui demande son secret pour monter sans échelle.

Il se mit à sa recherche et, l'ayant aperçu qui passait sur un pont, il courut après lui et l'atteign

— Ah ! lui dit le petit bonhomme, tes compagnons t'ont laissé ici ; je pensais bien que cela arriverait.

— Hélas ! reprit-il, ils m'ont abandonné ; enseigne-moi ton secret pour remonter.

— Non, non, tu ne le sauras jamais.

— Je vais te tuer si tu ne veux pas me l'enseigner.

— Non, dit le nain, jamais je ne te dirai comment je fais pour aller là-haut ; mais je vais prendre mon livre et appeler les oiseaux ; il y en aura sans doute qui seront assez forts pour te ramener à l'endroit d'où tu es parti.

Le nain prit son livre, et nomma les oiseaux par leur nom : il en vint de tous plumages, de toutes grosseurs et de toutes formes ; mais aucun n'était capable de porter jusque sur la terre le capitaine et la princesse. Il jeta encore les yeux sur son livre, et s'aperçut qu'un vieil aigle manquait à l'appel. Il lui cria de venir, et quelques instants après l'oiseau parut.

D'où viens-tu donc ? demanda le nain en colère ; tu n'as pas répondu quand je t'ai appelé en même temps que les autres.

J'étais, répondit l'aigle, occupé à déchirer la chair d'un vieux cheval.

Pour ta peine de t'être attardé, tu vas prendre sur ton dos cet homme et cette jeune fille et les monter jusque sur la terre de là-haut.

Oui, dit l'aigle, je veux bien, mais à la condition qu'on me donne un morceau à manger toutes les fois que je crierai : « Couac ! » en ouvrant le bec.

Le capitaine fit une provision de viande, et il monta avec la princesse sur le dos du vieil aigle. A chaque coup d'aile, l'oiseau disait : « Couac ! » et engloutissait un morceau de viande ; au moment où ils n'étaient plus qu'à quelques pieds de l'ouverture,

le dernier morceau disparut dans le bec de l'oiseau, et comme il criait encore : « Couac ! » le capitaine coupa une petite tranche de sa cuisse et la présenta à l'aigle qui, donnant un dernier coup d'aile, arriva à l'ouverture du puits.

— Ouf ! dit le capitaine en sautant à terre, nous voilà sauvés ; mais cela n'a pas été sans peine.

*
* *

En entrant dans la cabane, il ne trouva plus ses deux compagnons qui s'étaient enfuis en emmenant les princesses avec eux. Il se souvint alors de la baguette que le nain lui avait donnée, et il frappa la terre en disant :

— Je souhaite qu'un vaisseau tout rouge et monté par des matelots rouges arrive ici pour me transporter en France.

Aussitôt il vit sur la mer un vaisseau peint en rouge qui toutes voiles dehors se dirigeait vers le rivage. Il s'arrêta à peu de distance, et une baleinière vint chercher le capitaine et la princesse. Quand il mit le pied à bord, on tira le canon en son honneur, et l'équipage rangé sur la lisse le salua comme son capitaine.

Après une heureuse traversée, le vaisseau arriva à Paris le jour même où les deux compagnons devaient se marier avec les filles du roi qu'ils avaient ramenées ; en entrant dans le port, le capitaine tira cent coups de canon.

— Voilà, dit le roi de France, un vaisseau qui me salue ; il faut inviter le capitaine au repas de noces, puisqu'il est si honnête.

Le capitaine se rendit à l'invitation du roi, et il mit à table avec les autres invités. A la fin du dî

chacun raconta ses aventures, et les deux matelots dirent qu'ils avaient délivré les princesses enfermées dans le souterrain :

— Ce n'est pas vrai, s'écria le capitaine, c'est moi qui suis descendu dans le puits, et vous m'avez abandonné, laissant avec moi la plus jeune des filles du roi, et sans vous occuper de ce que je pourrais devenir.

Quand les matelots entendirent cela, ils reconnurent leur capitaine et auraient bien voulu être loin de là ; mais le capitaine Pierre, qui n'était pas rancuneux, leur dit de rester, et qu'il leur pardonnait.

Ils épousèrent les deux princesses et lui se maria avec la plus jeune qui était la plus belle des trois. Ils firent à cette occasion un grand repas auquel ils m'invitèrent, et je ne les ai jamais revus depuis.

Conté en 1879 par Eugène Depays de Saint-Cast,
matelot, âgé de 20 ans environ.

VII

LES TROIS DONS

Il y avait une fois un petit garçon qui avait perdu sa mère presque en naissant, et son père, qui était jeune encore, n'avait pas tardé à se remarier; mais sa seconde femme, au lieu d'avoir soin de l'enfant de son mari, le détestait de tout son cœur et le traitait durement.

Elle l'envoyait garder les moutons le long des routes, et il devait rester dehors toute la journée, n'ayant pour se couvrir que des habits usés et rapiécés; pour sa nourriture, elle lui donnait une toute petite tranche de pain, avec si peu de beurre qu'en l'étendant de son mieux l'enfant avait peine à couvrir la surface de son morceau.

Un jour qu'il était assis le long d'une banquette et qu'il prenait son maigre repas tout en surveillant son troupeau, il vit passer sur la route une vieille femme pauvrement vêtue qui marchait en s'appuyant sur son bâton; elle avait tout l'air d'une mendiante, mais c'était une fée déguisée comme il y en avait autrefois. Elle s'approcha du petit garçon et lui dit :

— J'ai bien faim : veux-tu me donner un peu de ton pain ?

— Hélas ! j'en ai à peine assez pour moi, car ma belle-mère est si chiche que chaque jour elle me coupe un morceau plus petit, et demain elle me nera probablement une beurrée encore plus 1

— Aie pitié d'une pauvre vieille, mon petit gars, et donne-moi un peu de ta dînette.

L'enfant, qui avait bon cœur, consentit à partager son pain avec la mendiante, qui revint le lendemain au moment où il commençait à manger et implora sa pitié : quoique le morceau fût encore plus petit que celui de la veille, il consentit à lui en couper une tranche.

Le troisième jour, la beurrée n'était guère plus grande que la main ; mais la vieille femme en eut encore sa part.

Quand elle eut mangé, elle dit :

— Tu as été bon pour une femme que tu croyais être une chercheuse de pain : je suis une fée, et j'ai le pouvoir de t'accorder trois dons pour te récompenser. Choisis les trois choses qui peuvent te faire le plus de plaisir.

Le pâtour avait à la main une arbalète, il souhaita que chacune de ses flèches atteignît sûrement les petits oiseaux ; il désira que la petite musique qu'il avait faite avec un chaume vert eût le pouvoir de faire danser, même malgré eux, ceux qui en entendraient le son.

Pour le troisième don, il fut un peu embarrassé ; mais se rappelant les mauvais traitements que lui avait fait subir sa belle-mère, il voulut se venger d'elle, et souhaita que chaque fois qu'il éternuerait, elle ne pût s'empêcher de faire entendre un gros pet.

— Tes désirs seront accomplis, mon petit gars, dit la fée, dont les haillons s'étaient transformés en une belle robe, et qui avait une figure jeune et fraîche.

*
* *

Quand vint le soir, le petit garçon ramena son trou-

peau, et entrant à la maison, il éternua : aussitôt sa belle-mère, qui était dans le foyer occupée à fabriquer de la galette de blé noir, fit entendre un pet sonore et retentissant, et toutes les fois qu'il faisait « Atchin ! » avec son nez, la vieille lui répondait par un son si éclatant qu'elle en était toute honteuse. Le soir, pendant la veillée, le petit garçon se plut encore à éternuer si souvent que tout le monde reprochait à la femme sa malpropreté.

Le lendemain était un dimanche ; la belle-mère conduisit le petit gars à la messe, et tous deux allèrent se placer sous la chaire. Pendant la première partie de l'office il ne se passa rien d'extraordinaire ; mais, dès que le prêtre eut commencé son sermon, l'enfant se mit à éternuer et aussitôt sa belle-mère, quels que fussent ses efforts, faisait entendre son artillerie du bas des reins, et elle était si rouge que tous les regards se fixaient sur elle, et qu'elle aurait désiré être à cent pieds sous terre. Comme ce bruit malséant continuait, le Recteur, troublé dans son sermon, ordonna au bedeau de faire sortir cette bonne femme qui montrait si peu de respect pour le saint lieu.

Le jour suivant, le Recteur vint à la ferme et reprocha à la femme sa conduite à l'église, si inconvenante qu'elle avait scandalisé tous ses paroissiens :

— Ce n'est pas ma faute, dit-elle ; toutes les fois que l'enfant de mon mari éternue, je ne puis m'empêcher de péter, et c'est une chose qui me contrarie bien.

En ce moment, le petit gars qui allait partir avec ses moutons poussa deux ou trois éternuments, et aussitôt la femme lui répondit.

Le Recteur sortit de la maison et fit route avec l'enfant, auquel il essaya, tout en lui faisant des

proches, d'arracher son secret ; mais le petit gars, qui était rusé, n'avoua rien ; et comme ils passaient à peu de distance d'un buisson où étaient perchés beaucoup de petits oiseaux, l'enfant ajusta une flèche à son arc, et pria le prêtre d'aller ramasser l'oiseau qu'il avait tué. Il y consentit, et quand il fut arrivé à l'endroit où était tombé l'oiseau, endroit fort épineux et encombré de ronces, le petit garçon joua de sa musique, et le prêtre se mit à tourner et à danser malgré lui, si rapidement que sa soutane s'accrochant aux épines, en peu d'instants elle fut déchirée en morceaux.

Quand la musique eut cessé de se faire entendre, le Recteur put enfin s'arrêter; mais il était hors d'haleine.

Il mena le petit garçon devant le juge de paix, et l'accusa de lui avoir fait perdre sa soutane :

— C'est un méchant sorcier, dit-il, il faut le punir.

L'enfant prit sa petite musique qu'il avait eu soin d'apporter dans sa poche, et dès qu'il l'eut portée à ses lèvres, le prêtre qui était debout commença à danser, le greffier se mit à tourner sur sa chaise, le juge de paix lui-même se trémoussait sur son siège, et tous les assistants jouaient des jambes, si bien que la salle de justice ressemblait à une salle de danse.

Bientôt ils furent lassés de cet exercice forcé, et ils promirent au petit garçon de le laisser tranquille s'il voulait cesser de jouer.

Conté en 1878 par Aimé Pierre, de Liffré (Ille-et-Vilaine), garçon de ferme à Ercé, et âgé de 19 ans. J'ai recueilli ailleurs deux autres versions de ce conte.

VIII

LES QUATRE FILS DU MEUNIER

Il était une fois un vieux meunier qui avait quatre fils, et pas grand'chose pour les nourrir. Un matin qu'il ne restait plus au moulin qu'un croûton de pain gros comme le poing, le meunier appela ses garçons et leur dit :

— Venez, mes enfants, et écoutez-moi ; la malechance est dans la maison et je ne mouds plus assez de grain pour donner à manger à cinq personnes. Partageons ensemble ce reste de pain, puis vous irez dans le champ carré qui est là-bas ; chacun se mettra à son coin et partira pour aller chercher fortune, en marchant droit devant soi.

Les fils du meunier obéirent à leur père, et ils allèrent dans des directions différentes, après s'être promis de revenir au champ carré dans deux ans à pareil jour.

L'aîné, après avoir marché quelque temps, arriva dans un bourg, et comme il était lassé, il s'arrêta et se mit à jouer. Il se trouvait devant la maison d'un tailleur, qui sortit sur sa porte et lui dit :

— Tu n'es pas d'ici, mon garçon, où vas-tu ?

— Chercher fortune et tâcher de gagner ma vie, répondit-il.

— Viens avec moi, dit le tailleur, et je t'apprendrai mon état.

Le garçon fut bien aise de trouver tout de su

un emploi, et il suivit volontiers le tailleur.

Le second fils du meunier, se sentant fatigué, s'était couché par terre pour se reposer; il vit passer un chasseur qui jurait après ses chiens; il eut peur et il se mit à pleurer.

— Ne crains rien, dit le chasseur en s'approchant de lui, je ne te veux pas de mal, au contraire : qu'as-tu à pleurer ainsi?

— Je suis un pauvre garçon, fils d'un meunier, répondit-il, et j'ai quitté la maison de mon père parce qu'il n'y avait plus de pain pour nous nourrir.

— Si tu veux venir avec moi, dit le chasseur, je t'apprendrai mon métier.

Le troisième enfant fut rencontré par des voleurs qui lui demandèrent où il allait si léger de bagage; il leur dit que la misère était au moulin de son père et qu'il allait chercher fortune.

— Viens avec nous, dirent les voleurs, et nous t'apprendrons notre état.

— Je ne veux pas apprendre le métier de larron, répondit-il; on m'a toujours dit que c'était un état de canailles.

— Non, dirent-ils, les voleurs comme nous sont d'honnêtes gens, et s'ils attrapent quelquefois les sots et les naïfs, du moins ils ne tuent personne.

Le petit garçon s'en alla avec eux.

Le quatrième fils du meunier était couché sur un rocher élevé; il vit venir un astrologue qui avec sa longue-vue regardait le temps qu'il faisait.

— Qui es-tu, mon enfant? lui demanda l'astrologue quand il l'eut aperçu.

— Un pauvre garçon qui a quitté la maison de son père parce qu'il n'y avait plus de pain.

— Viens avec moi, dit l'astrologue, et je t'apprendrai mon état.

*
* *

Au bout de deux ans, chacun des frères avait terminé son apprentissage, et il leur prit à tous envie de revenir au moulin de leur père, ainsi qu'ils en étaient convenus.

Celui qui était chez le tailleur dit à son patron :

— Mon maître, je vais aller voir mon père.

— Depuis vingt-cinq ans que je suis dans le métier de tailleur, je n'ai jamais vu personne qui travaillât mieux que toi, mon garçon. Je suis content de toi, et je vais te donner une aiguille qui coudra partout et pertuisera aussi bien le fer que le drap.

Celui qui était chez le chasseur lui dit :

— Je vais aller rejoindre mon père : depuis deux ans que je suis avec vous j'ai bien fait mon service, n'est-ce pas ?

— Oui, mon garçon : il y a vingt-cinq ans que je mène le métier de chasseur, et je n'ai connu personne qui tirât comme toi. Je vais te donner une carabine : avec elle tu atteindras tout ce que tu désireras, tu tueras tout ce que tu voudras.

Celui qui était resté avec les voleurs dit à ses compagnons :

— Je vais aller rejoindre mon père : depuis deux ans que je suis avec vous, vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi, n'est-ce pas ?

— Non, répondirent-ils, mais si tu nous quittes, tu découvriras aux gendarmes l'endroit où nous nous cachons.

— Ah! non, dit-il, jamais je ne dénoncerai des gens dont j'ai mangé le pain.

— Tu es un si bon voleur que depuis que no

exerçons le métier, nous n'avons connu personne qui fût plus adroit que toi. Voici un sabre que nous te donnons : il a dans la poignée une échelle qui te permettra de grimper où tu voudras.

Celui qui était chez l'astrologue dit à son patron :

— Mon maître, je vais aller rejoindre mon père.

— Va-t'en, mon enfant, répondit l'astrologue, je suis content de toi : depuis vingt-cinq ans que j'exerce mon état, je n'ai vu personne qui sût mieux que toi connaître le temps. Je vais te donner une lorgnette avec laquelle tu verras aussi loin que tu voudras.

Les quatre frères, qui s'étaient mis en route chacun de son côté, entrèrent au jour fixé dans le champ d'où ils étaient partis, et ils se rejoignirent au milieu.

— Il faut, dirent-ils, aller tout de suite au moulin pour voir si notre père est encore en vie ; mais il est bien à craindre qu'il ne soit mort, car le pauvre bonhomme était déjà vieux quand nous l'avons quitté.

Quand ils arrivèrent en vue du moulin, ils virent les ailes qui tournaient au vent :

— Ah ! s'écrièrent-ils, notre père n'est pas encore défunt, Dieu merci !

Le meunier fut bien content de revoir ses quatre enfants, et il voulut savoir ce qu'ils avaient appris et ce qui leur était arrivé.

L'aîné dit :

— J'ai appris l'état de tailleur, et mon patron disait que depuis vingt-cinq ans qu'il est dans le métier, il n'avait connu personne plus habile que moi ; il m'a donné une aiguille qui coud le fer aussi bien que le drap.

— C'est bien, dit le meunier. Et toi, qu'as-tu fait ? demanda-t-il au second.

— J'ai appris le métier de chasseur, et mon maître disait que depuis vingt-cinq ans qu'il chasse, il n'a

jamais vu un tireur plus adroit que moi. Il m'a donné une carabine qui atteint où l'on veut.

— Le métier de chasseur est un métier de fainéant, dit le meunier.

— Non, car on gagne de l'argent en vendant son gibier.

— Quel métier as-tu appris? demanda le meunier à son troisième fils.

— Celui de voleur.

— Je ne veux point de ce métier d'assassin, s'écria le bonhomme.

— Ah! mon père, je n'ai jamais tué personne; mais j'ai attrapé plus d'un nigaud. Les voleurs sont plus honnêtes gens que vous ne croyez : ils m'ont donné un sabre avec lequel je puis grimper où je veux.

— Et toi, petiot, quel état as-tu appris?

— Celui d'astrologue.

— A la bonne heure, c'est un bon métier.

— Oui, répondit le fils; mon patron m'a dit que depuis vingt-cinq ans qu'il est astrologue, il n'a connu personne qui sût aussi bien que moi l'état du ciel, et il m'a donné une lorgnette qui me fait voir tout ce que je veux.

Le meunier se dit :

— Il faut que je voie si mes enfants sont aussi adroits et aussi malins qu'ils le prétendent.

A quelque distance du moulin il y avait un arbre où se trouvait un nid de fauvette si bien caché parmi les branches qu'on ne pouvait savoir où il était placé.

— Qu'y a-t-il dans cet arbre? demanda-t-il.

L'astrologue prit sa lorgnette, et après l'avoir mise à son œil, il dit :

— Je vois un nid de fauvette, et l'oiseau a quatre œufs qu'il couve en ce moment.

Le voleur dévissa la poignée de son sabre, et, grimpant le long de son échelle, il ôta la fauvette de sur le nid si doucement qu'elle ne s'aperçut pas d'avoir quitté son nid ; le chasseur brisa les œufs en plus de cinquante mille pièces, le tailleur les recousit avec son aiguille, et le voleur les porta dans le nid, y remit la fauvette et replaça le nid sur l'arbre, et tout cela fut fait si vite que l'oiseau ne s'en aperçut même pas.

*
* *

— C'est bien, dit le meunier à ses fils, je vois que vous êtes des gaillards adroits. La fille du roi a été enlevée par un dragon qui la retient prisonnière sur un rocher au milieu de la mer ; il faut essayer de la délivrer.

Ils prirent une barque et la conduisirent du côté où on leur avait dit qu'était le rocher : quand ils l'aperçurent, l'astronome regarda avec sa lorgnette et dit à ses frères :

— Le dragon dort à présent, et il tient la fille du roi entre ses griffes.

La barque s'approcha doucement, le voleur dévissa son échelle et vint sans bruit prendre la fille du roi qu'il ôta des griffes du dragon sans l'avoir réveillé ; puis, emmenant la princesse, il descendit dans la barque qui s'éloigna rapidement et fut bientôt hors de la vue du rocher.

Ils se croyaient délivrés de toute crainte, quand ils entendirent en l'air une voix qui criait :

— Où est la fille du roi ? où est la fille du roi ?

L'astrologue prit sa lorgnette, et dit :

— Je vois le dragon qui vient sur nous.

Le chasseur mit deux balles dans sa carabine, et

dès que le monstre fut en vue, il l'ajusta et le tua raide. Mais l'énorme corps du dragon tomba sur le bateau et le brisa en plus de mille morceaux. Alors le tailleur prend son aiguille, coud et recoud ; en un clin d'œil le bateau est remis sur l'eau, et l'on ne voyait point par où il avait été brisé.

Les quatre frères ramenèrent la princesse au palais du roi : comme elle devait épouser son libérateur, et que tous les quatre avaient contribué à sa délivrance, ils tirèrent à la courte-paille pour savoir celui qui deviendrait le gendre du roi. Le sort désigna le tailleur, et après les noces qui furent des plus belles, le roi donna aux trois autres fils du meunier assez d'argent pour les rendre riches comme des seigneurs.

*
* *

Ils retournèrent chez leur père qui leur dit :

— Le plus fainéant de vous trois aura le clos, la maison et le moulin. Dites-moi chacun à votre tour ce que vous feriez pour être les plus fainéants du monde :

— Moi, répondit le voleur, si pendant toute une journée j'étais traîné dans la mer à la remorque d'un bateau, et qu'au soir je trouvais pour me réchauffer une bonne fouée de feu, je me laisserais choir à terre, et je ne ferais pas un mouvement pour aller me chauffer.

— Si, dit le chasseur, j'avais été traîné toute la journée dans la neige et dans la glace, et que le soir arrivé, on me mît à la porte d'une maison où se trouverait tout ce qu'il faudrait pour me changer et me réchauffer, je me laisserais choir à la porte et je ne *bougerais pas.*

— Je serais prêt à monter sur l'échafaud pour y mourir, dit l'astrologue, et j'aurais un couteau pour couper la corde de la potence, que je ne me donnerais pas la peine de l'ouvrir, et je me laisserais faire.

— C'est toi, s'écria le bonhomme, qui auras le moulin, la maison et le clos, car c'est à coup sûr toi qui es le plus fainéant.

Sitôt après avoir prononcé ces mots, le meunier mourut et se raidit, et voilà le conte fini.

Conté par Jean-Marie Hervé de Pluduno, 1879.

IX

LE GÉANT AUX SEPT FEMMES

Un soldat qui s'en revenait de la guerre avait grande hâte de revoir son pays et sa famille, et il marchait le jour et la nuit, prenant à peine quelques heures de sommeil. Un soir, il traversait une forêt lorsque le soleil se coucha, et comme il faisait si froid qu'on entendait les arbres craquer, il cheminait d'un bon pas, regardant de tous côtés s'il n'apercevrait pas une hutte de sabotier ou une chaumière de charbonnier où il pourrait passer la nuit ou tout au moins se réchauffer un peu.

Après avoir marché longtemps, il vit briller à travers les arbres une lueur vers laquelle il se dirigea ; quand il arriva auprès, il vit un grand feu allumé, devant lequel cuisait un mouton à la broche : un loup, une fourmi et un oiseau de mer s'y chauffaient tout en surveillant la cuisson.

Comme le soldat était courageux, et qu'il avait eu bien des aventures de guerre, ce spectacle ne le fit pas reculer : il avança hardiment, et vint s'asseoir près du brasier avec autant de tranquillité que s'il était entré dans la cabane d'un paysan. Quand il eut pris un « bon petit air de feu », il alluma sa pipe et s'éloigna à grands pas.

Quand il eut fait quelques enjambées, et qu'il était sur le point de disparaître dans l'épaisseur de la forêt, la fourmi dit à ses compères :

— Nous avons eu tort de ne pas prier le soldat de partager le mouton entre nous ; si vous voulez, nous allons le rappeler.

Les autres approuvèrent la fourmi et l'on alla dire au soldat de revenir sur ses pas : il y consentit, et quand le mouton fut cuit et qu'il s'agit d'en distribuer les morceaux, il donna la tête à la fourmi, le corps au loup et l'intérieur de la bête à l'oiseau de mer.

Ce partage leur parut à tous très équitable, et ils résolurent de faire chacun un présent à celui qui avait si bien jugé. Le loup donna un de ses poils, qui permettrait au soldat de se transformer en loup lorsqu'il le voudrait ; la fourmi fit présent d'un petit morceau de sa peau, qui avait le pouvoir de faire devenir fourmi, et l'oiseau détacha une de ses plumes, en disant au soldat que, grâce à elle, il pourrait à sa volonté avoir des ailes et traverser les airs sous la forme d'un oiseau.

Avant de quitter les compères, le soldat les remercia de leur complaisance, et dès qu'il eut fait quelques pas, il essaya le pouvoir des dons qu'il venait de recevoir : il devint loup, puis fourmi, puis oiseau, et conservant cette dernière forme, il vola dans les airs et en moins d'un jour il arriva à son pays natal.

*
* *

Il n'était bruit dans cette contrée que d'un géant qui habitait un magnifique château, et qui était si fort que pas un de ses voisins n'osait lui résister. Il avait épousé six femmes qui toutes avaient péri de mort violente : leurs parents avaient tenté tous les

moyens pour punir le monstre; mais ils n'étaient même pas parvenus à le blesser, car il était magicien, et ni le feu, ni l'eau, ni le fer n'avaient de pouvoir sur lui.

Au moment du retour du soldat, il était sur le point de se marier pour la septième fois avec la fille d'un roi, que les menaces terribles du géant avaient contraint de consentir à ce mariage. Tout le monde plaignait le sort de la pauvre princesse qui semblait destinée à être tuée par le géant.

Le soldat vit passer la nouvelle épouse qui se rendait au château avec une grande suite : elle était si belle et elle avait l'air si affligé, qu'il résolut de tenter de la délivrer de son cruel mari.

Un jour que le géant était à la chasse, le soldat se transforma en fourmi et grimpa à l'appartement de la dame qui était seule et se désolait : arrivé devant elle, il reprit sa forme naturelle, et comme elle s'effrayait de voir un homme chez elle :

— Ne craignez rien, madame, je suis venu pour vous secourir, et je saurai sortir d'ici comme j'y suis entré, sans être vu : j'ai le pouvoir de me transformer à mon gré, en loup, en fourmi et en oiseau de mer. Je vous délivrerai si vous parvenez à savoir du géant, qui jusqu'à présent a été invulnérable, ce qui peut le rendre mortel comme les autres hommes.

La princesse promit d'employer toute son adresse à découvrir ce secret, et quand son mari fut de retour :

— J'ai entendu conter, monseigneur, lui dit-elle, qu'on avait essayé de vous faire périr par le fer, l'eau et le feu, et qu'on n'avait même pas pu vous blesser ; mais je pense que tout cela est une fable.

— Rien n'est plus vrai cependant, car je suis immor-

tel, et personne ne pourra me blesser, à moins qu'o n'écrase sur ma poitrine un œuf qui est dans le ventr d'un pigeon, qui est dans le ventre d'un lièvre; c lièvre est dans le ventre d'un loup, et ce loup es dans le ventre de mon frère qui demeure à huit mill lieues d'ici : aussi je suis bien tranquille de ce côté

Le lendemain, quand le géant fut parti pour alle à la chasse suivant sa coutume, le soldat vint trouve la princesse qui lui raconta ce qu'elle avait appris : i dit qu'il allait se mettre en route, et recommanda la dame de placer un ruban à sa fenêtre toutes le fois que son mari serait absent, car s'il l'apercevai sous la forme d'oiseau, il pourrait le percer de se flèches, car il était très adroit.

*
* *

Le soldat se transforma en oiseau, et partant à tire d'ailes, il arriva en deux jours à l'endroit où étai l'autre géant. Là, il reprit sa forme ordinaire, et all chez le fermier du géant se proposer comme gardeu de vaches.

— Je veux bien, lui répondit-on, vous prendre mon service ; mais je dois vous prévenir que les ber gers ne restent pas longtemps chez nous, car notr maître les mange.

Le soldat répondit qu'il espérait échapper à cett cruelle destinée, et avant de l'envoyer aux champ son maître lui ordonna d'aller frotter du blé no dans un vieux grenier. Le soldat aperçut dans un coi un sabre ancien qui portait ces mots écrits sur l lame : « Celui qui se sert de moi a toujours la vic re. »

cacha soigneusement le sabre sous ses habits,

il alla conduire ses vaches dans une grande prairie d'où l'on apercevait le château.

Le géant, qui faisait sa promenade du matin, vit le berger, et vint dans la prairie pour le saisir et pour le manger; mais au moment où il s'approchait, le soldat tira son sabre, et d'un coup bien appliqué fendit le ventre du monstre qui tomba mort; par sa blessure sortit un loup qui se mit à fuir, mais le soldat devint loup aussi lui, et ayant atteint l'animal, il lui fendit le ventre d'un coup de sabre; un lièvre en sortit qui fuyait à toutes jambes, et qui fut bientôt atteint et éventré: alors un pigeon s'échappa du ventre du lièvre et se mit à fuir à tire-d'ailes. Mais le soldat désira devenir oiseau de mer et il eut vite atteint le pigeon auquel il fendit aussi le ventre; et quand il se fut emparé de l'œuf, il le mit soigneusement entre ses pattes, et volant sans s'arrêter, il revint en deux jours au château du géant aux sept femmes.

Il aperçut le ruban qui flottait à la fenêtre, et remit l'œuf à la dame, qui, la nuit venue, l'écrasa sur la poitrine de son mari qui expira aussitôt.

Alors elle ordonna au soldat de monter à cheval, d'aller prévenir le roi son père de la mort du géant, et de lui dire que sa fille ne tarderait pas à revenir. Le roi traita le messager d'imposteur, et le fit mettre en prison; mais aussitôt le soldat en sortit en prenant la forme d'une fourmi.

Quelque temps après, la fille du roi arriva elle-même, et raconta à son père comment elle avait été délivrée par le soldat: celui-ci se présenta à la cour et la princesse épousa son libérateur.

Conté en 1878 par Jean Pierre Lorant, de Saint-Aubin du Cormier, botteleur à Ercé, âgé de 55 ans.

X

LA HOULE DE LA CORBIÈRE (1)

Au temps où les grands pères des plus âgés de la paroisse n'étaient pas encore en culotte, Agnès Depais demeurait avec son mari dans une maison isolée, sur la route de la pointe de la Corbière, et c'était celle qui était la plus voisine de la Houle aux fées dont l'entrée se voit de la mer. Souvent, pendant le silence de la nuit, elle entendait le bruit d'un rouet à filer de la laine et le son assourdi semblait venir de sous la pierre de son foyer. D'autres fois un coq chantait sous la terre, un enfant pleurait, ou il semblait à Agnès ouïr le pilon d'une baratte qui battait le lait pour faire du beurre. Mais ni elle ni son mari n'avaient peur de ces bruits souterrains, car ils pensaient que les fées de la Houle de la Corbière étaient cause de tout cela ; elles passaient pour n'être point méchantes, et personne n'avait jamais eu rien à leur reprocher.

Une nuit, un pêcheur de l'Isle vint chercher le mari d'Agnès pour aller pêcher le lançon dans la grève de la Mare. Pendant que son homme s'habillait, Agnès, qui était couchée, dit au pêcheur :

— Sais-tu quelle heure il est?

— Non, répondit-il, je ne sais pas au juste.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'une voix *sortit de dessous* terre et cria :

(1) Voir la note de la page 23.

— Il est deux heures après minuit.

Loin de s'effrayer, les gens qui étaient là se mirent à rire, parce qu'ils avaient l'habitude d'entendre du bruit sous la pierre du foyer. Ils pensèrent que c'étaient les fées qui avaient répondu, et ils dirent à haute voix : « Merci! »

A quelque temps de là, l'enfant d'Agnès tomba malade, si malade qu'il semblait prêt à trépasser, et sa mère se désolait, ne sachant ce que faire pour le secourir :

— Ah! mon Dieu, s'écriait-elle en pleurant, mon pauvre petit gars va mourir!

Elle entendit un bruit sourd qui venait de la cheminée, comme si quelqu'un heurtait par en dessous les pierres du foyer, et en même temps une voix disait :

— Ton enfant a le croup; lève-toi, et viens ici, je vais te donner quelque chose pour le guérir.

Cette fois Agnès eut peur et son premier mouvement fut de se blottir sous ses couvertures; mais elle pensa à son enfant qui souffrait, et elle reprit courage. Elle sauta à bas de son lit, et ayant allumé une chandelle, elle vit remuer une des pierres du foyer qui se leva lentement; elle aida à la soulever, et quand la pierre ne toucha plus la terre que par un côté, une main passa par le trou béant, et elle présenta à Agnès une petite bouteille :

— Frotte ton enfant à la gorge et à la poitrine avec cette liqueur, dit une voix qui venait de dessous terre, et conserve soigneusement cette bouteille.

La pierre du foyer retomba, et à la voir, on n'aurait pas cru qu'elle eût jamais été bougée de place. Agnès se hâta de frotter son petit gars qui aussitôt cessa de se plaindre, et ne tarda pas à être guéri. Elle était si contente qu'elle ne put s'empêcher de

tout raconter à ses voisines : la nouvelle se répandit d'oreille en oreille jusque dans les villages, et Agnès qui était obligeante prêtait la bouteille à ceux qui avaient des enfants malades, et ils revenaient rapidement à la santé.

Longtemps après cela, la colique prit le mari d'Agnès, et il se tordait, tant la douleur était violente. Agnès alla chez sa voisine chercher la bouteille qui contenait encore un reste de liqueur; mais la voisine la laissa tomber, et elle se brisa en mille pièces. La pauvre femme revint chez elle bien désolée, car son mari allait de mal en pis et semblait prêt à trépasser. Elle s'assit près du foyer, et tout en pleurant elle disait :

— Main bienfaisante, qui avez donné la bouteille qui a guéri mon petit gars et tant d'autres personnes, est-ce que vous allez laisser mon homme mourir?

Elle ne reçut aucune réponse : alors elle souleva avec un outil la pierre qui se levait, et elle cria au bord du trou en demandant du secours : à la fin, la fée allongea la main et lui donna une bouteille en disant :

— Prends bien garde, Agnès : voici la dernière bouteille que je puis te donner : fais bien attention à ne la prêter à personne, et n'en parle à âme qui vive.

Dès qu'Agnès eut frotté son mari avec la liqueur, il se trouva guéri, et cette fois elle ramassa soigneusement la bouteille dans son armoire.

*
* *

quelque temps de là, Agnès entendit la nuit un
at qui sortait de sous terre; il était si doux et si

mélodieux que, rien qu'à l'écouter, elle tombait en extase; il y avait bien trois ou quatre voix qui chantaient à l'unisson, et elle alla chercher sa voisine pour l'entendre. La nuit suivante, un violon joua plusieurs airs.

Tous ces prodiges dennaient à penser à Agnès qui se disait :

— A quelque jour, ils monteront tous ici, et arriveront dans ma maison par le trou du foyer.

Toutefois elle reprenait de l'assurance en songeant que les habitants de la houle ne lui avaient jamais fait que du bien. Et elle pensait à sa vache et à ses deux moutons qu'on lui avait volés pendant qu'ils paissaient dans les champs.

— Il faudra, se disait-elle, qu'à la première occasion je demande aux fées qui me les a dérobés; sûrement elles me le diront bien si elles veulent.

Une autre nuit, elle entendit une voix qui disait :

— Commère, as-tu du feu?

— Oui, répondit Agnès; à votre service.

Et voilà la pierre du foyer qui se soulève; Agnès prit un tison allumé et l'approcha du trou; à sa lueur, elle vit une belle main de femme qui s'en empara, et à chacun de ses doigts il y avait des anneaux brillants.

— Ah! madame, dit Agnès, si vous vouliez me dire où je pourrais retrouver ma vache et mes moutons, je vous serais bien obligée, moi qui n'ai rien à donner à mes pauvres enfants.

— Tiens, répondit la fée, voici une petite boîte qui contient un onguent fait avec des cornes de vache et de moutons; graisse les cordes qui attachaient tes bestiaux, et tu auras une vache et des moutons.

La pierre retomba, et le lendemain, dès qu'il f jour, la bonne femme alla frotter la *nâche* qui

avait servi à attacher la vache volée, et aussitôt elle vit une vache superbe; elle frotta le *tiers* (1) qui servait à mener ses deux moutons à la pâture, et elle eut deux moutons plus beaux que ceux qu'elle avait perdus.

Agnès était bien contente; toutefois elle regrettait de ne pas avoir demandé du pain. Elle y pensait à chaque instant et disait :

— Comment ferais-je bien pour prier la fée de me donner du pain pour moi et ma famille, du pain des fées qui ne diminue pas ?

Une nuit qu'il ne restait pas une miette de pain à la maison, l'enfant d'Agnès eut faim, et pleurait pour en avoir un morceau; elle entendit du bruit sous terre, et mit un marteau dans la main de son petit gars, en lui disant :

— Frappe fort sur la pierre du foyer, et demande du pain à la bonne dame qui nous a déjà fait tant de bien.

Elle parlait haut, pensant que sa voix serait entendue. Le petit garçon prit le marteau et frappa de toute sa force sur la pierre, en disant d'une voix câline :

— Bonne dame, donnez-moi du pain; j'ai faim.

Ils entendirent cogner, pan! pan! sous la pierre qui se leva, et une main déposa sur le foyer un tourteau de pain, pendant qu'une voix disait :

— Tiens, mon petit, voilà de quoi manger toute ta vie, si tu sais conserver mon présent et n'en donner à personne qu'à tes parents.

Le tourteau de pain ne diminuait point, et malgré

(1) Dans le pays gallot, on appelle *nâche* (du breton *nask*) la corde qui attache les vaches, et *tiers* la corde qui sert à mener x moutons au lieu où ils doivent pâturer.

qu'on en coupât, il restait toujours frais et entier, et cela dura plus de dix ans. Mais un soir que le mari d'Agnès était en ribotte, il amena avec lui un de ses amis, il tira du buffet la tourte des fées, et en coupa un morceau pour son camarade. Aussitôt le pain des fées disparut, et quoiqu'Agnès et ses enfants aient supplié maintes fois les dames de la houle de leur donner un autre pain, elles sont restées sourdes à leurs prières.

Conté en 1879 par Marie Chéhu, de Saint-Cast,
âgée de 80 ans.

JEAN SANS PEUR

Il était une fois un garçon grand et fort qui demeurait avec sa mère dans une petite maison bâtie sur le bord de la forêt.

Dès son enfance, il se montra hardi, et quand il arriva à l'âge d'homme, on lui donna le surnom de Jean sans Peur, parce qu'il avait coutume de dire que rien n'était capable de l'effrayer : il ne redoutait aucun vivant, car il se sentait assez fort pour tenir tête aux plus robustes, et il n'était guère porté à s'émouvoir des lutins, des revenants et des choses surprenantes qu'on peut voir la nuit.

Plusieurs fois ses voisins avaient essayé de le mettre à l'épreuve, et s'étaient soudainement présentés à ses yeux dans un attirail qu'ils croyaient propre à le faire reculer ; mais lui, sans se laisser troubler, marchait courageusement vers la prétendue apparition qui se hâtait de s'enfuir.

C'est ainsi qu'un soir il partit seul pour aller chercher au bourg des remèdes et une bouteille de vin, afin de réconforter sa mère qui était malade. Plusieurs garçons de son âge résolurent de voir si vraiment il méritait son nom : l'un d'eux se coucha, assez loin des maisons, près d'un échalier que Jean devait franchir avant de rentrer chez lui, car c'était là que passait la route la plus courte, et il n'y avait d'autre sentier. On enveloppa le gars d'un drap

blanc, et on disposa trois cierges à chacun de ses côtés comme on fait aux morts qui sont prêts à être portés en terre.

En voyant cette lugubre apparition qui aurait fait fuir tout autre homme, Jean ne s'arrêta pas. et, s'avançant vers l'échalier, il s'écria :

— Si vous croyez me faire peur, vous vous trompez : hâtez-vous de vous éloigner ou de me dire votre nom, sinon je vous cognerai de la belle façon avec mon bâton à marotte.

— Ne frappe pas, Jean, dit en dépouillant son linceul blanc le prétendu mort qui craignait pour ses épaules; ne frappe pas, je suis Pélo, ton voisin, et j'ai eu tort de vouloir te faire une farce.

Cependant Jean se lassa de rester dans son pays à labourer la terre, et il se sentit pris de l'envie d'aller à la recherche des aventures, pensant bien qu'il trouverait des occasions de montrer son courage et peut-être de faire fortune.

— Je veux voyager, ma mère, dit-il un jour : je sens que ma place n'est point ici.

— Tu es un sot : reste avec moi, tu seras tranquille et personne ne te contrariera. Ne sais-tu pas que pierre qui roule n'amasse pas mousse?

— Je suis résolu à parcourir le monde : aucun homme n'a pu jusqu'ici se vanter de m'avoir vu trembler, et je ne pense pas que jamais on puisse me faire peur.

— Eh bien! puisque tu es décidé à quitter la maison de ton père, je vais te donner un conseil dont tu te trouveras bien si tu consens à le suivre : ne voyage jamais que d'un soleil à l'autre, et ne manque pas de t'arrêter pour te coucher quand le jour fera place à la nuit.

Jean embrassa sa mère qui pleura en le voyant pa

tir, et il emmena un âne pour porter son bagage qui n'était pas des plus lourds.

*
* *

Il marcha tout le jour, et, quand vint la nuit, il s'étendit dans le creux d'un fossé sur un tas de feuilles mortes, et ne s'éveilla qu'en entendant les oiseaux gazouiller dans les branches au-dessus de sa tête.

A la fin de la seconde journée, comme il cherchait un endroit où se reposer, il aperçut, aux dernières lueurs du soleil qui disparaissait derrière les arbres, une petite chapelle; elle n'était pas fort éloignée, mais quand il y arriva, la nuit était tout à fait tombée. Il attacha son âne à un arbre, et entra dans la chapelle.

Elle était toute délabrée, les fenêtres n'avaient plus de vitraux, et la porte fermait mal; mais Jean n'était pas difficile, et il pensa qu'il dormirait encore mieux là que dans le creux d'un fossé ou sous les arbres.

On avait pendu à la grande poutre qui traversait le petit édifice, à la naissance de la voûte en bois, trois hommes dont les pieds touchaient presque à terre, et à cause de l'obscurité, Jean ne les aperçut pas. Il alla se coucher sur une dalle de pierre, se fit un oreiller de son bissac, plaça son bâton à la portée de sa main et se prépara à dormir.

Mais au moment où il commençait à fermer les yeux, le vent qui soufflait à travers les fenêtres sans vitraux choqua les pendus l'un contre l'autre avec un si grand bruit qu'il aurait réveillé le dormeur le plus obstiné.

Jean se leva et dit :

— Je vais bien vous faire rester tranquille, moi.

Et d'un coup de bâton, il fit tomber par terre l'un des pendus.

Il n'entendait plus rien et allait se recoucher quand survint une autre rafale qui poussa l'un contre l'autre les deux pendus. Jean en frappa encore un avec tant de force qu'il roula sur le pavé de la chapelle.

Il alla se coucher pour la troisième fois, pensant que désormais il pourrait reposer tranquillement; mais le vent souffla encore et le dernier pendu heurta le mur du pied.

— Comment, vaurien, s'écria Jean en colère, tu es tout seul maintenant et tu ne peux rester en repos! je vais me lever et te traiter comme tes camarades.

— Ne me frappez pas, dit le pendu qui, par une permission du ciel, recouvra la parole, écoutez-moi plutôt si vous avez un peu de charité. Nous avons été tous les trois étranglés ici par le bourreau pour avoir volé les trésors de l'église : ils sont cachés sous une pierre tombale qui est dans le bas de la chapelle à côté du bénitier. Si vous avez assez de courage pour les prendre et les restituer au prêtre, nous pourrons au moins espérer d'obtenir la miséricorde de Dieu.

— Bien, dit Jean, reste tranquille : dès demain, je ferai ce que tu désires, et ce ne sera pas encore cette fois-là que j'aurai peur.

Il dormit paisiblement, et le jour arrivé, il souleva la pierre qui recouvrait le trésor volé et alla le porter au prêtre auquel il raconta de point en point son aventure.

Celui-ci fut grandement réjoui, et promit de dire des messes pour le repos de l'âme des pendus; il remercia Jean sans Peur et voulut le récompenser. Jean refusa l'argent que le recteur lui proposait, mais le pria de lui faire cadeau de son étole : avec elle, per

sait-il, et avec mon bon bâton à marotte, je pourrai courir le monde sans craindre ni les diables ni les gens.

— Je ne puis vous donner mon étole, dit le prêtre; c'est un objet sacré avec lequel il ne faut pas jouer.

— Aussi n'est-ce point pour me moquer de cette chose sainte que je vous la demande, c'est pour repousser les embûches du démon, et détruire les enchantements.

Ces paroles décidèrent le prêtre à confier son étole à Jean sans Peur qui la serra précieusement, et se remit en route.

*
* *

Jean marcha encore toute la journée et, vers le soir, il aperçut au bout d'une grande avenue un château qui paraissait des plus beaux ; en se dirigeant de ce côté, il arriva à une maison plus petite et qui n'était pas fort éloignée de l'habitation principale. Il demanda à des gens qui étaient à la porte si les habitants du château consentiraient à le loger.

— C'est, lui répondit-on, une maison fort belle; mais personne ne peut y rester la nuit à cause des lutins : tous ceux qui ont essayé d'y coucher ont disparu ou ont été trouvés morts le lendemain.

— Avec votre permission, dit Jean en s'adressant à celui qui paraissait le maître, j'irai voir si je puis y dormir cette nuit. Je ne sais encore ce que c'est que la peur, et je pense que je ne l'apprendrai pas cette fois-ci. Mais prêtez-moi un des grands sabres que je vois accrochés à la muraille, afin que je puisse me défendre si je suis attaqué.

Jean entra dans le château, et après avoir parcouru aucoup de pièces sans voir personne, il arriva à

une cuisine où il y avait une table de chêne couverte de pains, d'écuelles, de plats et d'assiettes. Le manteau de la cheminée était à la mode d'autrefois, et une douzaine de personnes auraient pu s'y chauffer à l'aise ; sur le feu il vit une marmite qui bouillait et une casserole où cuisait de la viande.

Il prit le morceau de pain et se mit à le découper en menues tranches qu'il plaça dans une écuelle : au moment où il soulevait le couvercle de la marmite pour tremper sa soupe, il entendit une voix rude qui disait :

— Trempe quatre soupes.

— Si cela me fait plaisir, répondit Jean sans s'émouvoir; parlez plus poliment.

— Eh bien ! je vous prie de préparer quatre écuellées.

— Volontiers, mais à la condition que vous viendrez les manger et me tenir compagnie.

Il entendit ensuite un grand bruit de ferraille qui retentissait dans la cheminée, et il vit plusieurs bouts de chaînes qui pendaient.

— Avez-vous bientôt fini votre tapage, s'écria Jean, laissez tomber tout à fait les chaînes dont vous me montrez le bout : ce n'est pas encore avec cela que vous parviendrez à m'effrayer.

Les chaînes descendirent sur le feu avec un grand fracas, et presque aussitôt trois diables arrivèrent par le même chemin, c'est-à-dire par la route de la fumée. Ils étaient vêtus comme des messieurs, mais leurs longues queues dépassaient leurs habits.

— Le souper n'est pas encore cuit à point, dit l'un d'eux en découvrant la casserole ; si vous voulez, nous allons jouer aux cartes en attendant que tout soit prêt.

Les diables s'attablèrent, et le plus jeune laissa tomber à terre une des cartes de son jeu.

— Relève ma carte, dit-il à Jean.

— Tu pourrais parler mieux et faire ta besogne toi-même : me prends-tu pour ton domestique?

Comme le jeune diable se baissait pour ramasser sa carte, Jean sans Peur lui passa adroitement l'étole du prêtre autour du cou, et à cette vue, les autres démons s'enfuirent, laissant leur camarade se tirer d'affaire comme il pourrait.

Le petit diable se démenait aussi fort que s'il avait été dans une cuve d'eau bénite, et il suppliait Jean de le délivrer de l'étole qui le brûlait comme un collier de fer rouge.

— Ah! répondait Jean, te voilà bien attrapé, toi qui croyais prendre les autres; mais avant que je te permette de t'en aller, dis-moi pourquoi tu voulais que je ramasse ta carte?

— Pour te pousser dans un puits qui est sous la table.

— Bien obligé; mais je ne suis pas rancuneux, et je consens à te débarrasser de ton collier si tu veux signer de ton sang un écrit par lequel tu me donneras le château et tout ce qu'il contient. Tu t'engageras à n'y jamais revenir, ni toi ni aucun des tiens.

Le jeune diable se fit une petite incision au bras, et ne tarda pas à remettre à Jean un parchemin bien en règle. Quand il fut délivré de l'étole, il sautait comme un poulain qui sort de l'écurie; il était si joyeux qu'avant de s'en aller, il indiqua au jeune gars une cachette placée sous l'escalier et où se trouvait une barrique remplie de pièces d'or.

Jean reposa bien tranquillement tout le reste de la nuit; le seigneur auquel appartenait le château hanté récompensa magnifiquement Jean sans Peur; il voulut même le garder avec lui, mais, après être resté quelques jours à se divertir, le gars s'ennuya de cette vie oisive, et il reprit le cours de ses voyages.

*
* *

Un jour il entra dans une ville dont tous les habitants étaient vêtus de noir et avaient la mine triste.

— Pourquoi, demanda-t-il, chacun porte-t-il ici des habits de deuil?

— On voit bien que vous êtes étranger, car sans cela vous sauriez que demain la Bête à sept têtes doit venir dévorer la fille du roi. Si quelqu'un peut tuer le monstre et délivrer la princesse, il deviendra son mari; mais quoiqu'elle soit belle comme un jour d'été, personne ne s'est encore présenté pour être son défenseur, car la bête lance un feu qui consume tout.

— Je tenterai l'aventure, dit Jean, car je ne sais encore ce que c'est que la peur.

On le mena au roi, qui à la vue d'un homme aussi courageux reprit quelque espérance. Il ordonna qu'on eût bien soin de lui, et promit, s'il réussissait, de lui donner sa fille en mariage.

Le lendemain, Jean fut conduit à l'endroit où la princesse était déjà, et elle pleurait en attendant la mort.

Jean ne tarda pas à apercevoir le monstre qui arrivait en sifflant et dont les sept têtes cornues lançaient des flammes : d'une main il prit son étole, de l'autre il dégaîna son sabre, et s'avança hardiment à la rencontre de la bête. Le feu ne le brûlait point à cause de l'étole qui était bénie, et au moment où les sept têtes s'allongeaient pour le dévorer, il en trancha quatre d'un seul coup de sabre, puis, sans s'arrêter, il frappa une seconde fois avec tant d'adresse et de bonheur, que les trois autres têtes tombèrent à terre à côté du corps de la bête.

Elle ne tarda pas à expirer; quand elle fut bien morte, Jean coupa ses sept langues qu'il mit dans un mouchoir marqué de son nom, et la fille du roi retourna à la ville où elle fut reçue avec des transports de joie.

*
* *

Comme le soir était venu pendant que Jean reprenait le chemin de la ville, il n'oublia pas le conseil de sa mère, et il se coucha à l'endroit où la nuit le surprit. Fatigué des travaux de la veille, il resta endormi bien après le lever du soleil, et une hirondelle vint en rasant la terre lui effleurer la figure du bout de son aile. Il se réveilla brusquement en frissonnant un peu, et apercevant l'oiseau qui fuyait, il s'écria :

— Ah! je ne savais pas jusqu'à présent si la Peur était à plumes ou à poil; mais je vois maintenant qu'elle est à plumes.

Ce fut la seule fois de sa vie où il éprouva un commencement de crainte, et encore, il dormait plus d'à moitié quand cela lui arriva.

Il prit le chemin de la ville, et en entrant dans le palais du roi qui était tout en fête, il apprit qu'on allait marier la princesse avec celui qui l'avait délivrée et qui était assis à côté du roi. C'était un homme qui, passant près de l'endroit où gisait la bête morte, avait coupé les sept têtes et les avait apportées en disant que c'était lui qui avait tué le monstre.

— Attendez, cria Jean, cet homme est un affronteur : regardez si les langues sont encore dans les bouches de la bête.

On vit qu'elles avaient été coupées, et Jean montra le mouchoir marqué où se trouvaient encore les sept langues toutes sanglantes.

Le roi irrité fit tirer à quatre chevaux l'homme qui s'était faussement attribué la délivrance de la princesse. On revêtit Jean sans Peur de beaux habits qui lui donnèrent une mine de prince ; il épousa la fille du roi et à cette occasion ils firent les plus belles noces dont on ait jamais entendu parler dans le pays : les petits cochons couraient par les rues tout rôtis, tout bouillis, et la fourchette sur le dos, et en coupait qui voulait, et moi qui étais au repas, on me donna un grand coup de pied dans le derrière, et ils me mirent à m'en aller au soir.

Conté par Jean Bouchery, de Dourdain (Ille-et-Vilaine). J'en ai entendu en outre cinq ou six autres versions assez différentes à Saint-Cast, à Saint-Glen, et à Ercé-près-Liffré.

XII

LA FÈVE

Il y avait une fois un homme qui était si pauvre, qu'il ne lui restait plus qu'une fève. Il la planta dans son jardin et tous les jours il allait voir si elle grandissait.

Et il disait à la fève :

— Pousse bien vite pour que j'aille chercher mon pain en Paradis.

— Je vais grandir de vingt pieds cette nuit, répondit la fève.

Le lendemain matin le bonhomme se leva dès qu'il fut jour, et courut à son jardin pour la voir.

— Ah ! s'écria-t-il, comme tu es devenue haute !

— Je vais encore grandir bien davantage cette nuit, répondit la fève.

— Dépêche-toi, dit le bonhomme ; car j'ai bien besoin d'aller chercher ma vie à la porte du ciel.

Le jour d'après, il retourna encore dans son jardin, et quand il vit la fève, il s'écria :

— Ah ! je vais être bientôt tiré de misère ; tu ne tarderas pas à toucher au ciel, car tu as fait cette nuit une fameuse pousse. Dépêche-toi de monter encore, et pour aller plus vite, tu devrais grandir pendant la journée.

— Non, répondit la fève, je ne puis grandir que pendant la nuit ; mais dans deux jours je serai arrivée

Le bonhomme, qui avait entendu parler de saint Pierre, avait grande envie de le voir.

— On prétend, disait-il, que c'est un saint tout à fait bon ; il a les clés du Paradis, et si je puis parvenir jusqu'à lui, je le prierai de m'en ouvrir la porte ou de me donner du pain.

Le lendemain la fève était haute, si haute qu'on n'en apercevait plus le bout.

— Je crois, dit le bonhomme, que te voilà assez haute comme cela.

— Non, pas encore, répondit la fève ; il faut que tu patientes pendant un jour et une nuit.

Dès le matin, le bonhomme courut à son jardin, et il dit :

— Maintenant je vais me mettre en route : puis-je monter, ma fève ?

— Oui, répondit-elle, tu peux monter quand tu voudras.

Le bonhomme prit à brassées la tige de la fève qui était grosse comme un chêne, et grimpa tout le long comme un matelot qui monte à un mât de navire ; il finit par arriver à la porte du paradis, où il vit un homme qui avait l'air respectable. Le bonhomme, ne sachant à qui il s'adressait, lui dit :

— Est-ce ici la porte du Paradis, monsieur ?

— Je ne m'appelle pas monsieur, répondit saint Pierre d'un ton sévère.

— Excusez-moi, dit le bonhomme, je n'ai pas cru vous offenser en vous donnant ce nom : comment vous appelle-t-on ?

— C'est moi qui suis saint Pierre.

— Ah ! c'est vous qui avez les clés du Paradis ?

— Oui, c'est moi ; serais-tu venu par hasard avec l'intention d'y entrer ?

— Non, je viens seulement pour vous demander la charité.

— Est-ce qu'il n'y a plus de pain sur la terre pour que tu viennes en chercher dans le ciel ?

— Si, il en reste encore ; mais personne ne veut m'en donner, car les hommes ne sont guère charitables à cette heure, et j'ai pensé que je pourrais trouver un peu de pain ici.

— Comment es-tu venu, dit saint Pierre, et qui t'a monté si haut ?

— J'ai grimpé tout au long d'une fève que j'ai plantée dans mon jardin.

— Diable ! s'écria saint Pierre d'un air bourru, si tu as eu le pouvoir de faire pousser une fève jusqu'ici, il doit t'être facile de te procurer du pain.

— Hélas ! non ; personne ne veut m'en donner ; ayez la bonté de me faire quelque aumône pour l'amour de Dieu.

— Tiens, dit saint Pierre, voici un âne ; quand tu auras besoin de quelque chose, tu lui poseras la main sur la croupe en répétant : « Fais des écus ! fais des écus ! »

Le bonhomme fit à saint Pierre une grande révérence et descendit sur l'âne tout au long de la fève. Il mettait la main sur la croupe du baudet en répétant : « Fais des écus ! Fais des écus ! »

Et quand il arriva à terre, il vit au pied de la fève un monceau d'écus. Il les ramassa, et il disait en se frottant les mains :

— Maintenant, je suis à mon affaire.

Mais au lieu de rester à la maison avec sa bonne femme, il se hâta d'aller au cabaret, mit son âne à l'écurie, et commanda qu'on lui servît un repas cossu.

Comme l'aubergiste lui disait qu'il ne convenait pas *à un pauvre* homme comme lui de faire de telles *dépenses :*

— Ah ! répondit-il, en frappant sur son gousset, j'en ai le moyen, car j'ai un âne qui me donne de l'argent autant que je veux ; je n'ai que la peine de lui poser la main sur la croupe et de dire : « Fais des écus. »

Pendant qu'il mangeait, l'aubergiste lui vola son âne, et mit à la place un baudet qui semblait tout pareil : mais le bonhomme avait beau lui mettre la main sur le dos, et s'égosiller à crier : « Fais des écus ! » il ne pouvait plus avoir d'argent.

*
* *

Le bonhomme qui s'était cru riche pour le restant de ses jours fut bien désolé de redevenir pauvre comme devant ; après s'être lamenté, il se dit :

— Il faut que je voie si la fève est encore dans le jardin, et je retournerai à la porte du paradis :

En la voyant qui perdait sa tête dans le ciel, il sauta de joie, et pour la seconde fois, il grimpa le long de la tige. Quand il se trouva en présence de saint Pierre, il lui dit :

— Bonjour, monsieur saint Pierre.

— Bonjour, bonhomme ; te voilà revenu !

— Oui, répondit-il, on m'a volé l'âne que vous m'aviez donné.

— C'est parce que tu es allé à l'auberge ; si tu l'avais gardé chez toi, on ne te l'aurait pas pris.

— Ah ! pour l'amour du bon Dieu, ayez pitié de moi, et accordez-moi encore quelque chose.

Mais saint Pierre, qui n'était pas de bonne humeur, ne voulait pas lui faire la charité, et il disait que le bonhomme allait trop à l'auberge.

— Ayez pitié de moi, saint Pierre, ne cessait de répéter le bonhomme ; vous ne voudriez pas me refuser, on dit chez nous que vous êtes si charitable.

que c'est vous le plus compatissant de tous les apôtres, ayez pitié de moi.

Saint Pierre importuné lui dit :

— Je n'aime pas à être flatté ; mais pour me débarrasser de toi je vais te donner quelque chose. Tiens, voilà une serviette : quand tu auras besoin de manger, tu la mettras sur la table en disant : « Pain et vin, » et tu seras servi ; mais surtout garde-toi d'aller encore au cabaret.

— Ah ! répondit le bonhomme quand il eut la serviette, je ne peux pas vous promettre de ne point y retourner.

Sitôt qu'il fut descendu, il dit à sa bonne femme :

— Étends la serviette sur la table, et tu vas avoir à manger ce que tu désireras.

La serviette fut mise sur la table, on dit : « Pain et vin, » à l'instant le dîner fut servi, et les bonnes gens bien contents se régalèrent.

— Ah ! disait la femme, nous voici encore à notre aise, et pour longtemps si tu sais conserver la serviette ; mais tu ne pourras t'empêcher de jouer de la langue et de te vanter de l'avoir.

— Bien fin qui me la volera, répondit le bonhomme.

Mais il avait l'habitude d'aller à l'auberge pour entendre des nouvelles et en dire ; il y retourna donc un jour, et comme il y restait longtemps, la cabaretière lui dit :

— Tu ferais bien mieux, mon pauvre homme, de travailler pour gagner du pain, plutôt que de demeurer ici toute la journée.

— Je n'ai que faire de gagner du pain, s'écria-t-il ; on m'a volé mon âne, mais j'ai une serviette à qui je n'ai qu'à dire : « Pain et vin, » pour être aussitôt servi.

L'aubergiste se dit : Je lui ai pris son âne, il faut ue je tâche de mettre la main sur sa serviette. Et il

réussit à enlever au pauvre homme la serviette de saint Pierre, et à la remplacer par une autre serviette qui paraissait toute pareille.

*
* *

Voilà encore le bonhomme bien désolé et bien chagrin; mais il se dit :

— Si la fève est encore debout, je retournerai à la porte du Paradis; je vais finir par ennuyer saint Pierre; mais essayons tout de même.

Il grimpa pour la troisième fois, et arrivé au ciel, il dit :

— Bonjour, monsieur saint Pierre.

— Ah ! c'est encore toi.

— Hélas ! oui ; j'ai été volé.

— Parce que tu es retourné à l'auberge; je t'avais pourtant prévenu.

— Oui, répondit-il ; mais je ne puis m'empêcher d'y aller, et je vous l'avais dit.

— Aujourd'hui je n'ai rien à te donner qu'un bâton.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? si encore on voulait me faire la charité, il pourrait me servir à frapper sur la gueule des chiens quand j'irais chercher mon pain.

— Est-ce qu'on frappe sur la gueule des chiens dans ton pays ? demanda saint Pierre.

— Oui : quand on va dans l'aire des métairies, ils viennent aboyer autour du pauvre monde en montrant les crocs, et on leur frappe sur la gueule pour les faire s'en aller quand ils approchent trop près.

— Je ne puis te donner que cela, va-t'-en avec.

— Que ferai-je de ce morceau de bois, monsieur saint Pierre ?

— Tu lui diras de faire son devoir.

Lorsque le bonhomme fut de retour dans sa cabane, il voulut voir quelle vertu avait son bâton, et il dit :

— Bâton, fais ton devoir.

Aussitôt une grêle de coups chut sur le dos du bonhomme et de la bonne femme qui ne savaient où se fourrer et poussaient des cris faramineux. A la fin l'homme eut l'idée de crier « Bâton, assez, » et les coups cessèrent à l'instant.

Le bonhomme pensa en lui-même :

— Il faut que je porte le bâton partout avec moi, et si je rencontre ceux qui m'ont volé l'âne et la serviette, je lui ordonnerai de les battre.

Il alla à l'auberge, où le cabaretier et sa femme se mirent à le traiter de propre à rien et de nigaud, et ils lui reprochèrent même de s'être laissé sottement voler par deux fois.

Le bonhomme, qui les soupçonnait, dit :

— Bâton, fais ton devoir, et frappe sur ceux qui m'ont dérobé jusqu'à ce qu'ils m'aient restitué ce qu'ils m'ont pris.

Le bâton quitta la main du bonhomme et, se mettant à voler en l'air, il frappa l'aubergiste et sa femme avec tant de violence qu'en un instant ils furent meurtris de coups. Ils demandèrent grâce et offrirent au bonhomme de tout lui rendre.

Assez, bâton, cria le bonhomme qui sortit de l'auberge monté sur son âne et la serviette dans sa poche.

Et il eut la serviette qui donnait du pain, l'âne qui faisait des écus, et un bon bâton pour les défendre.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879. J'ai recueilli à [illegible] et à Saint-Glen deux contes portant le même titre que ce-[illegible] et qui, semblables au fond, ont une allure et une forme différentes. Dans un autre récit, le *Lys rouge*, qui m'a été [illegible], il est aussi question d'un lys qui monte jusqu'au ciel.

XIII

LA PRINCESSE AUX PÊCHES

Au temps des contes d'autrefois, vivait un roi qui n'avait qu'une fille : à la naissance de la princesse, une fée prédit qu'elle aurait pour mari un homme qui lui apporterait un panier de pêches, les plus belles qui fussent dans le royaume. Dès son enfance la fille du roi se fit remarquer par un goût prononcé pour ce fruit qu'elle préférait à tous les autres.

Quand elle fut en âge de se marier, le roi fit publier partout qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui apporterait la plus belle pannerée de pêches, et qui accomplirait ensuite trois épreuves difficiles.

Non loin du château se trouvait une grande ferme dont le jardin contenait des pêches des plus belles espèces, et qui étaient l'objet de soins tout particuliers.

Quand le seigneur auquel appartenait la ferme eut connaissance de la promesse du roi, il ordonna qu'on lui cueillît un panier des pêches les plus veloutées, les mieux en point et les plus appétissantes ; il prit soin lui-même de les envelopper dans des feuilles de vigne pour les préserver de tout ce qui aurait pu les meurtrir et altérer leur beauté.

Comme il se rendait au château du roi, vêtu de ses habits du dimanche et le panier au bras, il rencontra sur sa route une vieille femme habillée comme une mendiante qui lui dit :

— Que portez-vous avec tant de précautions, mon beau seigneur?

— Des cornes, la vieille, répondit le noble d'un ton arrogant.

— Ainsi soit-il, dit la bonne femme.

Le seigneur arriva au palais, et fut introduit en présence du roi auquel il fit, en lui offrant son présent, une gracieuse révérence. Il souriait complaisamment en se regardant dans une glace, et il pensait que le roi allait le complimenter. Mais quand on ouvrit le panier, au lieu d'y trouver des pêches appétissantes et fraîches, on y vit des cornes de bouc qui sentaient si mauvais que chacun se bouchait le nez. Le roi crut que le seigneur avait voulu se moquer de lui, et il le chassa de sa cour avec défense de jamais y reparaître.

Le lendemain, le fils de la fermière se mit en route à son tour après avoir cueilli d'autres pêches qui avaient mûri dans la nuit; la vieille femme se présenta aussi à lui :

— Qu'y a-t-il dans votre panier, mon joli garçon? demanda-t-elle.

— Des crottes de brebis, répondit-il insolemment.

— Ainsi soit comme vous l'avez dit.

Quand le gars ouvrit son panier pour montrer au roi ce qu'il apportait, il ne contenait plus que des crottes de brebis, et le prince, encore plus fâché que la veille, ordonna à ses domestiques de mettre à la porte ce mal appris, et de le traiter de manière à lui ôter l'envie de jouer de pareils tours à son seigneur. Le jeune homme revint à la ferme tout penaud et les épaules meurtries des coups qu'il avait reçus, car les gens du roi n'y allaient pas de main-morte.

Il y avait à la ferme un *bignet* qui gardait les vaches, et dont chacun se moquait parce qu'il n'avait point

de défense, et qu'on le croyait innocent. Il vint demander à la fermière la permission de cueillir des pêches : elle partit d'un grand éclat de rire en entendant cette proposition étrange :

— Ah ! dit-elle, voici le restant de mon écu ; je pense que ce garçon est fou de vouloir prétendre à la fille du roi, alors que son seigneur et mon gars n'ont pu y réussir.

— Laissez-moi tenter l'aventure, ma bourgeoise, répartit le bignet : j'ai comme une idée que cela ne tournera point pour moi aussi mal que vous le croyez.

— Eh bien ! j'y consens, mais si tu es maltraité, personne ne te plaindra, car tu as été averti.

Le bignet cueillit des pêches qu'il choisit une à une, leur fit un matelas de mousse et de feuilles pour empêcher qu'elles fussent meurtries, et vêtu de ses habits les plus propres, il se mit en route son panier au bras, en marchant d'un pas posé.

La vieille mendiante vint aussi lui demander ce qu'il avait dans son panier pour le porter comme un Saint-Sacrement.

— Des pêches, ma bonne femme, et qui sont pour la fille du roi, mais comme j'en ai plusieurs douzaines, si vous avez envie d'en manger, je vous en donnerai quelques-unes avec plaisir.

— Tu es bien honnête, mon garçon, j'accepte, et comme tu t'es montré bienveillant à l'égard d'une pauvre vieille chercheuse de pain, je vais te faire à mon tour un présent. Voici une petite baguette blanche qui te procurera ce que tu désireras ; mais prends bien garde à tes souhaits, car son pouvoir est limité et tu ne pourras t'en servir que trois fois. Va, et si tu sais te conduire, tu épouseras la fille du roi.

Avant de quitter la bonne femme, le jeune gars la remercia de sa bonté, puis, continuant sa route, il

arriva au palais du roi. Quand celui-ci vit venir ce jeune homme qui n'était pas des mieux habillés, il crut avoir affaire comme les jours précédents à un mauvais plaisant, et il refusa d'abord de l'admettre en sa présence ; mais on lui dit que le jeune gars avait l'air doux et poli, et il ordonna de l'introduire, en jurant que s'il avait l'audace de lui jouer une farce, il l'en ferait repentir pendant toute sa vie. Mais quand il eut soulevé le couvercle du panier, il aperçut les pêches les plus belles qu'il eût encore vues.

Il était si content qu'il appela la princesse pour les lui montrer : elle était faite au tour, et le bignet la regardait avec admiration, et ne pouvait en détacher ses yeux.

Le roi, qui remarqua les regards du jeune garçon, lui dit :

— Je vois que ma fille te plaît : tu as apporté des pêches superbes, et je ne pense pas qu'il y en ait au monde de plus belles ; mais il te reste à accomplir les épreuves que je t'indiquerai, et qui me feront voir si c'est toi que les fées ont destiné à devenir mon gendre. Pour aujourd'hui il faut que tu te procures une charrette qui n'ait point été fabriquée par un charron ; tu y atteleras des chevaux qui n'auront jamais mangé d'herbe ; et tu m'amèneras les hommes qui se rencontreront sur ta route avant le coucher du soleil. »

*
* *

Le bignet sortit après avoir salué respectueusement le roi et jeté un regard à la princesse ; quand il fut un éloigné du château, il frappa avec sa baguette e bois d'un *échalier* en souhaitant qu'il fût trans-é en une charrette légère, ce qui s'accomplit à

la minute. Il aperçut dans le haut d'un châtaignier deux écureuils qui grignottaient des châtaignes; il donna deux coups sur le tronc de l'arbre et désira deux chevaux avec leur harnais et tout ce qu'il fallait pour les conduire. Les deux écureuils descendirent et, quand ils arrivèrent auprès de la charrette, c'étaient deux beaux chevaux roux bien harnachés, et il se hâta de les atteler.

Il monta dans la charrette que les chevaux se mirent à traîner d'un pas rapide, sans qu'il eût besoin de se servir du fouet, car ils obéissaient à la voix.

Le premier homme qu'il rencontra essayait de changer de place une église qu'il trouvait trop rapprochée d'une bouse de vache; il suait à grosses gouttes, mais il était déjà parvenu à déranger l'énorme édifice. Le jeune gars l'invita poliment à monter dans sa charrette, et il accepta son offre sans se faire prier.

Un peu plus loin, le bignet vit un homme couché par terre, et qui approchait l'oreille du sol comme pour écouter.

— Que fais-tu là ?

— J'entends l'avoine qui lève.

— Viens avec moi.

Il sauta lestement dans la charrette, et le jeune gars continuant son voyage aperçut un autre homme qui se gonflait les joues et soufflait comme on fait quand on trouve la soupe trop chaude :

— Pourquoi souffles-tu ainsi, l'ami?

— C'est pour faire tourner les ailes du moulin de mon meunier qui est à sept lieues d'ici.

Le souffleur accepta de prendre place à côté des autres. Comme on arrivait à une côte rapide, le jeune garçon laissa ses chevaux la monter au pas; il vit un homme qui crachait par terre, et son crachat se transformait en verglas, puis un autre voyageur q

portait sur son dos un bissac dont l'une des poches enfermait la nuit et l'autre le jour; tous les deux consentirent à monter dans la charrette, et le bignet se disait avec joie que les talents divers de tous ces gens pourraient lui être d'un grand secours dans son entreprise.

Il rencontra enfin un guerrier dont le sabre pouvait trancher à sept lieues de distance; il l'invita à se joindre à ceux qui étaient déjà dans la charrette, et, comme à ce moment le soleil allait se coucher, il fit reprendre à son attelage le chemin du château, où, dès son arrivée, il présenta au roi les gens qu'il avait recueillis sur la route.

— C'est bien, dit le prince, je suis content de toi: demain tu auras encore autre chose à faire. J'enverrai à une ville éloignée d'ici des pigeons, en donnant l'ordre de les faire repartir dès leur arrivée; un peu plus tard, je lâcherai une seconde volée de pigeons qui iront au même endroit, et il faudra, pour que tu sortes victorieux de cette seconde épreuve, que les derniers partis soient ici les premiers.

*
* *

Le lendemain, dès qu'il fut jour, le bignet se mit en route avec sa charrette où montèrent les gens qu'il avait recueillis la veille. Bientôt, il vit passer au-dessus de sa tête les pigeons que le roi avait lâchés; un peu après, la seconde bande traversa les airs.

Quand elle fut hors de vue, il ordonna à celui qui entendait l'avoine lever, de se coucher par terre, et de lui dire si les oiseaux étaient en route pour revenir.

L'homme écouta quelque temps, puis il dit:

— *Ils sont* partis et j'entends le bruit de leurs ailes.

la première bande a trois lieues d'avance sur la seconde.

Alors le jeune gars commanda à celui dont le souffle faisait tourner les moulins, d'enfler sa bouche et de souffler : le premier *volier* de pigeons fut repoussé à quatre lieues en arrière, et ceux qui étaient partis les derniers, ayant alors sur les autres une avance d'une lieue, furent les premiers arrivés au pigeonnier du château.

Le roi félicita le bignet de son nouveau succès, et lui indiqua la troisième épreuve.

— Demain, dit-il, une bataille se livrera dans une grande plaine, entre mes troupes et celles de mes ennemis qui sont bien supérieurs en force : il faudra que grâce à toi mon armée soit victorieuse.

*
* *

Dès que parurent les premières lueurs du jour, l'amoureux de la princesse attela sa charrette, et, accompagné de ses gens, arriva sur le champ de bataille, au moment où les deux armées se rangeaient pour engager le combat.

Par son ordre, [illegible] dont le crachat produisait du [illegible] se mit à [illegible] sur le terrain [illegible] trouvait
[illegible] ie, et il le [illegible] glissant
[illegible] nt pêle- [illegible] terre et
[illegible] er.
[illegible] sortir [illegible] il tenait
[illegible] côtés d [illegible] et enve-
[illegible] ne obs [illegible] onde que
[illegible] perceva [illegible] te de leurs
[illegible] i étai [illegible] mière, et le
[illegible] tran [illegible] ieues de dis-

tance coupait les ennemis par le milieu du corps, faisait voler les têtes et les bras, et en peu d'instants la grande armée des adversaires du roi fut détruite.

Quand le bignet vit que cette troisième épreuve était accomplie, il ordonna à sa baguette de lui donner le costume et l'air d'un seigneur. Il se hâta de revenir au château du roi, et il avait si bonne mine que la princesse le trouva fort à son goût et ne fit aucune difficulté de l'épouser.

Il y eut de grandes noces à l'occasion de ce mariage : peu après le roi mourut, et son gendre qui lui succéda régna heureusement pendant de longues années, au grand contentement de ses sujets.

Conté par Jean Bouchery, de Dourdain, 1878.

XIV

L'OISEAU BLEU

Au temps des contes d'autrefois, vivait une fermière qui était veuve et avait trois enfants, deux garçons et une fille.

Elle se mettait en route tous les mercredis pour aller porter au marché le beurre de ses vaches, et prenait le chemin de la ville qui traversait une forêt. Un jour elle vit un joli petit oiseau bleu, qui voletait de branche en branche autour d'elle et se laissait aussi facilement approcher que s'il avait été apprivoisé : il se présentait à elle toutes les fois qu'elle passait, et elle finit par en parler à ses enfants.

— J'ai encore vu aujourd'hui le petit oiseau bleu : il est si mignon que le bouvreuil et le chardonneret sembleraient laids auprès de lui.

— Tu aurais dû le prendre et nous l'apporter, s'écrièrent les enfants : nous serions bien contents de l'avoir, et nous aurions grand soin de lui.

— Si je le vois encore, je tâcherai de l'attraper, puisque vous en avez tant envie.

En allant au marché, elle revit l'oiseau bleu, et quand elle repassa par la forêt après avoir vendu son beurre, elle l'aperçut de nouveau. Elle s'approcha de lui, et il se laissa prendre sans même essayer de s'enfuir.

Lorsque les enfants virent le petit oiseau, ils sautèrent de joie, et c'était à qui le caresserait; ils le

mirent dans une jolie cage, et chacun se faisait un plaisir de le soigner.

Tous les matins ils trouvaient dans la cage un œuf jaune, qui était si brillant qu'on avait peine à le regarder quand le soleil frappait dessus. La veuve ramassa les œufs et elle les porta à un *coconnier* (1) en lui proposant de les acheter.

— Ce ne sont point des œufs ordinaires, ma bonne femme, répondit le marchand, c'est de l'or, et je ne suis pas assez riche pour vous payer ce que vous apportez.

*
* *

Quelque temps après, le fils du roi, qui chassait dans la forêt, entra à la ferme pour demander à boire, car il avait très soif. Il aperçut l'oiseau bleu, et s'en approchant pour le mieux regarder, il vit que sur ses plumes étaient écrits ces mots en lettres d'or : « Celui qui mangera ma tête sera roi, celui qui mangera mon cœur trouvera tous les matins un monceau d'or sous sa tête. »

— Vendez-moi votre oiseau, bonne femme, dit-il, je vous le paierai bien.

— Ah ! ma mère, s'écrient les enfants, gardez-vous de donner l'oiseau ; nous serions bien chagrins s'il n'était plus ici.

— Je vous compterai mille francs, dit le prince, si vous voulez me laisser l'emporter.

— Non, ni pour or ni pour argent, nous ne voulons nous défaire de ce gentil chanteur.

— Eh bien ! dit le fils du roi, je me marierai à la fille de la maison, à la condition que le jour des noces on me serve pour mon dîner le petit oiseau bleu.

(1) Marchand d'œufs ambulant.

Les garçons ne voulaient pas consentir à tuer leur petit ami; mais leur sœur regarda le fils du roi qui était un beau garçon et ne lui déplaisait point, et elle supplia ses frères de la laisser devenir princesse : comme elle pleurait en disant cela, les deux garçons, qui l'aimaient tendrement, finirent par se résigner à sacrifier l'oiseau.

Le jour du mariage arriva : le pauvre oiselet fut tué, plumé et mis à cuire dans une petite casserole, car il devait être servi à part au fils du roi. Cependant les garçons, surpris du désir du prince, eurent envie de manger l'oiseau ; ils trouvèrent moyen de l'ôter de la casserole et de mettre à sa place une mésange prise au lacet et qui était à peu près de la même grosseur que l'oiseau bleu.

Au dîner qui suivit le mariage, le fils du roi mangea la tête et le cœur de la mésange; mais les enfants de la veuve, après avoir fait secrètement leur repas du petit oiseau bleu, craignaient que leur tromperie ne fût découverte et punie, et le jour même de la noce, ils s'enfuirent et allèrent se cacher dans la forêt.

*
* *

En s'éveillant le lendemain matin, l'aîné des garçons fut très surpris de trouver sous sa tête, parmi les feuilles sur lesquelles il avait dormi, de petites pièces jaunes qu'il ramassa croyant que c'étaient des sous et des liards.

Son frère et lui sortirent de la forêt, et, après avoir marché toute la journée, ils arrivèrent à la nuit tombante à une auberge, où ils se firent servir à manger et où ils couchèrent. Le lendemain, quand il s'agit de payer leur dépense, ils mirent sur la table une poi-

gnée des petites pièces jaunes que dans leur innocence ils prenaient pour de la monnaie de cuivre.

— Tenez, dirent-ils à leur hôte, voilà des liards et des sous; s'il n'y en a pas assez pour ce qui vous est dû, faites-nous crédit du reste pour l'amour de Dieu.

— Vous vous gaussez de moi, répondit l'aubergiste; la moitié d'une de ces pièces d'or a plus de valeur que tout ce que vous avez pu prendre ici.

Et il ramassa une des pièces, et leur rendit la monnaie en argent blanc et en sous. A partir de ce moment, ils eurent grand soin de recueillir l'or que l'aîné trouvait tous les matins sous sa tête.

Ils continuèrent à voyager ensemble, et, après avoir parcouru beaucoup de pays, ils entrèrent dans une ville où l'or n'était pas connu. A la vue du métal jaune et brillant que possédaient les deux étrangers, les habitants furent très surpris, et le bruit de cette nouvelle arriva jusqu'au roi qui voulut voir les deux frères. La fille du roi plut beaucoup au jeune, et comme il était joli garçon, le prince consentit à la marier avec l'étranger qui possédait ce métal inconnu.

L'aîné fit don à son frère, devenu le mari de la princesse, de tout l'or qu'il possédait, et après être demeuré quelque temps à la cour, il se mit à continuer ses voyages.

Le plus jeune des frères, qui avait mangé la tête de l'oiseau, devint roi à la mort de son beau-père, qui mourut peu de temps après lè mariage de sa fille.

*
* *

L'aîné des fils de la veuve, en continuant à courir le monde, arriva dans une ville où l'or était aussi inconnu : il y rencontra la fille d'un seigneur qui était

une personne de bonne mine. Il en devint amoureux et l'épousa.

Le lendemain du mariage, sa femme, en faisant le lit de son mari, fut très surprise de trouver de l'or sous son oreiller, et elle en vit encore tous les jours suivants. Elle alla consulter à ce sujet un savant médecin qui s'occupait de magie, et lui raconta les choses surprenantes qu'elle découvrait chaque matin sous l'oreiller de son mari. Le magicien lui dit que son époux avait mangé le cœur de l'Oiseau bleu, et qu'à cause de cela l'or se trouvait tous les jours sous sa tête; et il lui remit un fil d'argent au moyen duquel elle pourrait, pendant le sommeil de son mari, attirer à elle le cœur de l'oiseau enchanté et le manger pour se procurer le même pouvoir.

Quand elle eut avalé le cœur de l'oiseau bleu, c'était elle qui en s'éveillant avait des pièces d'or sous son oreiller. Son mari, surpris de ne plus rien trouver, lui demanda si elle savait pourquoi il avait perdu le don qui lui était si précieux; mais elle répondit qu'elle ignorait la cause de ce changement.

Cependant, quand cette femme vit qu'elle avait de l'or à volonté, elle résolut de se défaire de son mari et elle lui proposa un voyage sur mer; ils montèrent sur un navire qui au bout de quelque temps s'arrêta près d'une île déserte. Elle descendit à terre avec lui, et, profitant d'un moment où il s'était un peu écarté du rivage, elle se hâta de remonter dans le canot qui les avait amenés, et de regagner le navire, qui ne tarda pas à s'éloigner à toutes voiles et à disparaître.

*
* *

L'infortuné mari fut bien surpris et bien chagrin de se voir abandonné dans un endroit inhabité, et c

il craignait de mourir de faim, car l'île semblait offrir peu de ressources pour se nourrir.

Quand l'appétit lui vint, il se mit à chercher de tous côtés s'il ne trouverait pas quelque chose à manger, et il arriva dans une vallée où il vit une plante qui ressemblait à du céleri. Il en mangea, mais dès les premières bouchées il fut transformé en âne. Un peu plus loin, il aperçut d'autre céleri d'une plus belle espèce, et en ayant brouté quelques feuilles, il reprit la forme humaine.

Il parcourut toute l'île, qui ne produisait que des herbes, et de maigres arbres qui ne donnaient point de fruits. Il se dit alors que pour pâturer il lui serait plus commode d'être âne que de rester homme, parce que les ânes sont moins sensibles au froid et au chaud. Il retourna à la vallée où il avait trouvé le premier céleri, et il ne tarda pas à redevenir baudet; c'est sous cette forme qu'il vécut deux ans.

Au bout de ce temps, il aperçut une barque qui passait près de l'île ; il se hâta de manger du céleri pour redevenir homme, et ayant cueilli une botte de chacune des deux espèces de céleri, il fit des signaux aux gens de la barque qui abordèrent à l'île, et le recueillirent dans leur navire.

*
* *

Il trouva ensuite le moyen de revenir au pays où il s'était marié, et il résolut de se venger de sa femme et de sa servante qui avait aidé à l'abandonner dans l'île déserte. Il prit ses paquets de céleri et alla sous les fenêtres de sa femme crier : « Au beau céleri ! au beau céleri ! » comme s'il avait été marchand de légumes.

La servante, qui savait que sa maîtresse était très friande de cette sorte de salade, se hâta de descendre, et le faux marchand de légumes, que son séjour dans les lieux déserts avait rendu méconnaissable, lui vendit une botte du céleri qui transformait les gens en âne. Il se glissa ensuite dans la maison où il se cacha pour attendre le succès de sa ruse.

Les deux femmes apprêtèrent le céleri pour leur dîner; mais, aux premières bouchées qu'elles mangèrent, elles furent transformées en ânes. Quand le mari entendit le bruit de leurs sabots sur le plancher, il se hâta de paraître devant les ânesses : il leur dit qui il était et leur reprocha de l'avoir abandonné dans une île sauvage et inhabitée, puis il les chassa devant lui à grands coups de bâton, et les fit descendre à l'écurie où il ne leur donna à manger que du foin.

Le lendemain, il vit un homme qui conduisait deux baudets chargés de sacs de charbon : les pauvres bêtes pliaient sous le faix et semblaient fatiguées.

— Bonhomme, lui dit-il, tes deux bourriques ont l'air de n'en pouvoir plus : j'ai à l'écurie deux ânes qui depuis longtemps ne font rien et sont si en train qu'à chaque instant on les entend ruer et faire du bruit. Prends-les pour quelques jours et laisse-moi tes bêtes à la place.

— Je le veux bien, répondit le charbonnier.

Il fit sortir les ânesses de l'écurie, leur mit les sacs sur le dos, et les poussa devant lui sans épargner les coups de bâton. Toutes les fois qu'elles passaient devant leur ancienne demeure, elles s'arrêtaient et semblaient vouloir y entrer; mais le mari ne les trouvait pas encore suffisamment punies, et il excitait leur conducteur à les faire marcher.

Pendant huit jours, elles firent ce métier pénible qui les fatigua et les maigrit : leur maître leur per-

mit de rentrer à l'écurie pour les reposer un peu; mais souvent il les employait aux plus durs travaux.

Au bout d'un an, la femme changée en ânesse finit par faire comprendre à son mari, au moyen de signes, que c'était elle qui avait dévoré le cœur de l'oiseau bleu, et qu'elle était prête à le restituer si elle revenait à sa forme première.

Comme il trouvait que la punition avait duré assez longtemps, il résolut de la faire cesser, et apporta dans l'écurie du céleri de l'espèce qui faisait reprendre la figure humaine. Mais aucune des ânesses ne voulut y toucher, dans la crainte qu'il ne leur arrivât encore quelque fâcheuse aventure. Alors le mari mangea devant elles du céleri des deux espèces, et tantôt il paraissait à leurs yeux sous la forme d'un âne, tantôt sous celle d'un homme.

Elles en mangèrent à leur tour et redevinrent femmes.

Au moyen du fil d'argent, le mari rentra en possession du cœur de l'oiseau bleu, et désormais ce fut lui qui tous les matins trouva de l'or sous son oreiller.

Depuis ce moment, ils vécurent tous deux en bonne intelligence, et eurent deux garçons beaux comme le jour qu'ils marièrent à des princesses.

Conté par Marie Huchet, d'Ercé, et par Jean Bouchery, de Dourdain, 1878. En 1879, j'ai recueilli à Ercé un autre conte, le *Petit Oiseau*, dont le fond est le même que celui-ci, mais qui en diffère par plusieurs épisodes.

XV

LA FILLE AUX BRAS COUPÉS

Il était une fois un *veuvier* qui se maria en secondes noces : il avait une fille de sa première femme, et la deuxième lui donna aussi une fille.

L'aînée, qui se nommait Euphrosine, devint si belle en grandissant, que quand elle passait, tout le monde se retournait pour la voir, tandis que sa mi-sœur était petite et laide. Et sa belle-mère était jalouse de la beauté de l'enfant de son mari.

Celui-ci commandait un navire, et comme il naviguait au long cours, et passait peu de temps à terre, il ne savait pas toutes les misères que sa femme faisait endurer à Euphrosine.

Pendant qu'il était en mer pour un voyage qui devait durer longtemps, sa femme coupa les poignets de sa belle-fille, et l'emmena dans une forêt éloignée, où elle la força de monter dans une épine blanche qui était grande comme un pommier ; et elle la menaça de la tuer, si elle s'avisait d'en descendre. La méchante femme pensait qu'Euphrosine mourrait, et que sa fille à elle aurait tout l'héritage ; pourtant elle n'osait la laisser périr de faim, et tous les huit jours elle allait lui porter elle-même de la nourriture.

Mais en hissant Euphrosine dans l'arbre, sa marâtre s'était enfoncé dans le genou une épine, qui la fit souffrir beaucoup ; son mal au lieu de guérir empira, et elle fut bientôt forcée de garder le lit.

Euphrosine, n'ayant plus rien à manger, se désolait et pleurait, s'attendant à mourir de faim ; mais une pie vint lui porter de la nourriture, et pour l'engager à revenir, Euphrosine tâchait de l'apprivoiser, et lui parlait doucement.

Quand son père revint de voyage, il fut surpris de ne pas voir sa fille aînée, et il demanda à sa femme ce qu'elle était devenue ; elle répondit qu'Euphrosine lui avait fait bien du chagrin, que c'était une libertine qui était partie avec des soldats pour suivre l'armée. Le capitaine essaya de retrouver sa fille, mais personne ne put lui donner de ses nouvelles et il la crut perdue.

*
* *

Cependant Euphrosine restait sur son arbre, et vivait de la nourriture que la pie lui apportait.

Un soldat qui était venu chez sa mère pendant un congé alla un jour à la chasse dans la forêt, et il vit avec surprise ses chiens s'arrêter au pied d'une épine et se mettre à aboyer. Il eut beau les siffler et les appeler, ils restaient auprès de l'arbre. Il s'approcha pour voir ce qu'il y avait : il aperçut Euphrosine qui était encore plus belle que quand sa belle-mère l'avait exposée, et il se sentit pris d'amour pour elle :

— Que faites-vous en haut de cet arbre? demanda-t-il.

— Hélas! monsieur, il y a trois ans que je suis sur cette épine, et que je vis grâce à une pie qui m'apporte à manger.

— Une pie ? dit-il tout surpris.

— Oui, monsieur, répondit-elle, c'est elle seule qui m'apporte ma nourriture.

Elle avait à peine parlé que la pie arriva tenant dans son bec un morceau de pain.

— Et qui vous a mise en haut de cet arbre? demanda le jeune homme.

— C'est ma belle-mère, et je pense que dans le monde elle m'a fait passer pour morte.

— Je ne suis pas pour longtemps au pays, dit le soldat; mais tant que j'y resterai, je vous apporterai à manger, et je vais parler de vous à ma mère.

Dès qu'il fut de retour à la maison, il raconta à sa mère qu'il avait vu dans la forêt une jeune fille qui était belle comme une bonne Vierge, malgré qu'elle eût les mains coupées.

— Ah! s'écria-t-elle, la pauvre fille! il faut aller la chercher, mon fils; prends notre meilleure voiture, dis à un domestique de t'accompagner, et amène-la ici; sa compagnie me désennuiera pendant ton absence.

Il fit atteler une voiture et alla trouver Euphrosine qui parut encore plus belle à ses yeux que la première fois qu'il l'avait vue :

— Je suis venu, dit-il, pour vous emmener au château; ma mère veut que vous restiez avec elle.

— Je vous remercie bien, mon beau monsieur, répondit Euphrosine; mais je ne veux plus paraître dans le monde. Je n'ai plus de mains pour gagner ma vie, et je préfère rester ici puisque j'ai une petite bête que Dieu m'a envoyée pour me soutenir.

— Venez chez nous, mademoiselle; ce ne sera plus la bête qui vous soignera, mais une servante qui fera tout ce que vous voudrez; je vous en prie, ne me refusez pas.

Euphrosine finit par consentir à aller au château; mais l'épine avait si grandi et elle était devenue si touffue, que pour arriver jusqu'à la jeune fille on fut obligé de couper plusiers branches.

Elle monta en voiture et arriva au château; la mère du jeune homme était enchantée d'avoir cette jeune fille auprès d'elle, car elle était bien belle et bien bonne :

— Ma bonne mère, dit le soldat, tu ne t'ennuieras plus pendant que je serai à la guerre, je t'ai amené une compagne qui te désennuiera et te consolera.

Le jeune homme repartit pour l'armée où il resta six mois, et il pensait toujours à Euphrosine; mais comme elle n'avait pas de mains il n'osait avouer à sa mère qu'il aurait voulu l'épouser. Un jour, pourtant, il lui dit :

— Comment trouves-tu Euphrosine, ma mère?

— C'est une excellente fille à qui je ne connais que des qualités.

— C'est aussi mon avis et je veux la prendre en mariage.

Quand la vieille dame entendit cela, elle s'écria qu'elle ne consentirait jamais à avoir une bru manchotte.

— Je l'aurai, dit le jeune homme, ou je me tuerai.

La mère qui n'avait que ce fils se décida, bien à contre-cœur, à donner son consentement au mariage; mais, à partir de ce jour, elle haït Euphrosine autant qu'elle l'avait aimée jusque là.

*
* *

Peu de temps après, le jeune homme repartit pour l'armée laissant Euphrosine enceinte; sa belle-mère, qui maintenant la détestait, racontait à son fils dans les lettres qu'elle lui écrivait tout ce qu'elle pouvait imaginer au désavantage de sa bru.

Euphrosine eut deux enfants, et sa belle-mère, au lieu de dire la vérité à son fils, lui écrivit que sa

femme avait mis au monde un chien et un veau, et qu'on entendait l'un aboyer et l'autre beugler.

Le mari d'Euphrosine, furieux, et chagrin de cette nouvelle, envoya l'ordre de tuer le chien et le veau, mais de ne faire aucun mal à la femme. La belle-mère répandit partout le bruit de la mort d'Euphrosine; elle fit faire une châsse dans laquelle elle mit une grosse bûche de bois, et les cérémonies de l'enterrement eurent lieu comme si sa bru avait été réellement morte.

Elle partit secrètement avec Euphrosine et chargea les deux enfants dans une hotte qu'elle mit sur le dos de la pauvre femme qui n'avait point de mains, puis elle la mena dans une forêt éloignée. Quand elle y fut arrivée elle lui dit :

— Il faut que tu me promettes de ne pas sortir de la forêt, ou je vais te tuer et abandonner ici tes enfants.

Euphrosine consentit à ce que sa belle-mère exigeait, et quand elle voulait prendre ses enfants, elle était obligée de se coucher sur le dos pour poser la hotte à terre; alors elle les saisissait avec les dents et les mettait à boire à la rivière. Elle resta ainsi trois jours à gémir et à pleurer, sans rien avoir à manger.

Le troisième jour, comme elle penchait un de ses enfants sur l'eau pour le faire boire, elle desserra les dents et il tomba à la rivière. Elle poussa un cri, et aussitôt elle vit paraître une belle dame qui lui dit :

— Fourre bien vite ton moignon dans l'eau !

Euphrosine obéit, et il lui vint une main avec laquelle elle put repêcher son enfant. L'autre à son tour tomba à l'eau, et la dame lui cria :

— Fourre ton autre moignon dans l'eau.

Il lui vint encore une autre main, et elle ne

fut plus infirme et difforme comme auparavant.

La dame la conduisit ensuite à une grotte où avait longtemps auparavant demeuré un ermite dont on voyait dans un coin les ossements desséchés, puis elle lui dit :

— La pie qui vous a soignée dans l'épine va de nouveau venir pour pourvoir à vos besoins.

La belle dame disparut, et chaque jour la pie apportait dans son bec tout ce qu'il fallait pour Euphrosine et ses enfants, du pain, de l'eau, des vêtements et même du feu.

Les enfants grandissaient, bien portants et jolis au possible, et le garçon ressemblait à son père tandis que la petite fille paraissait le portrait de sa mère.

*
* *

Quand le mari d'Euphrosine revint de la guerre, il demanda des nouvelles de sa femme, mais on lui dit qu'après qu'on avait eu, par ses ordres, tué le veau et le chien, elle avait pris un fond de chagrin qui l'avait fait mourir.

Il la pleura, et pour se distraire il se mit à chasser avec ses amis : un jour qu'ils étaient allés dans une forêt éloignée, et où l'on ne chassait pas d'habitude, le mari d'Euphrosine, qui se trouvait un peu à l'écart des autres, rencontra les deux petits enfants qui revenaient de chercher des racines et du bois. Il les regarda, et remarqua que la petite fille avait les mêmes traits qu'Euphrosine :

— Où demeurez-vous, mes enfants ? leur demanda-t-il.

— Dans une petite maison, bien loin au milieu du bois.

— Voulez-vous m'y mener ?

— Oui, monsieur, volontiers.

Tout en cheminant avec eux, il leur parlait :

— Que cherchiez-vous dans la forêt ?

— Des racines pour manger, et du bois pour nous chauffer.

Il remarqua une pie qui portait quelque chose dans son bec et suivait les enfants sans paraître effarouchée.

— Qu'est-ce que cet oiseau ? dit-il ; il est sans doute apprivoisé.

— C'est notre mère nourrice, monsieur.

— Votre mère nourrice ?

— Oui, c'est ainsi que maman nous a dit de l'appeler.

Quand il arriva à la grotte, il vit Euphrosine qui, malgré sa misère, était aussi belle que lorsqu'il l'avait quittée plusieurs années auparavant :

— Ah ! s'écria-t-il, si je ne voyais vos deux mains, je dirais que vous êtes ma femme !

Euphrosine lui raconta tout ce qui s'était passé, et se fit reconnaître ; et il s'écriait :

— Ah ! Euphrosine, j'ai été trompé ! j'ai été trompé !

Et il pleurait en embrassant sa femme qui versait des larmes, et les enfants pleuraient aussi, voyant leur mère pleurer.

Il sonna de son cor de chasse, et les autres chasseurs accoururent. Il emmena au château sa femme et ses deux enfants ; la pie les suivait, et les enfants se détournaient souvent pour la voir.

En arrivant au château, le mari d'Euphrosine dit à sa mère :

— Ah ! mère cruelle, reconnais-tu Euphrosine et ses deux enfants ?

— Comment, mon fils, répondit-elle, a-t-elle fait pour s'en revenir ? c'est sans doute un miracle que

X

LES GALANTS DUPÉS

Il y avait autrefois, il y a bien longtemps, une jeune fille qu'on avait surnommée la Mésille-Dorée, à cause de ses beaux cheveux blonds, et de la grâce et de la vivacité de ses manières qui la faisaient ressembler à l'alerte petit oiseau que les messieurs des villes nomment Mésange, et que les gens de la campagne appellent Mésille, nom aussi gracieux, aussi sautillant que le gentil oiselet qu'il sert à désigner.

Tant que sa mère vécut, Mésille-Dorée fut heureuse ; mais elle mangea, comme on dit, son pain blanc le premier. Quand sa mère fut morte, le père de Mésille se remaria, et sa nouvelle femme, qui détestait l'enfant du premier lit, la traitait du plus mal qu'elle pouvait. Au lieu de ses jolis cotillons d'autrefois, Mésille-Dorée n'avait plus pour se vêtir que les vieilles défroques de sa belle-mère ; mais, quoique plus mal habillée que la servante de la maison, elle avait une si jolie tournure qu'elle restait gentille, même sous ses habits usés et fanés.

Dès le matin sa belle-mère l'envoyait dans les champs pour garder les vaches, et tous les jours elle lui remettait trois gros paquets de filasse qu'elle devait avoir filés dans sa journée, sinon elle était battue, et on l'envoyait se coucher sans souper, ou en lui jetant comme à un chien un morceau de pain sec.

Un jour qu'elle gardait ses vaches, et qu'elle pl‘

[illegible] vit venir
[illegible]
[illegible] treille [illegible]

[illegible]

[illegible] en laissant presque
[illegible] femme, qui bientôt
[illegible] la maison où elle était

[illegible] d'argent qui lui était restée
[illegible] une maisonnette
[illegible] meubles, et comme elle
[illegible] de ses mains, elle prit l'état de couturière.
[illegible] en ferme pour travailler aux
[illegible] lui donner, et à force d'éco-
[illegible] car elle ne gagnait que six sous par jour et

sa nourriture, elle parvenait à payer son loyer et à se procurer des vêtements.

Elle avait si bonne mine, que le fils d'un gros fermier en devint amoureux; il aurait bien voulu épouser Mésille-Dorée; mais les parents du jeune gars, gens cossus et glorieux, ne voulaient pas entendre parler du mariage de leur enfant avec une fille qui ne possédait aucun bien au soleil et dont tout l'avoir consistait en ses dix doigts.

Mésille dit à son bon ami de ne pas se désoler, et qu'elle connaissait le moyen de se procurer assez d'argent pour que ses parents en fussent satisfaits.

Les trois plus gros bonnets de la paroisse, le maire, le recteur et l'adjoint, avaient fait la cour à Mésille-Dorée, et quand elle venait chez eux pour exercer son métier de couturière, ils étaient toujours à rôder autour d'elle et à lui tenir des propos galants.

— Si tu veux être ma bonne amie, disait le maire, je te donnerai mille francs.

— Sois gentille avec moi, lui répétait le recteur, et je t'apporterai cinq cents francs quand les fonds de la fabrique seront rentrés.

— Pour avoir tes faveurs, lui murmurait l'adjoint quand sa femme avait le dos tourné, je te compterai trois cents francs, bien que je ne sois pas riche.

En revenant de causer avec son bon ami, la Mésille rencontra ses trois amoureux l'un après l'autre, et leur dit qu'elle acceptait leurs propositions, puis elle leur donna à chacun rendez-vous pour un jour différent.

*
* *

Le tour du maire arriva le premier: il remit son

argent à la couturière qui le ramassa dans son armoire, et ils se couchèrent.

Dès qu'ils furent au lit, la fille s'écria :

Ah ! j'ai négligé d'éteindre mon feu ; il faut que je répare mon oubli, et que je mette de la cendre sur les tisons : car le chat qui est toujours par là à se chauffer pourrait emporter un tison dans son poil et mettre le feu à la maison.

— Ce n'est pas la peine de te lever, dit le maire, je vais aller jeter de la cendre sur les charbons.

Dès qu'il fut hors du lit, Mésille-Dorée saisit sa petite baguette blanche qui était à la portée de sa main, et dit :

Par la vertu de ma petite baguette blanche, je t'ordonne de rester toute la nuit occupé à couvrir et à découvrir le feu.

Quand arriva le petit jour :

Par la vertu de ma petite baguette blanche, que le maire s'en aille en queue de chemise et me laisse ses habits.

Le galant se hâta de rentrer chez lui, tout penaud, et eut bien soin de ne pas se vanter de son aventure.

Le soir venu, ce fut le tour du recteur, et il remit à Mésille l'argent de la fabrique qui alla rejoindre dans l'armoire les écus du maire.

A peine étaient-ils au lit qu'elle s'écria :

J'ai oublié de fermer ma porte, et je vais être obligée de me lever pour aller pousser la barre afin que nous soyons à l'abri de toute surprise.

Je vous épargnerai cette peine, dit le recteur en se levant.

Par la vertu de ma petite baguette blanche, [illegible] à ouvrir et à fermer la porte.

[illegible] parurent les premiers rayons du jour, la [illegible] son office, et le recteur tremblant

d'être vu regagna son presbytère en laissant tous ses vêtements à l'exception de sa chemise.

L'adjoint vint à son tour et remit à Mésille-Dorée le prix convenu. Il faisait grand froid, et la jeune fille résolut de traiter son troisième galant plus mal encore que les deux autres.

Dès qu'ils furent au lit, elle dit :

— J'ai oublié de tirer de l'eau ; il n'y en a plus une goutte ici, et demain la fontaine sera glacée ; il faut que je me lève pour aller en chercher.

L'adjoint déclara qu'il lui épargnerait cette peine, et quand il fut sorti du lit :

— Par la vertu de ma petite baguette blanche, reste toute la nuit à puiser de l'eau.

Et le malheureux adjoint, poussé par une force à laquelle il ne pouvait résister, resta jusqu'au matin occupé auprès de la fontaine, et ses dents claquaient de froid que c'en était une pitié.

Au petit jour, un nouveau coup de baguette le fit cesser son occupation et il s'en alla en queue de chemise, laissant ses habits au logis de la couturière.

*
* *

Cependant les trois compères se racontèrent leurs mésaventures, et ils résolurent de se venger de la fille qui les avait joués. Ils déclarèrent que Mésille-Dorée était une voleuse, et les gendarmes vinrent la chercher pour l'emmener en prison.

Elle protesta de son innocence ; mais comme elle était accusée par les trois personnes les plus considérables de la commune et qui passaient pour être les plus honnêtes, on ne tint aucun compte de ce qu'elle disait.

[illegible]

[illegible] la baguette de fer [illegible]

[illegible] Mesille-Dorée

[illegible] baguette blanche, [illegible]

[illegible] elle dit : [illegible] tous [illegible] et vous [illegible] je vous [illegible] de la fabrique.

[illegible] que la Mesille conterait [illegible] d'eux si leurs [illegible] Ils abandonnèrent [illegible] qu'ils s'étaient trompés. Ils [illegible] de se taire, et lui firent [illegible] que son adresse leur avait enlevé.

[illegible] remise en liberté, revint au bourg en compagnie du maire, du recteur et de l'adjoint, qui déclarèrent publiquement qu'elle était innocente, et peu de temps après, elle se maria avec son bon ami dont les parents, sachant qu'elle avait de l'argent, consentirent volontiers au mariage.

Conté en 1878 par Jeanne Bazul, de Trélivan (Côtes-du-Nord), âgée de 24 ans, cuisinière à Dinan. Dans un autre conte de l'Ille-Vilaine, assez différent de celui-ci, c'est un petit oreiller qui [illegible] le rôle de la baguette blanche.

XVII

L'ENFANT DE LA FÉE

Il y avait autrefois au Genautain en Saint-Cast une fermière qui avait coutume de mener ses vaches en champ dans les côtières du Port-Pérou, tout près de la Houle de Chêlin, où, comme chacun sait, les fées se retiraient au temps jadis. Pendant que ses vaches broutaient l'herbe, elle s'asseyait sur le gazon et se mettait à tricoter, et tous les jours elle voyait venir à elle une femme habillée à la mode du pays, mais qu'elle ne connaissait point : l'étrangère paraissait beaucoup se plaire dans la compagnie de la fermière, elle venait s'asseoir auprès d'elle, et lui causait amicalement. Cela dura longtemps, et la femme du Genautain voyait bien que l'autre femme était enceinte, mais elle ne lui en parlait pas et ne lui demandait pas non plus où elle demeurait.

Un jour l'étrangère dit à la fermière :

— Vous avez des enfants, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle, j'en ai deux.

— Je voudrais bien les voir.

— C'est facile ; car nous demeurons dans la maion la plus rapprochée d'ici ; venez avec moi et ans trois minutes nous serons rendues.

— Je ne puis aller les voir chez vous ; mais je seais bien aise que vous les ameniez quelquefois a ous. Quel âge *ont-ils?*

— [illegible] garçon a trois ans, et la petite [illegible]

[illegible] aux champs avec ses [illegible] femme les vit, elle leur [illegible] à leur mère :

— [illegible] beaux enfants !

— [illegible] ne sont pas aussi beaux [illegible] je les aime bien tout de [illegible]

— [illegible] sont bien beaux. Moi [illegible] deux jours, voulez-vous [illegible]

— [illegible] j'en parle à mon mari, [illegible] quand je l'aurai consulté. [illegible] en rentrant chez elle, ra- [illegible] après l'avoir écoutée lui [illegible]

[illegible] la personne qui vient te [illegible] Chélin.

[illegible] répondit-elle : mais fée ou [illegible]

[illegible] donner à élever est [illegible] pas le prendre, les [illegible] moyen de se venger de [illegible] malheur. Ne refuse [illegible] peu prier avant de con- [illegible]

[illegible] sur le bord de la falaise à [illegible]

— [illegible] votre mari ? demanda-t-elle.

— [illegible] madame, mais il pense comme moi que [illegible] beaucoup d'ouvrage à la maison et dans [illegible] et qu'un enfant de plus à soigner nous [illegible] bien de l'embarras.

[illegible] dit-elle, il ne vous gênera pas, et c'est à

peine si vous vous apercevrez de l'avoir ; il ne sera ni méchant ni pleurard, et vous n'aurez que la peine de l'allaiter et le bercer. Combien voulez-vous par mois ?

— Ce qu'il vous plaira, Madame : je demande seulement de quoi avoir du pain pour ma famille ; car notre blé ne valait rien cette année.

— Soyez tranquille, dit la fée ; rien ne vous manquera : vous aurez du pain à votre appétit, et même de quoi ne pas le manger trop sec. Ayez soin de venir ici tous les jours pendant une semaine.

*
* *

Deux jours après, la fermière en arrivant dans son :hamp vit venir une bonne femme qui paraissait 'ieille comme les chemins ; elle portait sur les bras ın enfant nouveau-né. C'était un garçon ; elle le onfia à la fermière, puis elle lui remit un gros pauet de linges et de vêtements et une tourte de pain :

— Voilà, dit-elle, des hardes et du linge pour l'en- .nt ; mais prenez bien garde de les faire servir à tout ıtre qu'à lui. Voilà aussi une tourte de pain qui ne .minuera pas : quand il viendra du monde chez ›us, ne la mettez pas sur la table, car si une per- ›nne étrangère en coupait un seul morceau, elle ᴈrdrait sa vertu et deviendrait semblable à une mi- ıe de pain ordinaire.

On avait beau couper dans la tourte, elle ne dimi- ıait point, et l'enfant venait comme la pâte dans la aie, ou la huche si vous aimez mieux ; il était beau ›mme un jour, et ne pleurait jamais.

Une fois pourtant il eut mal aux yeux, et la fer- ière inquiète se hâta de prévenir la fée qui venait ıcore dans les champs avec elle, et de temps ‹ mps demandait à voir l'enfant :

— Ce n'est rien que cela, répondit la mère; demain je vous apporterai une bouteille, vous frotterez les yeux de mon fils avec la liqueur qui est dedans, et au bout d'un jour il n'y paraîtra plus rien.

Dès que l'enfant eut été frotté, son mal disparut; à quelque temps de là, la fermière eut à son tour mal aux yeux, et s'étant frottée avec l'eau de la bouteille, elle fut aussitôt guérie.

Quelques jours après, elle alla avec son mari mener à la foire de Lamballe une vache qu'elle voulait vendre, et en arrivant dans les rues de la ville elle reconnut la fée :

— Tiens, disait-elle, voilà la mère du petit.

Elle la vit qui allait d'une boutique à l'autre, choisissait les objets qui lui convenaient et les mettait dans ses poches aussi tranquillement que si elle avait été chez elle. Les marchands la laissaient faire, et ne paraissaient pas s'apercevoir de ses vols.

— Ah! pensait la fermière, la fameuse voleuse! vois donc, disait-elle à son mari, la mère de mon nourrisson qui prend tout ce qu'elle veut.

Mais le fermier avait beau écarquiller les yeux et regarder partout, il ne la voyait point.

Le lendemain, la femme du Genautain alla au champ où elle avait coutume de mener ses vaches; la fée ne tarda pas à venir la rejoindre, et la femme lui dit :

— Vous étiez hier à la foire?

— A la foire? fit-elle; et où donc?

— A Lamballe.

— Vous m'y avez vue?

— Aussi bien que je vous vois maintenant.

— En ce cas, vous allez me rendre sur-le-champ mon enfant, ma bouteille et le tourteau de pain que je vous avais donné, dit la fée d'un air irrité.

La fermière s'aperçut qu'elle avait trop parlé, mais il était trop tard, et à son grand regret, elle dut rendre à la fée tout ce qu'elle avait reçu d'elle, et à partir de ce moment elle ne la revit plus jamais.

Conté par Marie Renaud, de Saint-Cast, 1879. Mon compatriote M. Auguste Lemoine m'a raconté une légende qu'il a recueillie à Saint-Briac, où se trouve l'épisode de la pommade qui fait voir les déguisements des fées. Le lieu où se passait cette légende était la grotte de la Houle aux fées, bien connue des baigneurs de Dinan.

XVIII

LE ROI DES POISSONS

Il y avait une fois un pêcheur qui demeurait sur le bord d'une belle rivière qui était très poissonneuse : il vivait du produit de sa pêche, et tout son avoir se composait d'une cabane où il demeurait avec sa femme, et qu'entourait un petit courtil.

Un jour, il prit dans ses filets un poisson dont les écailles brillaient comme de l'or : le pêcheur, qui n'en avait jamais vu un pareil, le regarda avec attention avant de le ramasser dans son panier, et il fut bien surpris d'entendre parler son prisonnier qui lui dit :

— Je suis le Roi des poissons; épargne-moi et tu t'en trouveras bien.

Le pêcheur réfléchit que ce serait dommage de mettre à frire un poisson si beau et qui parlait comme une personne; il le laissa tout doucement glisser dans l'eau, et le vit s'éloigner en frétillant pour montrer sa joie.

Il jeta encore ses filets et fit une pêche abondante.

Quand il fut de retour, il raconta à sa femme qu'il avait pris le Roi des poissons qui l'avait supplié de lui conserver la vie, et que, cédant à ses prières, il l'avait rejeté à la rivière.

— Tu aurais dû l'apporter, dit la femme; il avait peut-être un trésor dans le ventre. Tâche de le rattraper et de te montrer moins sot qu'aujourd'hui, car je désire le manger.

Le lendemain le pêcheur retourna à la rivière, et en levant ses filets il y trouva encore le Roi des poissons. Comme la veille, il implora la pitié du pêcheur, mais celui-ci lui déclara que sa femme l'avait si fort grondé pour l'avoir laissé échapper, que sûrement il le rapporterait à la maison et le lui donnerait à manger.

Le Poisson, voyant que les supplications étaient inutiles, dit au pêcheur :

— Puisque je dois périr, ne manque pas de faire manger ma cervelle à ta femme : elle mettra au jour trois beaux garçons dont le front sera marqué d'une étoile brillante ; ils seront si parfaitement semblables, que leur mère elle-même ne pourra les distinguer l'un de l'autre. Aie soin de jeter mes écailles dans un coin de ton jardin et de les recouvrir de terre : il y poussera trois rosiers, et quand un de tes fils se trouvera en danger de mort, son rosier se flétrira.

Le pêcheur fit ce que le Roi des poissons lui avait commandé : peu après, sa femme eut un garçon, puis un second, puis un troisième, et à la naissance de chacun d'eux on voyait pousser dans le jardin un rosier qui se couvrait de fleurs éclatantes.

*
* *

Les enfants grandirent sans accident : ils étaient robustes et bien faits, et, pour les reconnaître, leur mère leur attacha au bras des rubans de couleurs différentes, tant ils se ressemblaient tous les trois.

Le bruit se répandit que dans un pays assez éloigné il y avait une bête à sept têtes, à laquelle on était obligé de donner tous les mois une jeune fille à dévorer, et le roi promettait de marier sa fille a'

... son royaume de ce fléau.
... pêcheur, qui était un gar-
... ses parents qu'il allait partir
... aventure. Il marcha long-
... dans le pays que ravageait
... les habitants en deuil; car
... au sort pour savoir quelle
... la bête à sept têtes, et le
... fille du roi. Son courage
... la vie de la princesse elle-
... hâta de se rendre à l'en-
... sept têtes dont les cris
... à une grande distance.
... il rencontra la fille du
... de celui qui devait la dé-
... périr d'une manière si

... tuer le monstre : elle le
... et de la laisser mou-
... ceux qui avaient tenté
... animal avaient suc-
... princesse toute en larmes
... son chagrin, fit
... dans sa résolution de la

... la bête et lui coupa les
... adroit et leste, et il ra-
... qui consentit sans

les noces qui durèrent plusieurs jours, les
...oux allèrent demeurer dans un beau château

que le roi leur donna, et ils y vécurent très heureux, car ils s'aimaient beaucoup et rien ne leur manquait.

De leurs fenêtres, on apercevait un autre château tout en diamants, et qui étincelait au soleil. Le jeune marié demanda à sa femme quelle était cette magnifique demeure :

— C'est, répondit-elle, un endroit bien dangereux : beaucoup de gens y sont entrés, et jamais on ne les en a vus ressortir ; ainsi garde-toi d'y aller pour l'amour de moi.

Le jeune homme résista pendant quelques jours à l'envie qui lui prenait de tenter l'aventure ; mais comme le château mystérieux se présentait à chaque instant à sa vue, il résolut d'essayer de pénétrer le mystère, espérant sortir victorieux de cette entreprise comme il l'avait été quand il tua la bête à sept têtes.

Il ne fit point part de ce projet à sa femme, mais un jour il sortit avec un gros chien comme pour aller à la chasse, et se dirigea vers le château où il entra facilement. L'intérieur en était encore plus beau que le dehors, et il parcourait avec admiration les appartements, lorsqu'il vit venir à lui une femme vieille et ridée qui filait en marchant.

Elle lui souhaita la bienvenue, puis elle ajouta :

— Je n'aime point les chiens ; permettez-moi d'attacher le vôtre avec un fil de ma laine.

Le jeune homme consentit volontiers à ce que demandait la vieille, qui passa un fil dans le collier du chien : aussitôt la laine se changea en une grosse chaîne de fer, et la fileuse fit signe au garçon de le suivre ; il obéit malgré lui et disparut avec elle.

A ce même moment, le second des fils du pêcheur, qui se promenait dans le jardin, jeta les yeux sur le rosier de son frère, et vit qu'il se flétrissait ; il comprit que son aîné courait un danger mort

il dit à ses parents qu'il partait à son secours. Il se dirigea vers le pays où il savait que son frère était allé, et il arriva au château, où il entra sans que personne songeât à lui demander son nom. Sa surprise augmenta quand il vit la fille du roi, qui, le prenant pour son mari, l'accueillit avec des transports de joie.

— Ah! mon cher époux, s'écria-t-elle, que je suis aise de te revoir! mais pourquoi rester absent pendant quinze jours sans me faire savoir ce que tu étais devenu?

Le jeune homme, qui comprit la méprise causée par sa ressemblance avec son frère, répondit qu'il s'était égaré à la chasse, et comme il se trouvait près de l'endroit d'où l'on apercevait le château de diamants, il demanda quel était ce superbe édifice :

— Ne t'ai-je pas dit que c'était un endroit où l'on peut bien entrer, mais d'où l'on ne sort jamais? En vérité, tu as la mémoire courte.

Il pensa aussitôt que son frère avait eu la curiosité d'aller à ce château, et qu'il y était prisonnier et en danger; mais il ne fit point part de ses soupçons à sa belle-sœur, de peur de l'alarmer inutilement.

Il sortit comme pour aller se promener, et il fut bientôt rejoint par un chien semblable à celui qui avait suivi son frère.

Comme lui il pénétra dans le château merveilleux, et vit aussi la vieille qui le pria de lui permettre d'attacher son chien avec un fil de sa laine : dès que le fil eut été passé dans le collier, il se changea en une chaîne de fer, et la vieille fit un signe au jeune homme qui fut contraint de la suivre.

*
* *

Le troisième enfant du pêcheur, qui depuis le dé-

part de son frère examinait chaque jour le rosier de son cadet, vit qu'il se flétrissait à son tour, et il dit à son père :

— Mes deux frères sont en danger de mort, et je vais aller à leur secours.

— Après un long voyage, il arriva chez sa belle-sœur qui le prenant aussi pour son mari, lui reprocha sa nouvelle absence. Il regarda le château de diamants et demanda quel était ce palais étincelant :

« Ah! s'écria la princesse impatientée ; vous avez marché sur l'herbe d'oubli (1)! faut-il donc toujours vous répéter la même chose, et ne vous ai-je pas dit deux fois que c'était un château où l'on entre, mais d'où l'on ne peut sortir!

Il comprit que c'était là que se trouvaient ses deux frères en grand péril de mort. Il se hâta de quitter la maison, et un chien semblable aux deux premiers vint gambader autour de lui et le suivit au château.

En parcourant les appartements, il vit aussi venir la vieille femme avec son fuseau et sa quenouille, et elle lui dit :

— Ne savez-vous donc pas que je déteste les chiens? laissez-moi attacher le vôtre avec un fil de ma laine.

— Non, répondit-il, je n'ai pas l'habitude de mettre mon chien à l'attache.

Elle eut beau le prier d'y consentir, le menacer, lui offrir des trésors, tout fut inutile, et lui, soupçonnant à son tour la filandière d'être la cause du danger qui menaçait ses frères, il lui ordonna de dire où ils étaient et de les lui montrer, en jurant que si elle n'obéissait pas, il la ferait dévorer par son chien.

(1) Dans les campagnes de la haute Bretagne existe encore la croyance à l'herbe qui fait oublier; on dit aussi en proverb quelqu'un qui ne se souvient plus : « Vous avez marché sur l'o

Elle résista d'abord, mais comme le chien s'approchait d'elle en grondant, elle conduisit le fils du pêcheur dans un appartement où il vit ses deux frères qui étaient changés en statues de pierre.

— Vieille sorcière, s'écria-t-il, si tu ne les rends à l'instant aussi vivants qu'autrefois, je vais ordonner à mon dogue fidèle de te mettre en pièces !

Elle toucha les jeunes gens, qui perdirent leur immobilité et revinrent à la vie, et elle toucha aussi les chaînes des chiens qui ne furent plus que de la laine facile à rompre.

Les trois jeunes gens visitèrent le château enchanté, et remplirent leurs poches des trésors qu'il contenait, puis ils revinrent au palais de la princesse. En voyant trois personnes si parfaitement semblables, elle se crut le jouet d'un rêve ou d'un enchantement, et elle ne savait lequel des trois était véritablement son mari. Il se fit cependant reconnaître et lui présenta ses beaux-frères.

Ils furent si joyeux de se retrouver, qu'en signe de réjouissance il y eut de grandes noces qui durèrent plusieurs jours.

Et moi qui y étais, et qui avais bu un coup de trop, je dansai tant que je perdis ma coiffe.

Conté en 1879 par Marie Jamet, d'Ercé, âgée de 40 ans environ. On m'a ailleurs raconté le *Roi des Poissons* d'une manière un peu différente, et à Saint-Cast j'ai recueilli une version qui s'éloigne beaucoup de celle-ci.

XIX

LA PERLE

Il était une fois une bonne femme qui avait trois arçons. Quand elle se vit sur le point de mourir, lle dit à l'aîné qui s'appelait la Perle :

— La Perle, tu es l'aîné, ce sera toi qui serviras de ère à tes frères. Tenez, voilà six francs pour chacun ; vous. Quand je serai morte, vous partirez pour ler vous mettre en condition; mais tâchez de vous ire gager tous les trois dans la même maison.

Après avoir rendu les derniers devoirs à leur mère, ; trois garçons firent un petit paquet de leurs rdes, et ils se mirent en route. Ils allaient dans utes les fermes qu'ils rencontraient demander si on ıvait point besoin de domestiques; souvent on ır disait qu'on en aurait bien pris un ou deux; ıis nulle part ils ne trouvèrent à se louer tous les ›is ensemble.

Ils allèrent bien loin, et comme un soir ils étaient ns une forêt dont ils ne voyaient pas la fin, et où craignaient d'être surpris par la nuit, ils aperçuıt tout au loin à travers les arbres une maison. Ils ·cèrent le pas et y arrivèrent à la brune. Ils frap-rent à la porte et une femme vint leur ouvrir.

— Avez-vous besoin de domestiques, ma bonne ›re ? dit la Perle qui parlait au nom de ses frères.

— Vous êtes bien honnête, mon petit ami, rép, la femme, j'aurais en effet besoin de domestiq

mais mon mari mange tous ceux qui viennent à la maison.

— Ah! madame, votre mari ne nous mangera point ; car nous sommes trop maigres. Nous sommes de malheureux enfants qui n'avons plus ni père ni mère et la plupart du temps nous ne mangeons pas notre content.

— Jamais, dit la femme, personne n'a couché ici sans être dévoré.

— Recueillez-nous au moins pour cette nuit, dit la Perle; il nous est égal d'être mangés par votre mari ou par les bêtes féroces.

— Eh bien! j'ai trois filles, je vais vous mettre à coucher avec elles: je pense qu'il n'ira pas vous chercher dans le lit aux filles.

Elle les fit manger, et au moment de les coucher leur donna trois bonnets.

Peu après, le mari arriva, et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau à la maison ? je sens la chair fraîche.

— Tu te trompes, mon ami ; tu sens les moutons qui sont dans l'étable.

— Non, non, ce que je sens est dans la maison, il faut que je voie ce que c'est.

— Eh bien ! je vais te dire; il est venu trois pauvres petits orphelins qui ont demandé à passer la nuit, et je les ai couchés avec mes filles.

— Il faut que j'en mange un, s'écria l'ogre.

— Ah ! dit la femme, si tu veux absolument en dévorer un ce soir, fais attention à épargner celui qui se nomme la Perle, car il est bien fin et bien honnête.

— J'ai entendu parler de la Perle, mais il y passera comme les autres.

La Perle, qui ne dormait point, écoutait; il prit

tout doucement les couronnes qui étaient sur la tête des filles, et les coiffa, sans les réveiller, de son bonnet et de ceux de ses frères.

— Écoute, dit la femme à son mari, et fais attention à ne pas te tromper ; les filles ont des couronnes sur la tête, et les garçons des bonnets.

L'ogre tâta avec la main ; il épargna ceux qui avaient des couronnes, et tua ses trois filles auxquelles la Perle avait mis les bonnets.

— Leur affaire est faite à tous les trois, dit l'ogre ; allume du feu, nous allons en mettre un à la broche.

— N'apporte pas le pauvre petit la Perle, car il m'a dit qu'il était bien maigre.

— Je vais tâter avec la main et choisir le plus gras.

Il descendit, et quand il approcha de la lumière, il vit qu'il tenait l'aînée de ses filles.

— Ah ! s'écria-t-il, tu m'avais bien parlé de la Perle ; c'est lui qui m'a joué le tour en prenant les couronnes des filles. Ta mort est certaine, la Perle.

— Comme vous voudrez, dit la Perle d'un ton doux ; mais vous feriez sagement de nous laisser engraisser pendant quelques jours ; nous sommes bien maigres et vous avez de la chair fraîche.

— Eh bien ! coquin, je t'accorde huit jours ; puisque j'ai tué mes filles il faut que je les mange.

— Nourrissez-nous bien, disait la Perle, ou nous n'engraisserons pas.

— Tu leur feras, dit l'ogre à sa femme, une bonne *branée*.

Le lendemain la femme leur apporta une bassinée de pommes de terre et de son.

— Madame, dit la Perle, ce que vous nous donnez là est, respect de vous, bon pour un cochon ; mais nous n'engraisserons pas avec cela.

— C'est mon mari qui m'a ordonné de vous servir cette nourriture.

— Ah ! soyez-en sûre, nous n'engraisserons guère.

*
* *

Le soir, quand le géant fut couché, il maugréait tout haut, croyant les enfants endormis.

— Coquin de la Perle ! si tu savais que j'ai des bottes qui font sept lieues à l'heure, tu me les enlèverais.

— Ne parle donc pas si haut, disait la femme ; si on allait t'entendre ?

La Perle, qui ne dormait pas, prêtait l'oreille, et pensait en lui-même : « Voilà qui est bon à savoir. »

— Coquin de la Perle, reprit l'ogre, si tu savais que j'ai dans ma cheminée une lune qui éclaire à sept lieues à la ronde, tu voudrais me la prendre.

La Perle écoutait de toutes ses oreilles.

— Ah ! coquin de la Perle, si tu savais que j'ai sur le haut de mon armoire une baguette qui d'un seul coup fait pousser des montagnes où il n'y en a point, et fait des routes sur terre comme sur mer, qui donne tout ce qu'on désire, tu tâcherais de me la voler.

— Si je peux avoir tout cela, pensait la Perle, nous nous tirerons d'ici.

Le géant finit par s'endormir, et quand la Perle l'entendit ronfler, il éveilla ses frères tout doucement et leur dit :

— Ne dormez plus, et tenez-vous sur vos gardes.

Les enfants étaient couchés dans une petite maison à côté de la grande. La Perle monta par la cheminée, rampa sur le toit, et arriva à la cheminée de

la chambre où l'ogre était couché ; en la descendant, il vit la lune, mais ne la prit point, pensant qu'il serait obligé de remonter par là.

Il se glissa sans bruit au pied du lit et chaussa les bottes, il prit la baguette sur le haut de l'armoire, et en s'en allant par la cheminée, il s'empara de la lune et la mit à éclairer pour pouvoir descendre plus commodément.

Quand il fut dans la chambre où étaient ses frères, il dit :

— Par la vertu de ma petite baguette, que la porte s'ouvre et nous laisse passer.

Les voilà partis tous les trois ; mais ses frères ne pouvaient le suivre parce qu'ils n'avaient point de bottes. La Perle pensait alors :

— Si le géant a d'autres bottes, il nous rattrapera facilement ; montez sur mon dos, dit-il à ses frères.

Mais la Perle étant chargé faisait moins de chemin.

En s'éveillant le matin, l'ogre chercha ses bottes, et ne les trouva pas ; il alla à son armoire, plus de baguette ; il regarda dans la cheminée, plus de lune.

— Ah ! coquin de la Perle, s'écria-t-il, c'est toi qui m'as enlevé tout cela.

— Je t'avais bien dit, répartit la femme, qu'il ne fallait pas causer si haut.

L'ogre prit d'autres bottes qu'il avait et se mit à la recherche des enfants.

Cependant la Perle, tout en marchant, recommandait à ses frères de veiller à ce qu'ils verraient.

— Regardez bien, disait-il.

— Ah ! l'on voit une poussière qui s'élève dans l'air ; le voici, il est presque sur nous.

— Par la vertu de ma baguette, dit la Perle, qu'il s'élève derrière nous une montagne escarpée.

L'ogre fut obligé de faire le tour de la montagne,

mais il allait plus vite que la Perle qui était retardé par ses frères.

— Je ne vous abandonnerai pas, disait-il, je l'ai promis à notre mère ; mais regardez bien, car vous nous feriez prendre.

Le géant était sur le point de les atteindre quand la Perle eut encore recours à sa petite baguette, et lui ordonna de faire couler une rivière si profonde que l'ogre ne pût la passer.

L'ogre resté sur la rive disait :

— La Perle, rends-moi ma baguette, et je te fais cadeau de mes bottes et de ma lune.

— Siffle toujours, mon bonhomme, répondait la Perle, tu n'auras pas la baguette, et je garde tout.

Ils arrivèrent à une grande ville, et la Perle dit à ses frères que désormais ils étaient en sûreté. Ils louèrent une chambre, et comme ses frères ne savaient comment la payer, la Perle leur dit que la baguette fournirait de l'argent et de la nourriture. Et ils vivaient largement, bien vêtus, et se promenaient tous les trois comme des messieurs.

*
* *

Cependant les deux frères de la Perle devinrent jaloux de leur aîné, et une nuit ils décampèrent après lui avoir enlevé la baguette et les bottes. La Perle, en se réveillant, chercha en vain ses bottes et sa baguette, il ne trouva plus que sa lune.

— J'ai volé le géant, pensa-t-il, mais aujourd'hui mes frères me volent à mon tour, et sans raison.

Il se mit à aller à leur recherche, pensant qu'ils avaient pris la baguette et les bottes pour délivrer une princesse dont on parlait beaucoup et qui était

emmorphosée (1) dans un château. Sur la route, il demandait à tout le monde s'ils n'avaient pas vu deux jeunes garçons, mais personne ne les avait aperçus.

Parmi ceux qu'il interrogea se trouvaient trois voleurs qui à leur tour lui demandèrent son nom.

— Je me nomme la Perle, répondit-il.

— Ah ! tu es un garçon bien adroit, et il y a longtemps que nous désirions te voir.

— Je n'ai plus grand'valeur : j'avais une baguette qui me donnait tout pouvoir, et elle m'a été enlevée ; j'avais des bottes qui faisaient sept lieues à l'heure, je ne les ai plus, et il ne me reste qu'une lune qui éclaire à sept lieues à la ronde par les nuits les plus noires.

— Viens avec nous, la Perle ; nous sommes d'un métier où il est bon de voir clair la nuit ; tu gagneras beaucoup avec nous.

— Quel est votre état ?

— Nous ramassons les bourses que nous pouvons attraper.

— C'est, dit la Perle, un joli métier quand on ne se fait pas prendre ; mais c'est là justement le difficile.

Il consentit à les suivre, et il resta quelque temps avec eux, ayant sa part de prises, car sa lune leur était bien utile : elle éclairait l'endroit qu'ils voulaient et laissait le reste dans l'obscurité.

Mais la Perle pensait toujours au château enchanté, et il dit à ses compagnons :

— Nous devrions bien aller au château où il y a une princesse à délivrer : il doit y avoir de l'or à gagner.

— Oui, mais ne sais-tu pas que tous ceux qui y sont allés ont été mangés ?

(1) A Saint-Cast j'ai entendu dire couramment *emmorphos*[...]on, au lieu de *métamorphosé*, et *démorphoser* pour : défaire une [mé]*tamorphose.*

— Je voudrais y aller tout de même, car je que mes frères y sont : quand ils m'ont quitt parlait souvent du château.

— Puisque tu y tiens tant, dirent les voleurs, allons t'accompagner.

⁂

En arrivant au château, ils trouvèrent toutes le portes ouvertes, mais allèrent partout sans rencontrer personne. Les appartements étaient ornés de bijoux d'or et d'argent, et les voleurs en mirent le plus qu'ils purent dans leurs poches. La Perle ne prenait rien, mais visitait soigneusement chaque pièce.

Quand il eut tout vu, il dit aux autres :

— Il faut aller dans le jardin, nous y trouverons peut-être quelqu'un.

Ils virent sous un rosier les deux frères de la Perle, et à côté d'eux la princesse qui était à moitié délivrée de son enchantement.

— Ah ! dit la Perle à ses frères, vous voilà, mes gaillards : il y a longtemps que je vous cherche.

— Ne nous gronde pas, la Perle, la princesse sera bientôt délivrée, et nous te la donnerons.

Les voleurs ne se souciaient pas de rester plus longtemps au château, et au moment où ils partaient la Perle leur fit cadeau de sa lune pour les remercier de l'avoir conduit jusque-là.

Il prit les bottes et la baguette de ses frères qui lui dirent :

— C'est toi qui vas avoir le plus de mal ; c'est cette nuit e dernier coup, mais tu sais que c'est toujours le pire.

– Cela m'est égal, dit la Perle.

uand il fit nuit, voilà trois monstres horribles qui rent en disant :

— Ah! c'est toi, la Perle, nous ne t'avions pas encore vu.

— Parbleu, répondit-il, cela n'a rien de bien drôle.

— Qu'allons-nous faire de toi?

— Ce que vous pourrez, pas ce que vous voudrez.

— Nous allons te mettre à la broche.

— A la casserole, si cela vous fait plaisir, répartit la Perle sans s'émouvoir, bien que ses frères par jalousie ne l'eussent pas prévenu de ce qu'il avait à supporter.

Les monstres le traînaient partout, le frappant à grands coups de bâton; mais la Perle ne sentait rien, car il avait à la main sa baguette, et il avait soin de répéter:

— Par la vertu de ma petite baguette, que rien ne puisse me faire de mal.

Les monstres à la fin s'aperçurent qu'il tenait une baguette.

— Ne dis rien à ta baguette ou tu es mort, s'écrièrent-ils.

Mais au même moment, la Perle disait:

— Par la vertu de ma petite baguette, que la princesse soit *démorphosée*, et vous maudits à jamais.

Au même instant ce souhait s'accomplit, et la Perle vit venir la princesse dont l'enchantement avait cessé, et qui était belle comme le jour.

— C'est vous, la Perle, lui dit-elle, qui êtes mon libérateur, et c'est vous que je prends pour mon époux.

La Perle se maria avec la princesse, et ils firent des noces si copieuses que tout le long de la route qui conduisait au château on ne voyait qu'invités *égaillés* sur les mètres de pierre et ronflant comme des bienheureux.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879. Elle le sait depuis sa jeunesse, et il lui a été conté par Marie Petitbon, de Plévenon, commune voisine de Saint-Cast.

XX

LE MARIAGE DE JEAN LE DIOT [1]

Jean le Diot était un pauvre innocent qui demeurait avec sa mère dans une petite maison couverte en chaume et construite avec de la terre de lande battue et entremêlée de bruyères sèches qui donnaient à ce mortier un peu de consistance. Les gens du pays donnaient par plaisanterie à cette cabane le nom de château de [illegible].

La veuve n'était point riche : elle cultivait quelques légumes dans un petit courtil qui tenait à sa chaumière et où se trouvaient [illegible] pommiers. [illegible] deux ou [illegible] : [illegible] sa misère et [illegible] pour [illegible] dans ses labourages. [illegible] terminés, [illegible] à les [illegible]

[illegible] les [illegible] tout le [illegible] semaine, il [illegible] y fabriquer [illegible]. Comme [illegible] s'amu-

[1] [illegible] de Jean le Diot, [illegible]

sait à de petits jeux au lieu de travailler, elle l'envoyait se coucher sans lui donner à souper quand il manquait de rapporter des fagots à la maison. Jean, qui avait bon appétit, se mettait à l'ouvrage, et il lui arrivait rarement de rentrer sans avoir rempli sa tâche.

Un jour de printemps, il avait fait si beau que le jeune gars s'était oublié, et il avait passé tout son temps à regarder les nuages qui passaient comme des flocons de laine blanche sur le bleu du ciel, à contempler les corolles roses des bruyères, les ajoncs rabougris dont la verdure sombre se couvrait de fleurs d'un beau jaune, à courir après les papillons et les sauterelles; puis, lassé de ces jeux et de ces courses, il s'était couché sur le gazon et avait dormi comme un bienheureux.

Quand il se réveilla, le soleil était bas sur l'horizon, et il était trop tard pour aller à la forêt : il rassembla ses moutons, monta sur son âne, et se mit en route pour retourner chez sa mère, très inquiet de la réception que lui ferait la bonne femme.

Au moment où il arrivait près d'un ruisseau qu'il lui fallait traverser et qui était assez profond, il vit deux pèlerins qui étaient arrêtés sur le bord. C'était le bon Dieu qui se promenait avec saint Jean.

— Veux-tu nous prêter ton âne pour passer le gué ? lui demanda un des pèlerins.

— Volontiers, dit Jean.

Quand ils eurent tous franchi le ruisseau, le bon Dieu dit à saint Jean :

— Que donnerons-nous à ce garçon pour le récompenser de sa complaisance?

— Un morceau de pain, répondit son compagnon.

— Ce ne serait pas le payer assez généreusement : approche ici, mon garçon, voici une petite baguette blanche au moyen de laquelle tu pourras avoir

ce que tu désireras, mais prends bien garde d'en faire mauvais usage.

Jean ôta respectueusement son bonnet, et salua les voyageurs en les remerciant de leur présent. Le bon Dieu et saint Jean continuèrent leur route et disparurent.

Lorsque le jeune garçon fut seul, il se mit à regarder sa baguette, et à se demander ce qu'il pourrait bien désirer pour le moment. Son estomac commençait à le tirailler, car il n'avait pas mangé depuis le matin.

— Ma foi, dit-il, j'ai faim, et j'ordonne à ma baguette blanche de me servir un bon plat de bouillie d'avoine avec un gros morceau de beurre au milieu, et une écuellée du meilleur cidre qui soit dans la paroisse.

A l'instant son souhait fut accompli, et il mangea à belles dents: quand il eut satisfait son appétit, il se rappela qu'il avait oublié d'accomplir sa tâche, et il souhaita que son âne fût chargé de beaux et bons fagots, ce qui fut exécuté à l'instant même; puis, comme il se faisait tard, il se remit en marche avec ses bêtes pour retourner à la maison.

Quand la mère de Jean le Diot vit les beaux fagots que l'âne apportait, elle fut toute réjouie et dit à son fils:

— Tu as bien travaillé aujourd'hui, viens souper, j'ai là pour toi une bonne écuellée de soupe.

— Je vous remercie, bonne femme, je n'ai pas faim ce soir.

— Tu es donc malade?

— Non, mais j'ai une petite baguette blanche qui m'a été donnée par deux voyageurs auxquels j'ai prêté l'âne pour traverser le gué, et qui me fournit tout ce que je peux désirer.

Jean continua à vivre comme à l'ordinaire, mais sans se fatiguer et sans travailler, car lorsqu'il avait

ine de grand seigneur, et il causait avec tant d'es-
it que c'était un plaisir de l'entendre.

La princesse fut bien joyeuse de voir son mari
nsi changé à son avantage, et elle revint avec lui
ns la ville où étaient son père et son enfant.

Quand le roi vit Jean, il fut charmé de sa tournure
de son esprit, et il se réjouit d'avoir un pareil
ndre. Il le fit rester dans son château, et ils vé-
rent tous ensemble très-heureux.

Conté en 1878 par Jeanne Bazul, de Trélivan.

XX

LE MARIAGE DE JEAN LE DIOT (1)

Jean le Diot était un pauvre innocent qui demeurait avec sa mère dans une petite maison couverte en chaume et construite avec de la terre de lande battue et entremêlée de bruyères sèches qui donnaient à ce mortier grossier un peu de consistance. Les gens du pays donnaient par plaisanterie à cette cabane isolée le nom de château de Mille-Mottes.

La veuve n'était point riche : elle cultivait quelques légumes dans un petit courtil qui tenait à sa chaumière, et où se voyaient cinq ou six pommiers, et semait de l'avoine et du blé noir dans deux ou trois champs que son défunt mari avait défrichés : ses voisins, qui avaient compassion de sa misère et qui savaient que son fils était trop faible d'esprit pour lui être d'un grand secours dans ses labourages, venaient, quand leurs travaux étaient terminés, labourer les champs de la veuve et lui aider à les ensemencer.

Jean était chargé de faire paître dans la lande les trois [illegible]ons qui avec un âne composaient tout le bé[illegible] mère, et tous les jours de la semaine, il [illegible] un âne dans la forêt et y fabriquer [illegible]rgeait le dos du baudet. Comme [illegible] était paresseux et qu'il s'amu-

(1) [illegible] d'autres aventures de Jean le Diot,

princesse les appela, puis elle essaya vainement de retrouver sa route : pendant quatre jours elle erra au milieu des arbres sans trouver ni à boire ni à manger, tremblant au moindre bruit, et craignant à tout instant d'être dévorée par les bêtes féroces. A la fin, elle aperçut dans une éclaircie un beau château où elle entra pour demander un morceau de pain.

C'était la demeure de trois frères : tous les jours deux d'entre eux partaient pour la chasse, et le troisième restait à la maison pour faire la cuisine. Il était près de midi lorsque la princesse pénétra dans le château ; celui qui gardait la maison venait de sortir pour aller chercher du vin à la cave, laissant sur la table un poulet rôti qu'il venait de débrocher. Quand la princesse, qui depuis quatre jours était privée de nourriture, vit le poulet qui répandait une appétissante odeur de rôti, elle le prit avec l'intention d'en enlever seulement une aile ou une cuisse ; mais ayant entendu du bruit, elle se hâta de s'enfuir en emportant le poulet, et elle alla se blottir dans une écurie où étaient les chiens.

Les deux frères qui revenaient de la chasse avec un bon appétit virent sur la table le plat vide, et ils dirent à celui qui était resté à la maison :

— Tu ne nous as donc rien apprêté pour notre dîner ?

— Mais si, répondit-il, j'ai fait rôtir un poulet, et quand je suis sorti pour chercher du vin à la cave, je venais de le débrocher : je ne sais qui a pu me l'enlever.

— Ce sont sans doute les chiens qui l'auront emporté.

Ils sifflèrent, et les chiens accoururent ; un seul manquait à l'appel ; ils allèrent à l'écurie pour voir s'il était malade ou s'il était dehors, et ils virent une *jeune fille qui lui* donnait à manger les os du poulet.

Quand elle les aperçut, elle s'écria :

— Ah ! messieurs, vous me tuerez peut-être parce que j'ai dérobé votre rôti ; mais depuis quatre jours j'avais faim et je ne trouvais rien.

— Non, répondirent-ils ; loin de vous faire du mal, nous vous soignerons de notre mieux.

Ils l'emmenèrent au château, et elle les charmait tous les trois par sa beauté et par la douceur de son caractère. Quelques jours après ils se dirent :

— Nous ne pouvons épouser tous les trois cette belle personne, et si l'un de nous se mariait avec elle les autres deviendraient peut-être jaloux. Il vaut mieux pour notre repos qu'elle soit ici comme notre sœur, et ce sera elle qui s'occupera de la maison pendant que nous irons à la chasse.

*
* *

La princesse consentit volontiers à cet arrangement, et elle faisait de son mieux pour bien tenir le ménage des trois frères.

Un jour qu'elle était seule au château, une vieille pauvresse entra pour demander la charité, et elle la reconnut pour la fille de la reine qu'on faisait passer pour morte. La chercheuse de pain se hâta de retourner au palais, et de raconter à la reine que sa fille était vivante et qu'elle était certaine de l'avoir vue.

La reine fort étonnée de cette nouvelle, dit à la pauvresse :

— Voici une paire de bas que tu vas porter à la princesse, sans lui dire qui la lui envoie ; si tu parviens à les lui faire chausser, ta fortune est faite.

La mendiante revint au château pendant que la princesse était seule, et alla à sa chambre où elle

lui présenta les bas. La jeune fille se douta que c'était un cadeau de sa mère qui ne lui voulait aucun bien ; mais elle les mit tout de même, et dès qu'elle eut chaussé le second bas, elle ferma les yeux comme une personne qui tombe en léthargie et resta sans mouvement. La pauvresse se hâta de s'esquiver.

Les trois frères inquiets de ne pas voir descendre leur sœur d'adoption, montèrent à sa chambre, et la virent étendue sur une chaise et semblable à une morte. Ils pensèrent qu'il y avait là-dessous quelque sortilège de la pauvresse, et ils coururent après, mais sans pouvoir l'attraper. A leur retour au château, ils étaient bien affligés, car ils aimaient la jeune fille de tout leur cœur :

— Qu'allons-nous faire de notre sœur ? dit l'aîné.

— Il faut, répondit le second, la mettre dans une boîte recouverte d'une vitre, et nous pourrons la conserver ainsi, car, même morte, elle est encore jolie.

Ils la déposèrent doucement dans la boîte vitrée et souvent ils venaient la voir ; mais elle restait toujours dans le même état.

Cependant les trois jeunes gens furent mandés pour aller à la guerre ; et avant de partir, au lieu de laisser le corps de leur sœur au château, ils montèrent la boîte vitrée dans un arbre de la forêt qui était grand et touffu.

*
* *

Quelque temps après, un chasseur qui se promenait dans la forêt vit une lueur qui étincelait entre les branches d'un gros arbre ; le lendemain, il aperçut au même endroit quelque chose qui brillait, et il se dit que si une troisième fois, il voyait encore la lueur, il grimperait dans l'arbre pour en découvrir la cause.

Le jour d'après, il monta dans l'arbre, et à travers la vitre de la boîte, il vit une personne la plus belle du monde, mais immobile et les yeux fermés comme ceux d'une morte.

Il descendit la boîte et la porta à la maison où il demeurait avec ses trois sœurs. Celles-ci s'extasièrent sur la beauté de la princesse endormie, et la plus jeune qui était enjouée et rieuse, s'écria :

— Oui, certes elle est jolie, mais elle le serait encore davantage si elle avait mes bas de fil fin et une de mes robes.

— A quoi pensez-vous, disaient ses sœurs, de rêver une chose pareille? laissez-la telle qu'elle est.

Elle obtint pourtant qu'on mettrait la boîte vitrée dans sa chambre, et un jour que ses sœurs étaient sorties, elle l'ouvrit, passa à la jeune fille une de ses robes, et lui retira les bas qu'elle avait pour lui mettre les siens à la place.

Quand le second bas eût été ôté, la princesse ouvrit les yeux, et se leva à moitié, en disant : « Ah ! » comme une personne qui s'éveille. A cette vue, la jeune fille descendit l'escalier quatre à quatre, aussi effrayée que si elle avait vu un revenant.

— N'ayez pas peur, cria la princesse; revenez-ici, je suis une vivante comme vous, mais j'ai dormi longtemps.

Quand les trois sœurs virent que la belle personne était ressuscitée, elles furent bien joyeuses, et leur frère encore davantage. Il devint amoureux d'elle, et lui demanda à l'épouser, ce à quoi elle consentit volontiers, car il était joli garçon.

Conté en 1879 au château de la Saudraie en Penguilly, canton de Moncontour, par Pierre Derou de Collinée, tonnelier, âgé de 58 ans.

XXII

LA FÉE ET LE MARIN

Il y avait une fois un jeune homme de Plévenon qui allait souvent pêcher dans les rochers qui sont sous le cap Fréhel, tout près des chambres des fées. Un jour, il vit sortir d'une des grottes une jeune demoiselle qui lui sembla plus gentille qu'aucune des femmes qu'il eût encore vues; il ne pouvait en détacher ses yeux et oubliait de tendre ses lignes; mais il se contenta de la regarder et n'osa bouger de place pour aller lui parler. Le lendemain, il l'aperçut encore et s'enhardit jusqu'à s'approcher d'elle et lui souhaiter le bonjour. La jeune fille lui répondit d'un ton gracieux, et les jours qui suivirent elle l'invita à entrer dans la Houle (1) où elle demeurait avec sa mère. Il passait de longues heures à causer avec elle, et comme il s'apercevait que la jeune fée ne se déplaisait point en sa compagnie, il demanda à l'épouser. Mais la vieille fée ne voulait consentir au mariage que si le marin promettait de quitter la société des hommes et de venir demeurer dans la grotte aux fées.

Il refusa cette condition, et pour oublier le chagrin que lui causait le refus de la mère de sa bonne amie, il s'embarqua sur un navire qui allait en Californie. Il avait promis à la jeune fille de l'épouser à son retour, et elle le regardait comme son mari.

(1) Grotte : voir la *note* du conte IV.

Quand il lui fit ses adieux, la marraine de la demoiselle qui était une fée donna au marin une baguette, mais en lui recommandant de ne s'en servir qu'en cas de besoin pressant, et il la serra dans le fond de son coffre.

Le navire sur lequel voyageait le jeune homme de Plévenon était en mer depuis trois mois, lorsque s'éleva une tempête si violente que tous ceux qui étaient à bord croyaient leur dernière heure venue. En ce péril extrême, le marin se souvint tout d'un coup de sa baguette; il alla la prendre dans son coffre, et en frappa la mer, en souhaitant qu'elle devint calme comme dans les beaux jours, et la tempête se calma aussitôt.

Le lendemain, il s'ennuya de la longueur de la traversée : il eut de nouveau recours à sa baguette, et souhaita qu'en huit jours le navire arrivât à destination. Le vent se mit à enfler les voiles et le vaisseau filait sur les flots avec rapidité, toujours poussé par une brise qu'on aurait dit faite exprès : le matin du huitième jour, le navire jeta l'ancre dans le port.

Quand le marin voulut débarquer, le capitaine qui savait le pouvoir que possédait son matelot essaya de le retenir à son bord, et voyant qu'il ne voulait pas y consentir, il lui arracha de force la baguette. Mais le marin trouva moyen de revenir sur le navire et il reprit par ruse la baguette que lui avait donnée la marraine de la demoiselle.

Grâce à elle, il découvrit des carrières d'or, et remplit plusieurs tonnes de pierres d'or. Pour les emporter en France, il fréta un navire et prit à son service un capitaine pour le commander, car il n'avait pas reçu assez d'instruction pour devenir autre chose un simple matelot.

La navigation fut pénible, et même une fois l'équipage, où il y avait des aventuriers de tous les pays, se révolta; mais le capitaine parvint à apaiser ses matelots, et tout rentra dans l'ordre.

Quand la révolte fut terminée, le marin de Plévenon descendit à la cale avec un mousse pour chercher du vin pour les passagers, et du rhum pour les matelots; car il voulait se mettre bien avec eux. Mais le mousse ne prit pas garde à sa lumière qui communiqua le feu à une barrique d'esprit-de-vin. Quand le marin vit briller les flammes de l'incendie, il courut chercher sa baguette qu'il avait oubliée depuis qu'il était riche; mais il la laissa tomber dans l'esprit-de-vin enflammé et elle fut en un instant consumée.

Le feu augmenta rapidement : le capitaine, voyant qu'il n'était pas possible de l'éteindre, tâcha de réconforter l'équipage, et il dit aux femmes de ne pas perdre courage, que tout le monde serait sauvé. Avec les débris du navire, on construisit un radeau où l'équipage et les passagers trouvèrent place, mais on ne put emporter que très peu de vivres, parce que l'incendie avait éclaté dans la cale.

Le pauvre marin était bien désolé d'avoir perdu à la fois sa baguette et ses richesses; mais il n'était pas au bout de ses peines. Le dernier morceau de biscuit fut mangé, et l'on n'apercevait ni terre, ni navire, rien que le ciel et la mer à perte de vue. Le capitaine dit alors qu'il fallait que quelqu'un livrât sa vie pour sauver celle des autres.

On coupa de petits morceaux de bois de différentes longueurs afin que le sort désignât la victime, et le plus court resta à un enfant de treize ans qui se trouvait sur le radeau avec sa mère. Celle-ci supplia les matelots de l'égorger à la place de son fils ; mais

le capitaine déclara qu'il n'avait pas le droit de changer l'arrêt du sort. On saisit l'enfant pour le tuer; mais les couteaux n'entamaient pas plus sa peau que si elle avait été de pierre. A la vue de ce prodige, le capitaine s'écria :

— Tuez-moi le premier, puisque Dieu ne veut pas que ce jeune homme périsse.

Pendant qu'on s'apprêtait à saigner le capitaine, des matelots prirent sur le radeau un bout de mât qu'ils tinrent entre leurs bras, et y firent grimper un enfant de sept ans. Dès qu'il fut parvenu en haut, il s'écria :

— Voici une voile à l'horizon !

On se hâta de faire des signaux, et le navire qui était anglais recueillit les naufragés et les emmena en Angleterre. Sitôt débarqués, ils accomplirent un vœu qu'ils avaient fait quand ils étaient en péril de mort ; puis on leur donna des vêtements, et quelque temps après, ils furent rapatriés.

*
* *

Dès que le jeune marin fut de retour à Plévenon, il alla à la grotte, espérant y retrouver la demoiselle à laquelle il pensait toujours ; mais au lieu de celle qu'il cherchait, il vit sa mère qui lui reprocha d'avoir séduit sa fille, et lui déclara qu'il ne la reverrait jamais.

Lui, il jura qu'il la retrouverait, dût-il pour cela aller au bout du monde.

Comme il venait de quitter la grotte, le cœur bien gros, il vit venir à lui la marraine de la jeune fée, qui lui dit :

— Malgré vos fautes, je ne vous ai pas encore maudit, jeune homme ; voici une autre baguette. Cette fois, prenez bien garde de la perdre.

Le marin remercia la fée de son présent; son
'emier soin fut de savoir ce qu'était devenue sa
ıncée, et par la vertu de sa baguette, il apprit où
le demeurait. Quand sa mère l'avait chassée de la
ıule de Plévenon, elle était venue à Saint-Cast, et
:tait retirée dans la rabine (1) du Val-Saint-Rieul,
ı elle s'était creusé une grotte au pied d'un chêne
rt. C'est là qu'elle vivait avec son enfant, et elle ne
nourrissait que de racines.

Le jeune marin arriva à l'entrée de la grotte, et
ımme elle était peu profonde, il vit sa bonne amie
ıi dormait la bouche ouverte, et son enfant repo-
ıit sur ses genoux. Mais elle et son enfant avaient
ɜs vers plein la bouche. A la vue de cette chose
:range, il eut peur et s'enfuit tout chagrin sans oser
:s réveiller. Quand il arriva au bourg de Saint-Cast,
se rassura, et songea qu'avec sa baguette, il pour-
ıit connaître la cause de ce prodige.

Il consulta sa baguette, et aussitôt il entendit une
ɔix sourde qui disait :

— Si la demoiselle et ton enfant ont des vers
ıns la bouche, c'est que ni l'un ni l'autre n'ont été
ıptisés.

Le marin retourna à la rabine de Saint-Rieul, et
:veilla la jeune fée qui fut bien heureuse de le re-
ɔir. Elle consentit à être baptisée, et la mère et
:nfant reçurent le sacrement le même jour. Depuis
: temps les vers disparurent de leur bouche. Le
arin se maria ensuite à la demoiselle qui ne re-
urna plus à sa grotte, et resta à vivre avec son
ari.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879.

1) Avenue d'arbres : la rabine du Val-Saint-Rieul était pla
chênes verts, dont quelques-uns, très-vieux, existent en

XXIII

LA DÉDAIGNEUSE PUNIE

Il y avait une fois un prince qui voulait se marier. Il envoya à la fille d'un roi voisin qui était renommée pour sa beauté un ambassadeur chargé de lui remettre un écrit pour la demander en mariage et des quarterons d'épingles, suivant l'usage.

Mais la princesse qui avait été très-gâtée par ses parents, et qui se croyait au-dessus de tout le monde, reçut fort mal l'ambassadeur; elle refusa les présents qu'il lui apportait de la part de son maître, et lui dit qu'elle ne voudrait pas même du prince pour décrotter ses souliers.

Le prince fut très-mécontent et très-froissé quand il eut connaissance de cette réponse grossière, et il jura qu'il se vengerait de cette fille orgueilleuse. Il quitta le château de son père, se déguisa en domestique, et vint se proposer pour servir dans le palais du père de la princesse, où ses services furent acceptés. Comme il était très-joli garçon et qu'il savait l'art de plaire aux femmes, il ne tarda pas à se mettre dans les bonnes grâces de la princesse, qui n'était jamais si contente que quand il était là. Peu à peu son amour augmenta de telle sorte, qu'elle lui proposa de s'enfuir avec lui. Il répondit qu'il ne voudrait pas faire à la majesté de son père une si grande injure; mais elle insista, en disant qu'elle aimerait mieux être mendiante avec lui,

ncesse avec un autre. Il consentit alors à le voulait et tous deux se sauvèrent du

ils furent un peu éloignés, le prince déguisé stique dit à la princesse de quitter ses beaux de les vendre, parce que si on les voyait si illés, personne ne leur donnerait du pain fermes où ils passeraient. Elle se défit de ses ts de soie et se vêtit comme une pauvre Le prince la faisait tendre la main aux pas- l'envoyait dans les fermes demander la cha- ınd il y avait dans l'aire de gros chiens qui t la gueule comme pour mordre, et qui ıt, il lui disait de se présenter toute seule ıander qu'on voulût bien lui donner quelque et lorsqu'elle pouvait obtenir une galette de elle était bien contente. Quand elle revenait e son compagnon, il lui disait :

hien t'a-t-il mordue?

ı, mais il aboyait en montrant ses crocs et rand'peur.

disait-il, il fallait lui frapper la gueule de bâton quand il approchait trop près.

ıefois il la faisait danser, et il chantait :

> Marchand d'pénilles,
> Marchand d'pillous (1).

t en dansant, elle répétait d'une voix plus

> Marchand d'pénilles,
> Marchand d'pillous.

illots ou *pillous*, sont des chiffons, les *pénilles* des des épluchures de laine. *Pillot* vient du bret' o et *pillou*, qui a la même signification.

[illegible] de ce qu'on vou-
[illegible] dans la ville où de-
[illegible] lui dit :

— [illegible] quelque chose pour gagner
[illegible] de souliers, et
[illegible] que moi j'irai à
[illegible] trente sous par
[illegible]

[illegible] le prince lui
[illegible] dit de se pla-
[illegible] la pratique.
[illegible] le cuir des sou-
[illegible] les clients ne re-
[illegible] sans voir personne.
[illegible] mari ren-
[illegible] sa maîtresse.

[illegible] quelquefois
[illegible] qu'elle ne le
[illegible] ses souliers,
[illegible] cinq francs.
[illegible] et lui de-
[illegible] bonne journée.

[illegible] est venu un beau
[illegible] francs pour ma peine.
[illegible] de bon cirage et
[illegible] du monsieur.

[illegible] qu'elle ne gagnait pas
[illegible] demandait au pa-
[illegible] à la cuisine, et il lui
[illegible] Elle y consentit, et il
[illegible] employer quand il y au-

nait un grand repas. Ce jour-là, il lui recommanda de ne pas manquer de rapporter pour leur dîner un peu de fricot avec de la sauce.

— Comment veux-tu, dit-elle, que je t'apporte de la sauce? je n'ai rien pour la mettre, et elle coulera sur mes habits.

— Hé bien! je vais te faire deux pochettes en cuir que tu cacheras sous ton tablier et qui te serviront à mettre la sauce.

La princesse ne se souciait guère de prendre ces pochettes; mais elle le fit tout de même pour obéir à son mari. Elle alla au palais, et, pendant le repas, profitant d'un moment où elle se trouvait seule à la cuisine, elle remplit ses petites poches de mets et de sauce.

Vers le soir, le prince dit qu'on allait faire un bal pour les cuisinières et les domestiques, et qu'il entendait que tout le monde y prît part. Elle ne voulait pas danser de peur de répandre sa sauce; mais on la força à prendre place parmi les autres, et bientôt la sauce sortit des pochettes de cuir et se mit à couler, si bien que tout le monde s'en aperçut. On découvrit qu'elle avait pris la sauce et aussi des restes du dîner: on lui dit des injures, on la traita de voleuse; elle fut même sur le point d'être mise en prison; mais pour cette fois, on se contenta de la chasser du palais, parce qu'elle pleurait à faire pitié.

Le prince se hâta de prendre un costume d'ouvrier, et de retourner chez lui, où il arriva avant elle. Quand elle rentra, il lui dit :

— Hé bien! nous apportes-tu du fricot?

— Hélas! non. J'étais parvenue à en prendre, et à mettre de la sauce dans mes petites poches; mais on m'a forcée à danser, la sauce a coulé sur mes ha[illegible] et j'ai été chassée et traitée de voleuse.

[illegible] consenti à da [illegible] retourner a [illegible] pour gag [illegible] avancer une so [illegible] boutique et la [illegible]

[illegible] boutique, où elle [illegible] elle [illegible] contente de [illegible]

[illegible] ordonn [illegible] à cheval, et d' [illegible] faïences, d'y [illegible] marchandise [illegible] prendre garde d [illegible] que celui qui aura [illegible] peine de mort.

[illegible] dans la boutique [illegible] tout fut brisé [illegible] la trouva en [illegible] à lui faire des r [illegible] tout est bris [illegible] qui s'était pa [illegible] exprès e [illegible] les faïences e [illegible]

et commanda de faire pour elle un paquet de belles robes. Il monta en voiture, et quand il s'arrêta devant la boutique, il trouva la princesse dans un chagrin extrême.

— Me reconnais-tu? lui dit-il.

— Non, monsieur, répondit-elle en pleurant.

— Hé bien! je suis ton mari; c'est pour moi que tu as quitté le château de ton père. C'est moi dont auparavant tu avais refusé les quarterons d'épingles, après avoir dit à mon ambassadeur des paroles injurieuses. Tu trouvais que je n'étais pas même bon à décrotter tes souliers, et sans le savoir tu as décrotté les miens. Mais tu as été assez malheureuse comme cela, et loin de vouloir te faire de la misère, je veux maintenant te rendre heureuse.

En disant cela, il l'embrassa, et quand elle eut mis les beaux habits qu'on lui avait apportés, il l'emmena au palais. Il fit venir son père et sa mère qui furent bien aises d'avoir une si jolie bru.

Et on fit des réjouissances si copieuses, que le lendemain tout le long des routes on rencontrait les invités égaillés sur les mètres de pierre.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879; sous le titre du *Fils du roi de France* j'ai recueilli aux environs de Moncontour une version de ce conte dont les épisodes sont très-différents, mais dont le point de départ et la fin sont les mêmes.

XXIV

LA COULEUVRE

Il y avait une fois deux hommes qui fauchaient une prairie : quand arriva midi, ils s'assirent à l'ombre et se mirent à manger avec appétit. Ils laissaient tomber sur le gazon des miettes de pain, et une couleuvre sortait de la haie et, se glissant doucement, venait les ramasser, sans paraître avoir peur des deux faucheurs :

— Regarde donc, dit l'un deux à son compagnon, la jolie petite bête qui vient manger nos miettes.

— Dis donc plutôt, répondit l'autre, le vilain *vlin* (1 rampant : si la couleuvre passe à portée de ma fau je la couperai en deux, aussi vrai que je suis le fil de ma mère.

— Ce serait dommage de tuer ce gentil petit ani mal qui n'est point farouche, et qui ne fait de mal personne : passe encore si c'était une vipère ou bie un aspic.

Pendant qu'ils devisaient de la sorte, la couleuvı avait disparu dans les herbes de la haie, et les deu hommes se remirent à l'ouvrage et fauchèrent le pr sans s'occuper davantage de la bête qui avait mang les débris de leur repas.

Au soir ils se quittèrent pour retourner chacu dans son village ; en s'en allant Fèche, ou si vous ai ›a mieux François Baon, passait auprès des Roche

On appelle *vlin* tous les reptiles.

aux fées de la Brousse ; sur le bord du chemin, il vit une Margot la fée (1), qui paraissait l'attendre, et qui l'appela par son nom :

— Fèche Baon, voici deux ceintures que je te donne ; il y en a une pour toi, et l'autre pour celui qui tantôt fauchait avec toi ; mais fais bien attention à ne pas te tromper ; j'ai marqué avec un ruban la ceinture qui t'est destinée.

Après avoir dit ces mots, la Margot la fée disparut, avant que Fèche eût eu le temps de la remercier. Fèche regarda la ceinture qui avait un ruban, et qui lui paraissait lourde, et il trouva qu'elle était remplie d'or.

Il se souvint alors de la couleuvre qu'il avait vue venir manger les miettes de pain, et comme il savait que les Margot la fée ont le pouvoir de prendre toutes les formes qu'elles veulent, il pensa que la gentille couleuvre était une fée qui avait écouté la conversation des deux faucheurs. Il se dit que puisqu'elle avait récompensé celui qui l'avait défendue, elle pouvait avoir eu envie de se venger de son camarade qui voulait la tuer. C'est pourquoi, avant de lui remettre la ceinture, il l'attacha au pied d'un chêne, et alla se coucher. Le lendemain l'arbre avait toutes ses feuilles flétries, et il ne tarda pas à mourir.

Conté en 1879 par Pierre Derou de Collinée.

(1) C'est le nom qu'on donne aux fées dans les environs de Moncontour, on les appelle aussi non moins familièrement « ma commère Margot. »

XXV

LA PRINCESSE DANGOBERT

Il était une fois un roi qui s'appelait le roi Dangobert : il avait une fille aux cheveux d'or, qui était si belle que de tous côtés il venait des amoureux pour la voir : mais elle restait insensible à tous leurs soins, et plusieurs se tuèrent de désespoir de n'avoir pu lui plaire.

Un de ses amoureux qui était magicien la transforma en scorpion, et quand il l'eut ainsi *emmorphosé*, il l'emporta et alla l'enfermer dans un château suspendu par des chaînes d'or entre le ciel et la mer. Ce château qui était à cent lieues du pôle Nord était construit en pièces d'argent de six francs, les encoignures étaient en or brillant, et les approches en étaient soigneusement gardées.

Le roi Dangobert qui aimait tendrement sa fille et était tout chagrin depuis son départ, fit publier partout qu'il donnerait la princesse en mariage à celui qui pourrait la délivrer, et qu'il lui laisserait son royaume. Par son ordre les meilleurs charpentiers du pays construisirent un vaisseau pour conduire au château enchanté ceux qui voudraient tenter la délivrance de la princesse. Il vint des gens de tous pays de toutes conditions : des marins et des laboureurs, des princes et des charbonniers, des généraux même un *pillotous*, ou si vous aimez mieux un marchand de chiffons.

Au moment où le navire allait lever l'ancre, le roi dit à ceux qui était à bord :

— Le château a quatre portes, qu'il faut franchir toutes les quatre avant d'arriver à la princesse qui a été transformée en scorpion. La première qui est toute en fer est gardée par un serpent ailé, la seconde par un lion rugissant ; auprès de la troisième est la Bête à sept têtes, et un géant veille jour et nuit sur la dernière. Vous voyez que l'entreprise est difficile, et que pour la mener à bonne fin, il y a bien des précautions à prendre.

* *
*

Voilà le navire parti, emportant les chercheurs d'aventures qui firent joyeusement la route, car rien ne manquait à bord, et il y avait même trois embarcations en fer dont les avirons étaient d'argent, qui étaient destinées à débarquer aux portes du château ceux qui voudraient délivrer la princesse.

Ils eurent beau temps et bon vent, et les voilà arrivés au pôle Nord sans avoir aperçu le château suspendu dans les airs.

Le capitaine descendit à terre et prit des informations auprès des habitants du pays qui lui dirent qu'il était venu trop loin, et le vaisseau repartit pour aller à la découverte.

Au bout de trois jours, le charbonnier qui comme les autres regardait de tous côtés, vint trouver le commandant :

— Capitaine, dit-il, je ne sais trop ce que j'aperçois dans l'air qui est si brillant qu'on a peine à y fixer les yeux : est-ce le château que nc ns, ou une nuée éclatante ?

L'équipage monta dans les vergues, le capitaine prit sa longue-vue, et reconnut que c'était bien là le château suspendu par des chaînes d'or entre le ciel et la mer. Le navire se dirigea dessus, et au bout d'une heure, il était mouillé à une portée de canon du château. On mit à la mer une des embarcations de fer dont les avirons étaient d'argent, et ceux qui la montaient passèrent au-dessous du brillant édifice sans pouvoir découvrir la porte de fer.

Le charbonnier finit pourtant par l'apercevoir, et ce fut lui qui monta le premier pour tenter l'aventure.

Il vit le serpent ailé qui volait tout autour aussi rapide qu'une mouette : on lui présenta à manger du poisson et de la viande, pour essayer de le tuer pendant qu'il serait occuper à la dévorer ; mais il ne toucha pas à ce qu'on lui apportait et il veillait toujours.

La seconde journée, ils mirent devant lui une barrique d'eau-de-vie dans laquelle ils avaient trempé du pain, et il commença à y goûter. Le lendemain ils portèrent une seconde barrique et pendant deux jours le serpent ailé se saoûla, mais il était encore plus méchant quand il avait bu, et il aurait dévoré tout le monde, si les marins n'avaient eu la précaution de se protéger avec un grillage de fer. Il finit par s'endormir et le charbonnier aidé de deux marins, le tua à coups de lance.

Voilà la première porte dégagée.

A la seconde était le lion rugissant qui jetait le feu par les naseaux. On lui jeta des quartiers de bœuf trempés dans de l'eau-de-vie, et il dévora goulûment; mais, plus il mangeait, plus il devenait méchant et terrible, et le premier jour les chercheurs d'aventures l'attaquèrent sans succès. Le lendemain, le capitaine, deux matelots, un prince et le pillotous

montèrent dans l'embarcation. Ils portaient au lion des morceaux de bœuf et de mouton trempés dans des liqueurs fortes : il en mangea encore et finit par s'endormir. Alors, en se servant de leur grillage de fer comme d'un bouclier, ils le blessèrent grièvement, mais ils ne purent l'achever, et pendant cinq jours il resta devant la porte, rugissant de douleur, et effroyable à voir. Et au-dessus de ses cris on entendait chanter la Seraine (1) du château.

Le cinquième jour, le capitaine finit par porter au lion un coup de lance qui le tua.

Ils se présentèrent alors à la troisième porte : derrière elle se tenait la Bête à sept têtes dans un appartement si sombre que lorsqu'elle était au fond on ne l'apercevait pas. Mais quand elle s'avançait, tout le monde reculait à sa vue, tant elle était effroyable à voir.

Les aventuriers finirent par reprendre courage, et par assaillir la porte en se protégeant avec leur grillage : d'un coup de lance, le charbonnier abattit une des têtes du monstre qui criait horriblement; un des marins la frappa à la poitrine, elle perdit ce jour-là trois têtes et se retira dans le fond de sa caverne. Et comme la lumière manquait aux aventuriers, ils furent obligés de revenir à bord.

Le lendemain ils revinrent, et dès que la Bête se montra, le capitaine lui abattit coup sur coup deux têtes :

— Ah ! disait le charbonnier, elle n'a plus que deux têtes, je vais bien les lui couper, car c'est moi qui ai tranché la première.

(1) Sirène : c'est le vieux mot employé par Villon :

La reine blanche comme un lys
Qui chantait à voix de seraine. . ..

— Non, répondit le capitaine, ce sera moi qui l'achèverai.

Il lui coupa une autre tête, et voyant que la Bête n'en avait plus qu'une, il ordonna à ses compagnons de baisser la grille pour le laisser passer, parce qu'il voulait tuer la Bête sans l'aide de personne. Mais quand il s'avança vers elle, elle le saisit par le milieu du corps et le coupa en deux morceaux. Les aventuriers protégés par leur grillage l'attaquèrent de nouveau et ils finirent par faire tomber la dernière tête; puis ils retournèrent à bord, bien tristes d'avoir perdu leur capitaine.

Il ne restait plus à dégager que la quatrième porte, celle qui était gardée par le géant. Le *pillotous* dit à ses compagnons :

— Agissez comme je vous enseignerai et laissez-moi faire, je vous aiderai à venir à bout du géant.

D'après son conseil, les compagnons du pillotous le mirent dans un sac à pillots, ou si vous aimiez mieux un sac à chiffons, et quand ils arrivèrent à l'endroit où se tenait le géant, ils jetèrent le sac à ses pieds. Le géant ne prit pas garde à ce qu'il pensait être un paquet de linge sale, et il se défendit contre ceux qui l'attaquait. Ceux-ci avaient bien de la besogne, car le géant renversait tout ; mais pendant qu'il essayait d'arracher aux assaillants la porte à claire-voie qui leur servait de bouclier, le pillotous fit un trou dans le sac avec son couteau, et tua d'un coup de pistolet le géant qui s'affaissa par terre.

*
* *

Le pillotous sortit alors prestement de son sac, *ouvrit la* quatrième porte, et, traversant une longue

salle d'appartements, arriva dans une chambre où il vit une table sur laquelle était un gros scorpion. Dès qu'il l'eut touché de la main, à la place du scorpion se montra une belle dame dont la chevelure d'or tombait jusqu'aux talons. Et la Seraine était toujours là qui chantait d'une voix si douce que c'était un plaisir de l'écouter.

Elle accompagna la princesse qui descendit dans une embarcation avec ceux qui l'avaient délivrée et monta à bord du vaisseau que son père avait fait construire. Le second prit le commandement et le château suspendu entre le ciel et la mer fut attaché par un câble à l'arrière du navire qui se dirigea vers le Pôle Nord où le roi Dangobert était à attendre le résultat de l'entreprise.

Il fut bien joyeux quand il vit que sa fille était *démorphosée* (2) ; on lui raconta ce qui était arrivé, et il dit à sa fille :

— C'est le pillotous qui mérite ta main ; j'aurais mieux aimé avoir pour gendre un prince, mais avant tout je dois accomplir ma parole.

Le pillotous était fier et joyeux d'être le gendre du roi, et il ne déplaisait pas à la princesse qui avait toujours la Seraine à côté d'elle.

Ils firent des noces superbes auxquelles ils invitèrent tous les gens du pays et ceux qui s'étaient embarqués sur le navire. Le roi donna au pillotous sa couronne et tout son bien. Mais ce qu'il y avait de plus beau, c'était la Seraine qui toujours chantait dans le palais, et je pense qu'elle y est restée jusqu'à ce jour.

Conté en 1879 par Etienne Piron de Saint-Cast, pêcheur, âge de 57 ans.

(1) Délivrée de son enchantement.

XXVI

LA FILLE ET SES SEPT FRÈRES

Il y avait autrefois une femme qui avait sept garçons et pas de fille. Les sept enfants voulaient avoir des fouets et être charretiers.

La mère leur dit :

— Si j'ai un autre garçon, vous serez charretiers; mais s'il vous vient une sœur, je vous donnerai à chacun une gaule et vous serez bergers.

Peu après elle eut une fille, et donna alors une gaule à chacun des sept garçons. Ils furent si irrités de ne pas être charretiers, qu'ils s'enfuirent dans la forêt des Ardennes où ils se construisirent une petite maison.

Quand la petite fille fut devenue grande, ses voisines lui parlaient souvent de ses frères : elle demanda à sa mère si ce qu'on disait était vrai, mais elle lui répondait non.

Cependant la petite fille continuait à entendre tout le monde lui répéter qu'elle avait sept frères : elle supplia sa mère de lui apprendre ce qu'ils étaient devenus.

— Je veux bien, répondit-elle, mais à la condition que tu m'apporteras du feu dans ton tablier sans le brûler.

La petite fille trouvait cela bien difficile; mais *elle imagina* de mettre sur son tablier une couche *épaisse* de cendres et de placer dessus les charbons

ardents, de sorte qu'elle ne brûla point son vêtement.

Sa mère lui ordonna ensuite d'aller abattre avec un petit couteau de six liards les trois plus gros chênes de la forêt.

La petite fille s'y rendit; mais quand elle vit la grosseur des arbres et la petitesse de son couteau, elle se désespéra et se mit à pleurer.

La bonne Vierge vint la trouver et lui dit :

— Ne crains rien et espère, ma petite fille; les arbres seront plus faciles à abattre que tu ne le crois.

L'enfant donna alors trois coups de couteau dans les chênes qui tombèrent aussitôt.

Elle revint vers sa mère, et lui raconta ce qu'elle avait fait; mais elle ne voulut pas encore lui indiquer où étaient ses frères, et elle lui commanda d'ôter toute l'écorce des arbres et de la lui apporter.

Quand cette besogne fut accomplie, sa mère lui ordonna de mettre à sec un étang en puisant l'eau avec une coquille de noix.

Cette dernière épreuve accomplie avec l'aide de la Vierge, la mère de la petite fille lui donna une gaule pareille à celle de ses frères et un petit chien en lui disant d'aller où le petit animal la conduirait.

*
* *

Elle suivit son guide qui la mena dans la forêt des Ardennes et s'arrêta devant une cabane. C'était celle où demeuraient ses frères: elle y entra et ne vit personne, car ils étaient tous sortis pour travailler. Elle rangea en ordre tout leur ménage, mit la soupe sur le feu, et tailla le pain dans les écuelles, puis elle se cacha sous un lit.

Quand les frères furent de retour, ils se montrèrent bien surpris de voir que tout était rangé avec soin, la place bien balayée et leur souper préparé.

Le jour suivant, ils sortirent comme d'habitude et en rentrant ils trouvèrent encore toute la besogne faite.

L'aîné dit qu'il resterait le lendemain à la maison, et qu'il se cacherait pour voir qui s'introduisait ainsi chez eux ; mais sa sœur le toucha de sa baguette blanche, et il demeura endormi pendant qu'elle mettait tout en ordre. Le second qui resta ensuite s'endormit aussi et ne vit rien, et pareille chose arriva à six des frères que la jeune fille toucha de sa baguette.

Quand arriva le tour du septième, elle ne l'endormit point, mais elle se montra et lui parla. Elle lui avoua qu'elle était sa sœur et qu'elle était venue de bien loin pour voir ses frères.

Il lui recommanda de se bien garder de se montrer aux autres qui pourraient vouloir la tuer, et de se cacher quand ils rentreraient. Il lui promit au reste de leur parler d'elle afin de connaître leurs sentiments.

Quand les frères revinrent de l'ouvrage et qu'ils furent à souper, le plus jeune leur dit :

— Je serais bien content de voir ma sœur : elle est déjà grande et doit être à présent une gentille jeune fille.

— Si je la voyais, dit l'aîné, je la tuerais, car c'est elle qui nous a fait manquer notre avenir ; sans elle nous serions charretiers.

Et les autres déclaraient qu'ils étaient de l'avis de leur aîné.

Mais comme le jeune, qui était le meilleur et le plus doux des sept, leur représentait que ce n'était

pas la faute de la jeune fille, mais celle de leur mère, ils finirent par être de son avis et dirent qu'ils seraient bien contents de la voir.

Alors il leur répondit :

— C'est elle qui vient ici tous les jours, balaie notre place, met tout en ordre et prépare nos repas ; je vais aller la chercher.

Quand elle parut, ils la trouvèrent bien gentille, lui firent mille amitiés et la prièrent de rester à tenir leur ménage.

Depuis ce moment elle demeura avec eux, et ils furent très-heureux tous ensemble.

Conté par Jeanne Bazul, de Trélivan, 1878.

XXVII

CÉSARINE

Il était une fois un roi de Castille qui avait une fille nommé Césarine. La mère de la princesse ne l'aimait pas parce qu'en la mettant au monde elle avait failli mourir; le roi au contraire la chérissait tendrement, et souvent il blâmait sa femme de traiter la jeune fille plus mal qu'une étrangère. Mais, plus Césarine grandissait, plus sa mère se montrait malveillante à son égard, et comme le roi reprochait à la reine la dureté de son cœur, il s'élevait entre eux de fréquentes disputes.

La princesse voyant qu'à cause d'elle il y avait du trouble dans le ménage de ses parents, résolut de quitter sa famille, et elle partit emportant avec elle un coffret plein de bijoux, et des robes que son père lui avait données : l'une était couleur du soleil, l'autre couleur de la lune, et la troisième était couleur du temps.

Elle s'en alla loin, bien loin, afin que sa famille ne pût la retrouver, et après avoir marché longtemps, elle arriva à un beau château, où elle demanda à se louer pour garder les oies et les dindons. Comme elle était vêtue de pauvres habits de paysanne, on la prit pour une bergère de profession et on accepta ses services. Tous les jours elle allait mener son troupeau dans les champs; elle construisit avec des branchages une petite cabane pour s'abriter du soleil et

la pluie, et elle y mit ses robes et ses bijoux. ınd elle se croyait seule, l'endroit étant isolé, et 's de la vue du château, elle dépouillait ses vête- nts grossiers et usés, et se revêtait de ses belles es.

orsqu'elle sortait si bien habillée, les oies et les lons, éblouis de voir leur maîtresse si belle, chan- nt en leur patois :

> Casaque, saque, saque, saque !
> La jolie petite pâturette d'oies que j'avons ?

n jour le prince qui habitait le château avec sa e entendit chanter les oies et les dindons, et le , quand il fut de retour à la maison, il dit :

- Voilà une bien drôle de chose ; depuis que s avons ici cette petite pâturette, nos oies et nos lons parlent.

ais on haussait les épaules, et on se moquait du ce en disant qu'il avait rêvé tout cela.

e lendemain, il alla à l'endroit où paissait le trou- ı, et se cacha non loin de là, dans les arbres.

vit sortir de la cabane une belle dame avec une couleur d'or, et les oies chantaient comme la e.

- Ce n'est pas possible, pensait-il, que ce soit là 'e petite pâturette d'oies.

ais il vit les oies et les dindons qui tournaient ɔur d'elle en chantant :

> Casaque, saque, saque, saque !
> La jolie petite pâturette d'oies que j'avons !

- Ce doit pourtant être elle, pensait le prince entendant, car voilà les oies et les dindons

disent que c'est leur bergère. Demain, je saurai la vérité, je quitterai le château avant elle et me cacherai tout auprès de la cabane pour savoir si c'est elle qui a de si beaux habits.

Le lendemain matin, il s'en alla de bonne heure et se cacha ; dès que la bergère fut arrivée avec son troupeau, elle entra dans la cabane et peu après elle en sortit vêtue de sa robe couleur du temps.

Et dès que les oies et les dindons la virent paraître, ils se mirent à tourner autour d'elle en répétant :

> Casaque, saque, saque, saque !
> La jolie petite pâturette d'oies que j'avons !

Le prince se glissa dans la cabane ; il vit par terre les vieux habits de la gardeuse de dindons, et il se dit :

— C'est bien elle qui a une si belle robe.

Il sortit alors, et alla à sa rencontre.

— Comme vous êtes belle, dit-il ! n'est-ce pas vous qui êtes Césarine ?

Elle demeura quelque temps sans lui répondre, mais finit par dire :

— Oui, c'est moi.

Et les oies et les dindons tournaient autour d'elle en chantant :

> Casaque, saque, saque, saque !
> La jolie petite pâturette d'oies que j'avons !

— Qui vous a donné ces beaux habits ?

se tut et rougit ; le prince renouvela sa ques-
; la bergère répondit :
est mon père qui m'en a fait présent.
otre père ? et à quelle occasion ?

— Il me les a donnés pour que je me souvienne de lui, et je suis partie de son château pour faire cesser les disputes entre lui et ma mère, car ma mère ne m'aimait pas.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle a manqué de perdre la vie en me mettant au monde.

— Dites-moi quel est votre père ?

— C'est le roi de Castille.

— Le roi de Castille? fit-il surpris.

— Oui, monsieur.

— N'avez-vous pas d'autres objets que vos robes ?

— Si, répondit-elle après avoir gardé le silence pendant quelques instants, je possède plusieurs objets précieux que mon père et mon amant m'ont donnés.

— Je serais heureux de les voir, dit le prince.

— Non monsieur, pas aujourd'hui; plus tard, je ne dis pas.

Le lendemain, le prince impatient de savoir ce que contenait le coffret de Césarine, se trouva dès le matin à la cabane :

— Est-ce aujourd'hui, Césarine, dit-il, que vous allez me faire voir ce qu'il y a dans votre petit coffre ?

Elle hésita quelques moments, puis elle lui donna la clé en lui disant d'ouvrir le coffret et de le visiter.

Le prince fut surpris à la vue des bijoux qu'il contenait, et qui étaient nombreux et beaux; parmi eux, il remarqua un collier en or sur lequel étaient gravés le nom de Césarine et celui de son amant. Celui-ci était un ami intime du prince qui avait fait la guerre en même temps que lui.

Après avoir encore demandé quelques détails à Césarine, le prince la quitta et résolut de partir pour aller en Castille.

XXVIII

LE PILOTE DE BOULOGNE

Il y avait une fois un vieux pilote retraité qui habitait Boulogne avec sa femme et son jeune fils.

Comme sa retraite n'était pas des plus grosses, il acheta une petite barque dans laquelle il allait tous les jours pêcher. Le petit garçon qui avait sept ou huit ans priait souvent son père de l'emmener avec lui en mer; mais le vieux marin ne voulait pas parce qu'il n'avait que cet enfant. Celui-ci qui grillait d'envie d'aller se promener sur mer, se cacha un jour parmi les cordages et les voiles, et quand le bateau fut un peu éloigné du port, il sortit de sa retraite en disant d'un air joyeux :

— Ah! papa; me voici pourtant à la pêche avec vous.

Comme le bateau se rendait sur les lieux où se trouve le poisson, le vieux pilote aperçut un navire qui arborait un pavillon pour demander quelqu'un pour l'entrer dans le port. La barque se dirigea vers le navire, et quand elle fut auprès, les gens de l'équipage lui demandèrent s'il était pilote :

— Je l'ai été, dit-il; je suis maintenant en retraite, mais je puis vous conduire.

Il monta à bord avec son fils. Le vaisseau venait du royaume de Naz, et d'après les ordres du roi de *ce pays il* devait ramener un jeune Français pour *l'élever* et lui faire ensuite épouser la fille du roi.

Quand ceux qui étaient chargés de cette mission virent le fils du pilote qui était un bel enfant à la mine éveillée et bien portante, ils se dirent : « Voici notre affaire ; il est inutile d'aller plus loin. »

Ils donnèrent à boire et à manger au pilote, puis lui dirent qu'il pouvait descendre dans sa barque, et qu'on n'avait plus besoin de lui. Quand il fut dans son bateau, il demanda son fils, mais les gens du navire déclarèrent qu'ils allaient le garder, et le vaisseau s'éloigna à toutes voiles, laissant le malheureux père se désoler de la perte de son unique enfant.

*
* *

Le vaisseau arriva à la capitale du royaume de Naz : il salua la ville en tirant vingt et un coups de canon, et la ville répondit par une salve pareille. L'enfant fut mené à la cour et le roi fut charmé de la gentillesse du petit Français. Il le fit élever avec soin, comme s'il eût été son propre fils, et lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, il le maria à sa fille qui avait aussi dix-huit ans.

Quand le fils du pilote se vit dans l'abondance et la richesse, il songea à ses vieux parents.

— Ils n'étaient pas bien riches lorsque je les ai quittés, je serais content de les revoir et de les mettre à l'aise sur leurs vieux jours.

Il fit part à sa femme de son désir qu'elle trouva fort naturel, et elle aurait bien voulu accompagner son mari. Dans le royaume de Naz, les filles et les femmes sont toujours voilées et les maris ne voient la figure de leur femme que lorsqu'elles sont devenues mères. Quand l'époux de la princesse alla demander à son beau-père la permission d'aller à Bou-

logne, le roi avant d'y consentir fit jurer à son gendre de ne pas chercher à voir la figure de sa femme pendant le voyage, en lui disant que s'il avait le malheur de violer son serment, il le saurait et l'en punirait durement.

Voilà la princesse et son mari qui s'embarquent, et qui arrivent en peu de temps devant Boulogne; le vaisseau salua le port en tirant vingt et un coups de canon, et quand la douane vint à bord du navire, on redit aux employés que le prince et la princesse de Naz revenaient pour se promener en France. Ils quittèrent le navire montés sur un petit sloop en argent, et quand ils débarquèrent, ils trouvèrent sur le port le préfet, le maire et les autorités qui venaient les recevoir et leur offrir l'hospitalité dans les plus beaux appartements de la ville.

Pendant que le mari de la princesse était entouré de ce brillant cortège, il aperçut auprès d'un vieux mur un homme âgé, vêtu d'une vareuse usée et rapiécée, et il reconnut son père. Aussitôt, il quitta sa belle compagnie et vint demander au vieillard des nouvelles de sa santé. Le pilote fut bien surpris de voir un homme vêtu de soie et couvert de diamants, s'informer de la santé d'un pauvre homme comme lui.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, dit le prince?

—Non, monsieur, répondit le vieillard.

— Je suis votre fils, qui fut enlevé en mer par un navire du roi de Naz, et je me suis marié avec la princesse de ce pays. Et ma mère?

— Elle est à la maison, bien vieille et bien pauvre.

— Consolez-vous, mon père, je suis venu ici tout

exprès pour vous mettre à l'aise sur vos vieux jours.

Alors il retourna auprès des autorités, et leur dit qu'il irait demeurer chez le vieux pilote; et il y resta trois semaines.

Un jour sa mère lui dit :

— Mon fils, il faut que je te fasse part d'une chose qui m'étonne bien : on ne voit jamais la figure de ta femme.

— C'est l'usage du pays : les maris ne voient leurs femmes sans voile que lorsqu'elles sont devenues mères, et, avant de partir, j'ai juré à mon beau-père de respecter cette coutume.

— Si j'étais à ta place, dit-elle, je voudrais savoir si j'ai épousé une belle personne ou un laideron : en t'y prenant adroitement, ton beau-père n'en saura rien.

Le fils du pilote raconta à sa femme ce que lui avait dit sa mère :

— Je veux bien, dit-elle, mais j'ai peur que mon père, qui est l'ami de tous les magiciens du pays, ne vienne à s'en apercevoir; car il te priverait de tous tes grades, et se vengerait cruellement.

La princesse ôta son voile, et comme son mari approchait la chandelle pour voir mieux la figure de sa femme, il lui laissa tomber sur la joue une flammèche qui la brûla.

— Ah! s'écria la princesse, voilà ce que je craignais; nous sommes perdus!

Le vaisseau quitta Boulogne, et revint à Naz, et quand le prince fut descendu à terre, le roi lui dit :

— Avez-vous transgressé mes ordres?

— Non.

— Je vais m'en assurer, et malheur à vous si vous avez violé votre serment.

Il appela sa fille et lui dit :

— Ton mari t'a-t-il dévoilé la figure?

— Non, mon père.

— Ne mens pas, car je saurai si tu ne dis pas la vérité, et tu seras aussi punie.

Elle leva son voile, et il n'aperçut d'abord rien; mais il mit ses lunettes et, ayant vu la brûlure, il entra dans une colère épouvantable :

— Malheureuse! s'écria-t-il, ôte-toi de devant mes yeux et n'y reparais jamais.

Il envoya ses domestiques chercher ses magiciens, ses fées et ses sorciers, et quand ils furent arrivés, il leur dit de rendre son gendre le plus difforme des hommes.

L'un des sorciers dit :

— Il sera borgne d'un œil et louchera de l'autre.

— Sa bouche sera fendue jusqu'aux oreilles, commanda un autre.

— Qu'il soit bossu par devant et par derrière.

— Je lui souhaite un nez comme jamais on n'en a vu.

— Moi, je vais lui tourner la tête du côté du dos.

— Qu'il soit boiteux et que l'un de ses pieds se tourne en dedans et l'autre en dehors.

Ces changements s'accomplissaient à mesure que les magiciens prononçaient les paroles, et quand chacun eut parlé, le pauvre garçon était bien l'être le plus difforme que l'on pût voir. Le roi ne borna pas là sa vengeance, et il ordonna à ses soldats de le chasser comme un gueux.

*
* *

Le pauvre fils du pilote ne marchait pas facilement *depuis* qu'il était devenu difforme; après avoir voyagé

quelque temps, il arriva à une petite cabane où était une vieille femme à laquelle il souhaita le bonjour. C'était une fée qui n'avait point été invitée à la conjuration.

— N'êtes-vous pas le gendre du roi? dit-elle.

— Hélas ! oui.

— On vous a bien arrangé; mais heureusement j'ai encore la clé de mon cabinet.

Elle alla y prendre sa baguette, et dit :

— J'ai appris votre mésaventure par ma voisine qui est venue ce matin chercher du feu, et je me suis promis, si je vous voyais, de vous ôter la moitié de vos maux.

Elle le toucha de sa baguette, et il vit des deux yeux, sa bouche diminua de moitié ainsi que son nez, il n'eut plus qu'une bosse, sa tête ne fut plus tournée sens devant derrière, mais seulement en côté, et il cessa de boiter.

La fée lui remit ensuite une lettre pour sa voisine, où elle la priait de le rendre encore plus bel homme qu'auparavant. Il remercia de son mieux la vieille fée, et partit bien plus content que lorsqu'il était arrivé.

Quand il fut à la maison de la voisine, il lui remit la lettre en disant :

— Bonjour, madame Margot.

— Ah ! c'est vous qui êtes le gendre du roi; je vais achever ce que ma commère a commencé.

Elle prit sa baguette, et souhaita que le jeune garçon eût le corps droit et la figure bien faite, ce qui s'accomplit à l'instant, puis elle lui dit :

— Prenez bon courage; vous désirez sans doute retourner chez vous : voici une boule que je vous donne, elle marchera devant vous, et vous montrera *la route qu'il faut suivre.* Voici une épée qui tuera

tous ceux qui voudraient vous arrêter, et une autre qui vous préservera des animaux féroces.

Elle lui donna encore du pain et de la viande, et lui parla des dangers qu'il devait trouver sur son chemin.

Il remercia la fée de son mieux, et en suivant la boule, il arriva dans une forêt. Il y marchait depuis une heure quand il aperçut un lion couché dans le sentier; plus loin était un ours, et derrière lui un léopard. La boule passa sur les bêtes qui s'éveillèrent en grondant. Il donna au lion la moitié de son pain, le reste à l'ours, et sa viande au léopard, et ils le laissèrent passer.

La bonne femme Margot lui avait dit qu'au milieu de la forêt, il aurait vu un château vers le soir, avec un feu allumé, une table servie et des lumières, mais qu'il n'apercevrait aucun habitant.

La boule entra dans la cour, monta le perron, et devant elle la porte s'ouvrit : il entra à sa suite et se chauffa, puis il se mit à table, et vit une main qui lui servait à boire et à manger. Il alla ensuite se coucher dans un bon lit, et le lendemain matin, quand il s'éveilla, son déjeuner était prêt.

Quand il fut sur le point de partir, il vit des jeunes filles habillées de blanc qui se mirent sur son passage.

— Voulez-vous danser ? dit la première.

— Non, répondit-il d'un ton ferme, car la bonne femme Margot l'avait prévenu de tout ce qu'il avait à faire.

— Dansez un peu avec moi, dit la seconde.

— Non.

— Voulez-vous venir danser? demanda la troisième.

— Non, répondit-il doucement.

En s'en allant, la troisième jeune fille laissa tomb dans l'escalier une de ses pantoufles de verre; il la ramassa, et la demoiselle se retourna en disant :

— Quand vous aurez besoin de moi, dites en prenant la pantoufle : « Belle fille, à moi, et je serai à votre service. »

Il marcha encore à la suite de la boule, et vit sur sa route trois grands fantômes :

— Où vas-tu, petit ver de terre, poussière de mes mains? s'écria le plus grand d'une voix terrible.

Le fils du pilote prit sa pantoufle et dit :

— Belle fille, à moi!

— Que désires-tu pour ton service?

— Que ces fantômes s'en aillent en poussière et en vent.

Cela s'accomplit à l'instant; il marcha longtemps encore et arriva à Boulogne où il retrouva ses parents; mais il reprocha à sa mère de lui avoir donné un mauvais conseil, qui avait été cause de tous ses malheurs.

Comme il avait laissé à ses parents une somme ronde, il acheta un navire, puis il appela la Belle-Fille.

— Belle-fille, dit-il, je voudrais me venger de mon beau-père qui m'a traité cruellement : comment faire?

— Prenez avec vous vingt-neuf matelots et allez hardiment : je me charge du reste.

Quand le navire arriva devant la capitale du royaume de Naz, il tira une salve de coups de canon, et les officiers du port vinrent demander ce que voulait le vaisseau.

— Je veux la ville, dit le fils du pilote.

On rapporta ces paroles au roi qui se mit à rire et dit à ses officiers :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

XXIX

L'ENFANT VENDU AU DIABLE

Il était une fois un homme et une femme qui avaient, par un contrat en bonne forme et signé de leur sang, vendu leur petit gars au diable ; mais le diable ne pouvait venir le prendre que quand il aurait atteint l'âge de sept ans, âge avant lequel un enfant ne peut pécher.

Le petit gars grandit et il était si gentil et si doux que tout le monde l'aimait. Tant qu'il resta petit, ses parents ne songèrent pas trop au pacte qu'ils avaient conclu, et dont l'échéance leur paraissait éloignée. Mais quand l'enfant eut dépassé six ans, ils regrettaient amèrement de l'avoir vendu, et ils ne faisaient que pleurer en le regardant. Lui, essayait de les consoler en redoublant ses caresses ; mais ils continuaient à verser des larmes.

— Qu'avez-vous donc, mes parents, à tant vous affliger ? leur demanda-t-il un jour.

— Hélas ! mon pauvre petit gars, c'est que nous t'avons autrefois vendu au diable ; tu vas bientôt avoir sept ans, et c'est à cet âge qu'il doit venir te chercher.

— Je m'enfuirai pour qu'il ne me trouve pas, et avec l'aide de Dieu et des saints, je lui échapperai : ainsi, consolez-vous et laissez-moi partir.

L'enfant se mit en route, le cœur bien gros, et marcha tant qu'il put ; il espérait aller si loin, si loin, que le diable ne saurait pas où le trouver.

Un jour qu'il était bien lassé, il vit venir la sainte Vierge qui lui dit :

— Tu parais bien fatigué, mon enfant.

— Hélas ! oui, madame, et cependant il faut que je marche encore afin d'éviter le diable à qui mes parents m'ont vendu.

— Veux-tu ma petite baguette pour t'aider ?

— Volontiers, madame.

— Tiens, prends-la, et conserve-la bien : tant que tu l'auras, le démon n'aura aucun pouvoir sur toi, et tu pourras commander à ta baguette de faire tout ce que tu voudras.

La Vierge disparut, et l'enfant continuant sa route vit un ogre qui, contre l'ordinaire de ces sortes de gens, n'était pas méchant, mais qui lui parla doucement et l'emmena dans son château où il eut bien soin de lui. L'enfant lui raconta son histoire, et, par son conseil, ils descendirent tous les deux dans l'enfer : l'ogre frappait les diables avec un gros bâton, et avec sa petite baguette le petit gars les malmenait encore davantage. Les démons poussaient des hurlements affreux, et ils finirent par demander grâce ; mais l'enfant leur déclara qu'il ne cesserait de frapper que lorsqu'on lui aurait rendu le contrat par lequel ses parents l'avaient vendu. Pour se débarrasser de lui, ils y consentirent, et il se hâta de détruire l'acte fatal.

Quand ils furent revenus au château, l'ogre dit au petit gars :

— Tu es sauvé, toi ; mais moi je ne le suis pas.

Le petit garçon, par reconnaissance pour l'ogre, consentit encore à retourner avec lui en enfer et ils placèrent à la porte une grande cuve remplie d'eau *bénite*. Ils se mirent à frapper les diables encore plus *fort que* la veille, et ils les forcèrent à sortir de l'en-

fer; mais en se sauvant ils tombèrent dans l'eau bénite, d'où la baguette les empêchait de sortir. Ils crièrent comme des chats qu'on écorche, et le petit gars ne leur laissa quitter la cuve qu'après qu'ils eurent renoncé à tout pouvoir sur l'ogre.

Il prit ensuite congé de l'ogre pour retourner chez ses parents et leur dire de se consoler.

Un soir qu'il passait près d'un château, il demanda à des gens qui étaient auprès la permission d'y coucher. Ils lui dirent que personne ne pouvait y habiter pendant la nuit, à cause des mauvais esprits qui le hantaient et qui tuaient tous ceux qui tentaient d'y demeurer.

— Je n'ai pas peur, dit le petit garçon, et je coucherai bien dans la maison si vous voulez me le permettre.

Il s'étendit sur un lit, après avoir allumé un grand feu dans la cheminée, et mis sa baguette blanche près de sa main.

Quand la nuit fut bien close, il entendit un grand bruit, et il vit un diable qui descendait par la cheminée; il fut suivi par un second, puis par un troisième.

— Je sens la chair chrétienne, dit l'un d'eux.

— Est-ce moi que vous sentez? demanda le petit gars.

— Oui, c'est toi.

Il se leva aussitôt et se mit à les frapper avec sa baguette, et ils criaient en courant par la chambre : « Mon oreille est cassée ! mon nez est arraché! »

Le petit gars leur dit qu'il continuerait à les rouer de coups s'ils ne voulaient pas signer de leur sang un écrit par lequel ils lui céderaient tous les trésors du château, et s'engageraient à n'y plus revenir jamais.

Le matin quand les gens du château arrivèrent.

très inquiets de ce qui avait pu se passer pendant la nuit, ils aperçurent à une fenêtre le petit gars qui se peignait tranquillement. Il leur raconta comment il avait débarrassé la maison des diables, et il demanda au seigneur la permission d'emporter de l'or plein ses poches.

— Prends tout ce que tu voudras, mon garçon, dit le maître, tu as bien travaillé, et je suis ton obligé.

Le petit gars alla à la ville acheter une charrette et deux chevaux, et emmena à la maison de ses parents une pleine charretée d'argent; après avoir embrassé son père et sa mère qui pleurèrent de joie en le revoyant, il alla chercher une seconde charretée. En remuant l'argent pour l'emporter, il trouva au milieu des pièces un diablotin qu'il attela devant ses chevaux. Il le contraignit, à grands coups de baguette, à marcher, mais le diablotin se lassa, fit un faux pas, et la charrette et les chevaux passèrent par dessus et l'écrasèrent.

Avec ses charretées d'argent, le petit gars acheta une grande terre pour lui et pour ses parents, et il vécut heureux avec eux. Plus tard il se maria et ses enfants devinrent des seigneurs.

Conté en 1878 par Pierre Huchet, d'Ercé, âgé de dix ans.

XXX

LE CHIEN CAPITAINE

Il y avait une fois à Marseille un capitaine qui engagea un équipage pour aller au pôle Nord. Quand ses hommes furent rendus à bord, il leur dit de bien manger et de dormir tout leur saoul jusqu'au lendemain matin, ajoutant qu'ils n'auraient rien à faire.

Les matelots ne se firent point prier pour obéir à leur commandant et la journée était déjà avancée quand ils montèrent sur le pont. Le navire était au large, et ils ne savaient pas qui les avait mis en pleine mer et fait toute la manœuvre ; car le capitaine qui leur avait parlé la veille avait disparu, et sur le pont ils ne voyaient qu'un chien qui avait l'œil intelligent comme une personne. Et les matelots se disaient : « Bien sûr, c'est le chien qui est le capitaine. »

Leur navigation continua, et ils ne faisaient que boire, manger et dormir. Le navire marchait à souhait, et le temps était toujours favorable ; ils recevaient leurs lettres sans savoir comment elles leur parvenaient ; car ils ne voyaient d'autre personne que le chien qui presque toujours était sur le pont.

Ils arrivèrent à une terre dont la côte était basse et le chien leur dit :

— Vous savez, mes enfants, que c'est moi qui commande à bord ; voici une île où il faut que vo descendiez ; vous y trouverez une fontaine où v

porterez un baril pour faire de l'eau. Au bord de la fontaine, vous rencontrerez une bonne femme que vous prierez de remplir d'eau votre baril : elle s'y refusera d'abord; mais si après avoir été bien sollicitée, elle y consent, vous tâcherez de la jeter dans la fontaine. Si vous pouvez réussir, tout ira bien, sinon les plus grands malheurs nous menacent.

Les marins laissèrent à bord le capitaine-chien, et descendirent dans l'île où ils trouvèrent facilement la fontaine, et tout auprès se tenait une vieille, vieille bonne femme.

— Aidez-nous, la mère, dirent-ils, et remplissez d'eau notre baril.

— Vous êtes bien capables de faire cette besogne vous-mêmes si vous voulez, répondit-elle d'un ton sec.

— Oui, certes; mais l'eau puisée par vous qui êtes gardienne de la fontaine sera bien meilleure.

La vieille finit par se laisser persuader, et pendant qu'elle était penchée pour remplir d'eau le baril, les matelots la saisirent par les pieds et la jetèrent dans la fontaine, puis, reprenant leur baril, ils se sauvèrent à toutes jambes du côté de la mer ainsi que leur capitaine l'avait recommandé.

Aussitôt que la bonne femme eut été jetée à l'eau, de tous côtés de l'île sortirent des diablotins tout petits qui coururent après les matelots, et les joignirent au moment où ils entraient dans leur canot. Il y en avait plus de cinq cents et les matelots ne savaient trop comment s'en défaire. Celui qui s'embarqua le dernier en avait trois ou quatre pendus à chaque jambe; il finit pourtant par s'en débarrasser et par entrer dans le canot qui s'éloigna à force de rames, laissant les petits diables crier et se démener sur le rivage.

*
* *

Quand les matelots furent remontés à bord, ils ne trouvèrent plus de chien ; à sa place il y avait un beau jeune homme qui avait la mine d'un prince.

— Mes enfants, leur dit-il, nous ne sommes pas au bout de nos peines, et nous avons encore bien des épreuves à subir. Vous vous êtes reposés pendant la première partie du voyage où la manœuvre se faisait toute seule ; mais maintenant ce ne sera pas trop de vous tous pour faire aller le navire.

Les marins se mirent à l'ouvrage, et le navire regagna la pleine mer. Quelque temps après, à la tombée de la nuit ils virent une terre devant eux qui s'étendait au loin et leur barrait le passage. Par l'ordre du capitaine, ils mouillèrent et passèrent la nuit à l'ancre. Le lendemain, on envoya un canot pour tâcher de découvrir un passage, et on en trouva un, mais si petit qu'il y avait tout juste où passer le navire. Quand ils l'eurent franchi, ils laissèrent la terre derrière eux, et pendant trois jours ils naviguèrent sans rencontrer aucun obstacle, et furent constamment favorisés par le beau temps.

— Si notre chance continue encore pendant trois jours, dit le capitaine, nous serons tirés d'affaire.

Le beau temps dura jusqu'à midi ; à ce moment, ils virent arriver sur eux avec une grande rapidité un nuage d'une grandeur démesurée.

— Voilà un nuage qui va nous couler, si nous ne nous y prenons pas bien. Ayez soin d'ajuster vos flèches afin de frapper le nuage droit au milieu pour l'empêcher de crever sur le navire.

Ils visèrent tous au milieu, sauf un matelot

ajusta mal sa flèche et ne frappa pas au même endroit que les autres. Le nuage creva sur le vaisseau qui fut sur le point de couler bas.

Ils finirent cependant par se tirer d'affaire, et en poursuivant leur route, ils virent un beau château qui était suspendu entre le ciel et la mer.

— C'est ici que je dois débarquer, dit le capitaine. Il y a dans ce château une princesse qui est prisonnière, et que je veux délivrer. Depuis dix ans j'ai essayé en vain de le faire sans pouvoir y réussir, mais cette fois j'arriverai à mon but ou je périrai.

Au moyen d'une baguette qu'il avait, il se fit transporter au château, et ne tarda pas à revenir à bord avec la princesse qu'il avait délivrée.

Ils revinrent à la voile et arrivèrent à Marseille, où le capitaine qui était prince épousa la princesse.

Conté en 1879 par Elisa Durand, de Saint-Cast, qui le tient de J. M. Pluet, matelot.

XXXI

LA DEMOISELLE EN BLANC

Il y avait une fois un petit garçon tout à fait pauvre qui allait ramasser du bois dans la forêt pour se chauffer. Un jour il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Que fais-tu dans la forêt, petit gars?

— Je cherche du bois mort, répondit-il ; car chez nous nous n'avons pas assez d'argent pour acheter de quoi nous chauffer.

— Si tu veux me promettre de venir me retrouver ici dans un mois, je te donnerai de l'argent, dit le monsieur.

Un mois après, le petit garçon retourna à l'endroit où il avait vu le monsieur ; mais il eut beau regarder de tous côtés, il ne le revit pas. Il se mit alors à chercher aux environs et arriva sur le bord d'un étang où trois demoiselles étaient venues pour se baigner. L'une était vêtue de blanc, l'autre de gris et la troisième avait un vêtement bleu. Il ôta bien poliment son bonnet pour leur souhaiter le bonjour, et leur demanda si elles n'avaient pas vu le monsieur qu'il cherchait. La demoiselle qui était habillée de blanc lui dit où il pourrait le trouver, et lui indiqua la route pour arriver à son château :

— Tu lui demanderas, dit-elle, s'il a besoin d'un domestique, et quand il aura accepté tes services, il voudra te donner à manger ; la première fois qu'il te

présentera le plat, tu lui diras : « C'est moi qui suis ici pour vous servir. » La seconde fois tu lui répondras la même chose, mais d'un ton plus brusque, et la troisième fois, tu repousseras le plat qu'il t'offrira.

Le petit garçon ne tarda pas à arriver à la porte du château où il vit le monsieur qui prenait le frais :

— Ah! te voilà, petit gars, dit-il, qu'es-tu venu faire ici?

— Voir si vous n'auriez pas besoin d'un domestique, monsieur.

— C'est toi qui ramassais l'autre jour du bois dans la forêt; je te prends à mon service.

Il entra dans le château, et le petit garçon le suivit; bientôt son maître lui présenta un plat de viandes :

— Merci, monsieur, dit le jeune garçon d'un air poli, c'est moi qui suis ici pour vous servir.

— Prends le plat, et ne te fais prier.

— Non, monsieur, répondit-il brusquement, c'est moi qui suis ici pour vous servir.

— Prends, te dis-je.

Le garçon cette fois jeta le plat par terre et le brisa.

— Ah! dit le monsieur sans se fâcher, voilà le domestique que je cherche. Si tu veux faire trois choses que je te commanderai, tu auras une de mes filles.

*
* *

Le lendemain, le maître du jeune garçon lui donna *une hache* en plomb, une scie en papier et une *brouette* en feuilles de chêne, puis lui dit qu'il fallait

abattre dans sa journée un taillis de sept lieues de tour, et de plus il devait mettre le bois en cordes et en stères. Le jeune garçon se rendit au taillis, et commença sa besogne; mais la hache en plomb se cassa au premier coup, la scie en papier ne résista pas davantage, et la brouette en feuilles de chêne fut écrasée par une petite branche qu'il posa dessus.

Quand il vit cela, il renonça à travailler davantage, et s'assit sur le gazon.

A midi, la demoiselle habillée de blanc qu'il avait vue sur le bord de l'étang vint lui apporter à manger.

— Ah! malheureux, dit-elle, pourquoi restez-vous là à rien faire? si mon père vient, il vous tuera.

— Que voulez-vous que je fasse? je n'ai que de mauvais outils.

— Voici une baguette, dit la demoiselle, vous allez la prendre à la main et faire le tour du taillis en disant : « Que le bois tombe, et qu'il soit débité et arrangé en stères et en cordes. »

Le petit garçon fit comme la demoiselle en blanc lui avait commandé, et les arbres tombaient si fort que dans l'après-midi l'ouvrage fut achevé.

Au soir, le monsieur lui dit :

— As-tu accompli ta tâche?

— Oui, monsieur, vous pouvez aller voir.

— C'est bien; demain je te donnerai autre chose à faire.

Le lendemain matin, le monsieur dit à son domestique :

— Voici une butte, je veux que ce soir il y ait à la place un jardin bien planté d'arbres à fruits, et au milieu un étang poissonneux sur lequel nagero[nt] des canards. Voilà tes outils.

C'étaient une pioche en verre et une bêche en faïence : le jeune garçon se mit à l'œuvre, mais au premier coup ses outils se brisèrent en mille pièces.

— Ce n'est pas la peine d'essayer davantage, se dit-il : avec de pareils outils on ne peut rien faire.

A midi la demoiselle en blanc vint lui apporter son dîner :

— Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, je vous retrouve encore les bras croisés. Si mon père vous voyait ainsi, il vous tuerait.

— Que voulez-vous que je fasse avec une pioche en verre et une bêche en faïence?

— Tenez, dit la demoiselle, voici une baguette, vous allez faire le tour de la butte en disant : « Que la butte soit aplanie, et qu'à sa place il y ait un jardin planté d'arbres fruitiers, et au milieu un étang poissonneux sur lequel nageront des canards. »

Le jeune garçon prit la baguette, et ce qu'il demandait s'accomplit rapidement.

— Ton ouvrage est-il fait? lui dit son maître.

— Oui, répondit-il.

— Demain tu en auras d'autre : sur la haute tour du château qui est en marbre poli, se trouvera une tourterelle que tu seras obligé d'aller chercher.

Mais le lendemain, le monsieur, qui pensait que la demoiselle en blanc avait aidé son domestique, lui dit d'aller à la ville pour chercher des provisions. Quand elle apprit cela, elle se retira dans sa chambre et se mit à pleurer : ses sœurs vinrent la voir et lui dirent :

— Qu'avez-vous à verser des larmes?

— C'est que mon père veut m'envoyer à la ville, et j'aimerais mieux rester ici.

— Ne pleurez plus, dirent-elles, nous irons à votre
otre père ne s'apercevra de rien.

A midi, elle trouva le jeune garçon assis au pied de la tour :

— Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, tous les jours je vous trouve à rien faire ; vous savez bien pourtant que si votre maître vous voyait ainsi il vous tuerait.

— Je ne suis pas capable de monter à cette tour, répondit-il, elle est plus glissante qu'un verre.

— Je vais encore vous aider, dit la demoiselle ; vous allez prendre une chaudière, me couper en morceaux, et y mettre tous mes os sans exception ; c'est le seul moyen de réussir.

— Non, disait le jeune garçon, j'aimerais mieux mourir que de faire du mal à une aussi jolie demoiselle.

— Faites ce que je vous dis, répondit-elle, et ne vous inquiétez de rien.

Le jeune garçon finit par se laisser persuader, mais au lieu de mettre tous les os dans la chaudière, il garda l'os du petit doigt du pied gauche, et la demoiselle lui disait :

— Es-tu monté?

— Non.

— Es-tu monté?

— Non, pas encore.

— Es-tu monté ?

— Oui, je tiens la tourterelle par les pieds.

Quand le jeune garçon fut descendu, la demoiselle lui dit :

— As-tu bien mis tous mes os dans la chaudière ?

— Oui.

— Est-ce bien sûr?

— Oui.

— Regarde bien si tu n'en as pas oublié.

— J'ai gardé un petit os, finit par dire le jeune garçon.

— Eh bien, dit-elle, conserve-le.

Alors elle prit sa baguette qui était à côté de la chaudière, et dès qu'elle eut touché ses os, ils se rejoignirent, et elle redevint telle qu'elle était auparavant.

— Maintenant, lui dit-elle, que les épreuves sont accomplies, mon père te donnera à choisir entre ses trois filles, et tu me reconnaîtras en regardant mon pied gauche.

Quand le jeune garçon rapporta la tourterelle à son maître, celui-ci lui dit :

— Je vais, suivant ma promesse, te donner à choisir entre mes trois filles.

Les trois demoiselles vinrent : elles étaient voilées, et leur père les avait fait s'habiller autrement que d'habitude; mais le jeune garçon reconnut son pied auquel manquait un doigt à celle qui l'avait aidé : il alla à elle sans hésiter, et il l'épousa.

*
* *

Cependant le monsieur n'était pas content du mariage; le jour des noces, il fit dresser le lit des jeunes époux au-dessus d'un souterrain et le fit suspendre au plancher par quatre cordes. Quand les jeunes mariés furent couchés, le père de la jeune fille vint à la chambre et dit :

— Mon gendre, dors-tu ?

— Non.

— Mon gendre, dors-tu ? demanda-t-il quelque temps après.

— Non, pas encore.

Il s'en alla, et revint pour la troisième fois faire place même question; le gendre, d'après le conseil de

sa femme, fit semblant de dormir et ne répondit rien.

Quand son père fut parti, la fille en blanc dit à son mari :

— Ne perds pas de temps, cours à l'écurie, où tu prendras le cheval qui s'appelle Petit-Vent ; tu monteras dessus et tu t'enfuiras.

Peu après que le jeune garçon fut parti, le maître du château revint à la chambre et dit :

— Ma fille, dors-tu ?

— Non, mon père.

— Ma fille, dors-tu ? demanda-t-il encore.

— Non.

— Ma fille, dors-tu ?

Elle ne répondit rien, et le monsieur alla trouver sa femme et lui dit :

— Ils dorment ; viens avec moi, nous allons nous débarrasser d'eux.

Ils coupèrent les cordes et le lit tomba avec fracas dans le souterrain. Alors le maître du château, qui n'avait pas pris de lumière de peur de réveiller les jeunes mariés, se dit :

— Maintenant, les voilà tués et nous ne les reverrons plus.

Cependant la jeune mariée avait quitté le lit quand son père était allé chercher sa femme, et elle alla retrouver son mari :

— Ah ! malheureux, lui dit-elle, tu as pris Grand-Vent au lieu de monter Petit-Vent, comme je te l'avais recommandé. Cela sera cause de la mort de quelqu'un ; sauvons-nous au plus vite.

Tout en fuyant, elle disait à son mari :

— Ne vois-tu rien par derrière ?

— Non.

— Ne vois-tu rien, lui demanda-t-elle un peu après ?

— Non, rien.

— Regarde encore : vois-tu quelque chose ?

— Oui, j'aperçois une grande fouée de feu.

Elle prit sa baguette et en frappa trois coups en disant :

— Que Grand-Vent se change en jardin, moi en poirier et mon mari en jardinier.

Le père et la mère des jeunes époux qui étaient à leur poursuite s'arrêtèrent près du jardin :

— N'avez-vous pas vu, dirent-ils au jardinier, un petit bonhomme à cheval qui passait par là ?

— Trois poires pour un sou ! répondit le jardinier.

— Ce n'est pas cela que je demande ; avez-vous vu passer un petit bonhomme ?

— Quatre pour un sou, parce que c'est vous, répliqua le jardinier.

— Est-il bête cet homme ! s'écrièrent-ils, et ils continuèrent leur poursuite.

Quand ils furent partis, la dame, son mari et Grand-Vent reprirent leur forme naturelle et continuèrent à fuir :

— Ne vois-tu rien ? disait la jeune mariée.

— Non.

— N'aperçois-tu rien venir ?

— Si, je vois une grande fouée de feu.

Aussitôt la dame joua de la baguette en disant :

— Grand-Vent va se mettre en église, moi en autel, et mon mari en prêtre.

Peu après, ceux qui poursuivaient les mariés entrèrent à l'église et dirent au prêtre :

— N'avez-vous pas vu passer par ici un petit bonhomme et une petite bonne femme ?

— *Dominus vobiscum*, répondit celui qui était à place même.

– Je vous demande si vous avez vu par ici un
it bonhomme et une petite bonne femme ?

– *Et cum spiritu tuo.*

— Est-il sot, ce prêtre ! murmura le seigneur.

Dès qu'il fut sorti de l'église, la baguette fit en-
re son office : Grand-Vent et ceux qui le mon-
ient reprirent leur forme naturelle et continuèrent
fuir.

— Ne vois-tu rien venir ? dit la femme à son mari.

— Non.

— Ne vois-tu rien à présent ?

— Rien encore.

— Fais bien attention et regarde.

— Je vois comme un tourbillon de feu.

Aussitôt la dame frappa trois coups de sa baguette
n disant :

— Que Grand-Vent soit une rivière, moi un ba-
eau et mon mari un batelier.

Quand le seigneur et sa femme arrivèrent au bord
e la rivière, ils dirent au batelier :

— Passeur, avez-vous vu par ici un petit bon-
omme et une petite bonne femme ?

— Oui, répondit-il, je les ai passés il n'y a pas
ngtemps.

Aussitôt ils entrèrent dans le bateau, et quand ils
rent au milieu de la rivière, le bateau chavira et
seigneur et sa femme furent noyés. La baguette
ua encore une fois et Grand-Vent et ses cavaliers
prirent leur forme naturelle et revinrent au châ-
u tranquillement. Ils eurent toute la fortune du
gneur, et je ne sais ce qu'ils sont devenus depuis.

Conté en 1879 ... d'Ercé, âgée de 20 ans,
fille d'...

18

II

LES FACÉTIES ET LES BONS TOURS

XXXII

LE FIN LARRON

Une femme veuve n'avait qu'un fils : elle l'avait élevé de son mieux, et il n'y avait pas, dans tout le pays, un garçon de son âge qui fût plus adroit, plus fort et de meilleure mine.

Quand il eut fait ses communions et qu'il arriva à l'âge où l'on est capable de gagner sa vie, la bonne femme le fit asseoir auprès d'elle, et lui dit :

— De quel état seras-tu ?

— Larron, ma mère, comme mon bonhomme de père.

— Nenni, dit-elle, tu ne seras point larron : c'est un état où l'on est trop exposé à être pendu. Je vais aller demander à la bonne sainte Vierge quel sera ton métier.

La vieille prit son bâton et clopin-clopant se mit en route pour aller à une chapelle dédiée à la Vierge et renommée dans le pays pour les miracles qui s'y faisaient. Dès que sa mère fut un peu loin de la maison, le garçon se rendit à la chapelle en courant par les chemins de traverse et les sentiers. Il y arriva bien avant la pauvre infirme, et il se blottit derrière la statue de la mère de Dieu.

— Ma bienheureuse sainte Vierge, dit à haute voix la vieille femme en s'agenouillant devant l'autel et en se signant dévotement, de quel état sera mon gars ?

— Larron, la mère, comme son bonhomme de père, répondit une voix qui paraissait sortir de la statue.

— Ainsi soit-il, dit la vieille ; j'aurais pourtant préféré un métier plus tranquille.

Lorsque la veuve fut de retour à la maison, elle vit son fils qui était assis sur le pas de la porte, et semblait n'en avoir pas bougé; car, comme il marchait très vite, il était revenu depuis quelque temps déjà.

— Eh bien! ma mère, lui demanda-t-il dès qu'il l'aperçut, que vous a dit la sainte Vierge?

— Hélas! seigneur Jésus! elle m'a répondu, elle aussi, que tu serais larron : la volonté de Dieu soit faite!

— Je vais donc, répartit le jeune garçon, commencer à apprendre mon métier.

*
* *

Le fin Larron se rendit à un beau château du voisinage où un noble fort riche demeurait avec sa famille; il demanda à lui parler, et quand il fut introduit en sa présence, il le salua respectueusement :

— Avec votre permission, je parie, monsieur, que je vole cette nuit la belle robe de votre femme.

— C'est ce que nous verrons, dit le châtelain, qui se promit bien de ne pas se laisser attraper.

Quand la nuit fut venue, le fin Larron, qui avait réussi à se glisser dans le château, alla frapper à la porte de la chambre où le gentilhomme et sa femme étaient couchés, et il dit en contrefaisant la voix d'un de leurs serviteurs :

— Levez-vous bien vite, monsieur, car les voleurs sont dans votre jardin en train de manger vos cerises.

Le seigneur se hâta de quitter le lit, s'habilla promptement et descendit au jardin avec son fusil : comme il tardait un peu à revenir, la dame craignit que les voleurs ne fissent du mal à son mari, elle se leva à son tour et sortit de la chambre en l'appelant.

Le fin larron, qui guettait une occasion de s'introduire dans la chambre, y entra bien vite et enleva prestement la belle robe que la dame avait laissée sur une chaise.

*
* *

Un autre jour, il vit un fermier qui conduisait à la forge des chevaux de bonne mine :

— Je gage, lui dit-il, de vous voler ces beaux chevaux dans votre écurie malgré toutes les précautions que vous pourrez prendre pour m'en empêcher.

— Tu veux rire, mon garçon, répondit le fermier.

— Non, et la preuve, c'est que probablement j'aurai fait mon coup avant demain matin.

La nuit venue, le fermier chargea deux de ses domestiques de veiller à tour de rôle dans l'écurie, et de temps en temps il venait lui-même pour voir s'ils faisaient bonne garde.

Le fin Larron s'habilla en garçon de ferme, et dit à celui qui veillait, en imitant la voix de son camarade :

— Il est temps que tu ailles te coucher, je vais veiller à ta place, et un peu avant le jour tu viendras me remplacer.

Le domestique s'en alla à moitié endormi, et dès qu'il se fut éloigné, le fin Larron détacha les chevaux, les fit sortir sans bruit de l'écurie, et, enfourch[illegible] l'un d'eux, menant les autres par la bride, il s' rapidement. Le lendemain le fermier et ses g furent bien *surpris de ne* plus voir leur cavaler

[illegible] pas tardé à ré-
[illegible] du Larron,
[illegible] connu pour
[illegible]

[illegible] auprès d'un
[illegible] le boulanger

— [illegible] parler
[illegible] enlever sans que
[illegible] pain que je vais
[illegible]

— [illegible] et je pense
[illegible]

[illegible] son pain, il se
[illegible] de façon qu'on ne
[illegible] et il s'endormit
[illegible]

[illegible] une autre cu-
[illegible] quand elle
[illegible] pains il mit de gros
[illegible]

[illegible] beaucoup marché, il se
[illegible] dans un gros arbre où il
[illegible] et une mai-
[illegible] pas à s'endormir.

[illegible] le bruit que plusieurs
[illegible] l'oreille et ap-
[illegible] les gens qui devisaient en bas étaient voleurs
[illegible] leur trésor était déposé dans un
[illegible] à vent et soigneusement gardé. Le fin

ı, qui avait dépensé tout le produit de ses ra- résolut de s'emparer par ruse de cet argent.
ɜ procura une peau de vache, s'en revêtit, en soin de mettre sur sa tête les cornes relevées, ıe fourche à la main, et dans cet attirail, il se ıta près du moulin à la tombée de la nuit : les s crurent que le diable venait pour les empor- ils s'enfuirent à toutes jambes, sans songer à .re leur trésor dont le fin Larron profita.

*
* *

n Larron, voyant qu'il s'était bien perfectionné ɔn métier, résolut d'aller l'exercer ailleurs qu'à pagne. Il se rendit à la cour, et arrivé en pré- du roi, il lui dit :

ire, je parie enlever les draps du lit sur lequel ouchez vous et votre femme.

ai entendu parler de ton adresse, répondit le ıis si tu parviens à faire ce que tu dis, je te re- trai pour le meilleur larron de mon royaume.

ɜtte nuit même, je déroberai vos draps.

ıd tout le monde fut couché, le fin Larron vint sous les fenêtres du palais un mannequin de habillé en homme, puis, se dissimulant dans e à quelque distance, il se mit à faire du bruit. l'entendit, il ouvrit la fenêtre et tira un coup l sur le bonhomme de paille qui, faiblement ;, tomba à la renverse; puis il dit à sa femme :

ɜ viens de tuer le fin Larron, je vais descendre orter plus loin, afin que demain on ne trouve ı cadavre devant le palais; car on m'accu nort, et cela pourrait me faire tort.

arron était *parvenu* à se glisser jusqu'a

de la porte de la chambre; quand le roi fut éloigné, il entra hardiment et allant droit au lit de la reine, qui ne le reconnut pas à cause de l'obscurité, il lui dit en imitant la voix de son mari :

— Ma femme, donne-moi tes draps de lit pour ensevelir le fin Larron.

La reine, qui ne s'aperçut pas de la supercherie, se hâta de se lever, et de remettre les draps de lit au fin Larron.

*
* *

— Voulez-vous gager, sire, dit-il au roi une autre fois, que je vous volerai votre cheval, vous étant monté dessus?

Le roi accepta le pari, monta sur son cheval, et mit des gendarmes autour de l'écurie.

Le fin Larron parvint à éloigner par ruse quelques-uns des soldats, grisa les autres qui ne tardèrent pas à s'endormir, puis il alla boire avec le roi, lui raconta de plaisantes histoires, et se mit à lui chanter des chansons de nourrice qui peu à peu lui firent fermer les yeux.

Quand le fin Larron l'entendit qui ronflait comme un bienheureux, il enfonça dans les poutres quatre grosses vis dans lesquelles il passa des cordes qui, attachées à quatre pitons vissés dans les coins de la selle royale, la tinrent suspendue en l'air : alors il prit doucement le cheval par la bride et le fit sortir de l'écurie.

*
* *

Le roi voyait avec plaisir le fin Larron parce qu'il était distingué dans sa profession, et il ne lui gardait *pas rancune* de ses tours.

— Sire, lui dit le fin Larron, je vais enlever votre couvert d'argent pendant que vous dînerez.

— Je t'en fais cadeau si tu y parviens.

Pendant que le monarque était à table, le fin Larron arriva dans la cour du palais, amenant un petit chien et un lièvre, légèrement entravés tous les deux; il lâcha le lièvre, et le chien courut après en aboyant.

Étonné de ce bruit de chasse, le roi se lève pour aller regarder à la fenêtre : pendant qu'il avait le dos tourné, le fin Larron entra sur la pointe du pied, et le couvert était dans sa poche avant que le roi se fût aperçu de sa présence.

*
* *

Un jour le fin Larron alla à la foire avec une vache et un chat.

— Combien la vache? dit un marchand en s'approchant pour l'examiner.

— Je ne la vends qu'à celui qui m'achètera en même temps mon chat.

— Combien les deux?

— Cent francs le chat, et un sou la vache.

Après avoir tâté et examiné la bête, le marchand, voyant qu'elle était de belle race, et qu'elle semblait bonne laitière, finit par payer les cent francs et un sou qui lui étaient demandés pour les deux animaux.

Le fin Larron montra au roi ses cent francs, et lui dit qu'il venait de faire un excellent marché, qu'il avait vendu son chat cent francs.

Le roi commanda de ramasser tous les cha[ts du] royaume, et les fit porter à la foire en ordonn[ant à] ses *gens de demander* cent francs de chacun d

mais personne ne voulut les acheter à ce prix, et on se moqua beaucoup de la crédulité du monarque.

*
* *

Le roi se montra si irrité de ce nouveau tour qu'il donna ordre au bourreau de mettre le fin Larron dans un sac, et d'aller le jeter à la rivière.

Quand on fut arrivé sur le bord de l'eau, le condamné supplia le bourreau de lui laisser le temps de faire son acte de contrition, lui promettant, en récompense de ce délai, de lui indiquer un trésor. Le bourreau y consentit, et comme il faisait chaud, il s'éloigna pour aller boire un verre de cidre à l'auberge: le fin Larron parvint à couper les cordes du sac, il le remplit de pierres et de feuilles et alla se cacher dans un buisson épais. Le bourreau reprit le sac, et au moment où il arrivait au bord de l'eau, le fin Larron le poussa si fort et si subitement dans la rivière qu'il l'y noya.

*
* *

Après cet exploit, il fut quelque temps sans reparaître à la cour; mais ayant appris que le roi désirait se venger d'un prêtre qui lui avait reproché sa crédulité et s'était moqué de lui, il pensa que la mort du bourreau lui serait pardonnée s'il parvenait à attraper le curé.

Il prit un habit de prêtre, s'attacha des ailes derrière le dos, et alla à une église qui était près du presbytère; il s'y cacha si bien que le bedeau en faisant sa ronde ne l'aperçut pas et l'enferma à double tour.

A minuit, le fin Larron sonna la cloche, et le bedeau vint voir qui était là.

— Ce n'est pas à toi que j'ai affaire, dit le larron, mais à ton respectable maître.

Quand il vit venir le curé, il lui dit d'une voix douce :

— Je suis ton bon ange, et je viens te chercher pour t'emmener en paradis; mais auparavant apporte ici tout ton argent.

Le prêtre alla à son presbytère, et tout joyeux, raconta cette merveilleuse chose à sa servante qui elle aussi se montra désireuse d'aller en paradis en même temps que son maître ; elle vint à l'église, où elle apporta tout ce qu'elle possédait. Mais le rusé compère prit son argent et lui dit d'attendre un peu, qu'il reviendrait la chercher à un autre voyage.

Il mit le prêtre dans un sac qu'il chargea sur ses épaules ; en descendant les marches du cimetière le recteur heurtait les pierres, et comme il se plaignait et gémissait :

— Ne vous plaignez pas ainsi, dit le fin Larron ; ne savez-vous pas que le chemin du paradis est dur et raboteux !

Il alla le porter dans une petite cabane tout auprès du château, où l'on mettait les oies, et raconta au roi le bon tour qu'il avait joué au prêtre. Le roi en fut si content, qu'il faillit en devenir malade à force de rire.

*
* *

Le roi, voyant que le larron avait à lui seul plu d'esprit et de ruse que tous ses courtisans, per qu'il ferait bien de se l'attacher, et il lui promit lui donner sa fille en mariage s'il parvenait à l'e lever.

Le fin Larron se rendit méconnaissable, et, se déguisant en marmiton, entra dans les cuisines du palais où personne ne le reconnut. Au roi, il dit qu'il s'appelait Jean Renaud, à la princesse qu'il rencontra un peu après, et qui lui demanda son nom, il répondit : La Sauce, mademoiselle, pour vous servir.

Au souper du roi, on servit un poisson bien arrangé dont chacun mangea avec beaucoup d'appétit ; mais il sembla si bon à la fille du roi qu'elle en redemanda plusieurs fois. Quand la princesse fut entrée dans sa chambre, le fin Larron, qui était parvenu à s'y cacher, la saisit dans ses deux bras et s'efforça de l'emporter ; la jeune fille criait :

— Maman, maman, La Sauce me tient !

— C'est que tu as trop mangé de poisson ce soir.

— Maman, La Sauce m'étouffe.

— Dors tranquillement, et demain il n'y paraîtra plus rien.

Le fin Larron enleva la princesse presque sous les yeux de ses parents, qui ne firent pas attention à ses cris de « La Sauce m'étouffe, la Sauce m'emporte ! »

Le roi tint sa parole, et le fin Larron devint son gendre ; il fit venir sa vieille mère à la cour, après lui avoir envoyé de beaux habits, et il vécut heureux.

Conté en 1861 par Vincente Béquet, de Saint-Pôtan (Côtes-du-Nord). Elle me l'avait maintes fois conté dans mon enfance, car c'est elle qui était alors bonne d'enfants chez mon père. En 1878 Jeanne Bazul de Trélivan me l'a raconté presque dans les mêmes termes, et j'ai recueilli dans l'Ille-et-Vilaine un récit plus long que celui-ci et intitulé *le Fin Voleur*, que je compte publier autre part.

XXXIII

JEAN LE DIOT

Jean le Diot était fils d'une pauvre veuve qui l'avait evé de son mieux; mais c'était un garçon faible esprit, une espèce d'*innocent*, comme on dit dans pays. Jusqu'à plus de dix ans, au lieu de porter des ılottes, il resta en *cotte* (1), comme s'il avait été une .le, et il était connu de tous ses voisins sous le nom ɜ Jean le Diot, c'est-à-dire Jean le Simple, ou Jean l'hnocent.

Un jour sa mère lui dit :

— Mon garçon, il faut que tu ailles aujourd'hui à . messe ; j'ai honte de te voir si peu avancé pour ton ʒe, car te voilà bientôt grand comme père et mère, , tu n'as pas encore fait tes communions.

— Comment faut-il s'y prendre pour aller à la ıesse?

— C'est bien simple; tu n'auras qu'à suivre ceux ıe tu verras sur la route du bourg, et à faire comme ıx.

Jean le Diot revêtit ses plus beaux habits, et prit route de l'église : devant lui marchait une bande ɜ jeunes gars, qu'il suivit à petite distance, en se ·omettant bien de les imiter en tout, ainsi que sa ıère le lui avait recommandé.

Ils arrivèrent au bourg au moment où se faisait en-

(1) *Robe.*

tendre le second son de la messe, ils entrèrent à l'auberge et demandèrent chacun une *moque* de cidre, puis ils commandèrent une seconde tournée. Jean les avait suivis et était venu s'asseoir près d'eux, et chaque fois que ses voisins faisaient venir du cidre, il disait à l'aubergiste de lui en apporter aussi. Lorsque les deux cloches sonnant en même temps et à toute volée avertirent qu'il était temps d'entrer à l'église, les garçons sortirent en disant que c'était Jean le Diot qui régalait. Il se leva presque en même temps que ses voisins, mais quand il voulut sortir, l'aubergiste lui réclama le prix de son cidre. Jean protesta qu'il ne savait pas qu'on dût payer pour boire, il déclara qu'il n'avait pas un sou vaillant, mais l'aubergiste ne voulut rien entendre : il força le pauvre garçon à laisser en gage sa blouse et même ses pantalons, et Jean sortit de l'auberge n'ayant pour tout vêtement que sa chemise et son gilet.

Il regarda alors autour de lui, et vit plusieurs femmes qui entraient à l'église ; il les suivit et alla se placer au milieu d'elles, au grand ébahissement des dévotes, grandement surprises de voir un garçon de cet âge assister à la messe dans un costume aussi peu modeste.

Cependant tout se passa d'abord assez bien : Jean se levait ou s'agenouillait exactement comme ses voisines. Mais quand la clochette sonna pour l'élévation, Jean le Diot, voyant tout le monde se courber jusqu'à terre, se baissa comme les autres, et sa chemise, qui était un peu courte, laissait voir ses fesses. Indignée, une vieille femme placée derrière lui lui donna une tape sur la partie qui était à découvert. Jean crut que cette cérémonie se faisait à ce moment de la messe ; il releva les jupons de la femme qui se trouvait devant lui, et lui appliqua à son tour

un vigoureux soufflet; celle-ci se retourna rougissante et furieuse et se mit à crier, mais Jean lui répondit avec calme :

— Ne dites rien, je fais comme les autres.

Le bedeau arriva pourtant attiré par le bruit, et fit sortir de l'église le pauvre Jean le Diot qui reprit tout penaud le chemin de la maison.

Quand sa mère le vit revenir en chemise, elle lui demanda ce qu'il avait fait de ses vêtements; il lui raconta tout au long ses mésaventures.

— Pauvre innocent, dit la veuve; tu seras donc toujours le même; je t'avais donné de la bonne filasse, et tu ne me rapportes que du *reparon* (1).

*
* *

Un jour que la mère de Jean le Diot partait pour la grand'messe, elle lui recommanda de bien veiller à la soupe qui cuisait sur le feu dans une marmite; surtout, ajouta-t-elle, n'oublie pas de mettre du beurre dans les choux.

— Soyez tranquille, ma mère, répondit-il.

Quand il fut seul, il se rappela les recommandations de la bonne femme, et comme il y avait dans le jardin un grand carré planté de choux, il prit un pot rempli de beurre, et alla l'étendre soigneusement sur les feuilles des choux; puis il pensa que les vaches et les moutons devaient avoir faim; il leur porta à manger, mais oublia de fermer la porte de l'étable. Les bêtes sortirent et allèrent dans le jardin où elles se mirent à manger à belles dents les choux beurrés.

A son retour de la messe, la bonne femme souleva

(1) Déchet de chanvre.

le couvercle de la marmite pour goûter la soupe ; mais presque aussitôt elle s'écria :

— Comment ! tu n'as pas mis de beurre dans les choux !

— Si fait, ma mère, et même tout notre grand pot y a passé.

— Où sont les choux que tu as beurrés?

— Dans le jardin.

— Pauvre sot, c'était dans la marmite qu'il fallait les mettre.

Mais quand la bonne femme alla dans son courtil, elle leva les bras au ciel en apercevant le désordre: son bon beurre était perdu, et, pour surcroît de malheur, les vaches et les moutons achevaient de dévorer les dernières feuilles des choux.

*
* *

Le jour de Noël, la mère de Jean lui dit en finissant de s'habiller pour aller à la messe :

— Tu n'oublieras pas au moins de mettre l'oie à cuire dans la marmite.

— Non, non, ma mère, soyez-en sûre.

Quand la bonne femme fut sortie, Jean se trouve bien en peine ; car il ne lui avait pas demandé quelle oie il fallait cuire. Il regarda de tous côtés, en proie à une grande perplexité, et dans un coin obscur de la maison il aperçut une oie qui couvait.

— Voilà mon affaire, dit-il.

Il saisit l'oie, lui tordit le cou, et la mit dans la marmite sans la plumer; mais bientôt il réfléchit que personne ne couvait plus les œufs; il ôta ses *culottes*, et alla s'accroupir à la place de la couveuse.

A son retour, la bonne femme n'aperçut pas d'abord son fils dans le coin où il s'était blotti.

— Jean! Hau! où es-tu?

— Fss! fss! fit le garçon en imitant le cri de l'oie.

— Où es-tu?

— Taisez-vous, ma mère, je couve.

— Jean, as-tu mis l'oie dans la marmite?

— Taisez-vous, ma mère, je couve.

— Et pourquoi couves-tu?

— Parce que j'ai mis à cuire l'oie qui couvait.

— Pauvre innocent! ce n'était pas celle-là qui était destinée à la marmite, mais celle que j'ai plumée hier, et qui est dans le bas du buffet.

*
* *

En se promenant sur le bord d'une mare, Jean aperçut une bande de canards; il courut après et parvint à attraper une cane qu'il saisit par le cou : elle n'allait pas tarder à pondre, et l'émotion lui fit faire un œuf.

— La bonne affaire, dit Jean; je sais maintenant le moyen de faire pondre les canes.

Il ramassa l'œuf, et attrapa un canard mâle, dont il se mit à serrer le cou : surpris de ne pas le voir faire un œuf, il serrait de plus en plus en disant :

— Vous allez pondre, Gouri (1); la grise a bien pondu!

Mais le pauvre animal ne tarda pas à mourir étranglé, et Jean fut battu par le propriétaire du canard et obligé encore de payer le dégât.

(1) Nom donné quelquefois aux canards; pour les ap crie : Gouri! Gouri!

*
* *

Un jour la mère de Jean le Diot lui dit :

— Voici une vache que tu vas mener à la foire. Tu en demanderas vingt écus, pas un sou de moins; mais surtout garde-toi bien de la vendre à un chipoteur et à un babillard.

Jean arriva sur le champ de foire avec sa vache; les marchands s'approchaient et demandaient :

— Combien la vache?

— Vingt écus.

— Non, c'est trop cher; quinze, si tu veux.

— Elle ne sera point pour vous, vous êtes un chipoteur et un babillard.

Comme tous ceux qui se présentaient pour acheter la bête essayaient d'obtenir un prix moindre que celui qu'il demandait, il ne vendit pas sa vache.

En la ramenant à la maison, Jean aperçut au bord de la route une chapelle dont la porte était ouverte : il y entra avec sa vache, et vit des statues de bois qu'il prenait pour des personnes vivantes :

— Veux-tu ma vache pour vingt écus? dit-il en s'adressant à un des saints de bois.

Le saint ne répondit pas.

— Veux-tu ma vache pour vingt écus?

N'entendant aucune réponse, Jean dit :

— Tu n'es point un chipoteur ni un babillard, toi, c'est toi qui auras ma vache.

Et il alla attacher sa bête à une corde qui pendait, puis il revint en disant :

— Voilà ma vache; mais à présent, donne-moi les vingt écus.

Il répéta plusieurs fois sa demande, et n'obtenant

aucune réponse, il se mit à frapper la statue avec son bâton à marotte, et il finit par la briser ; ensuite, voyant une poignée de liards et de sous dans une petite tasse, il les mit dans sa poche et s'en retourna tranquillement.

Cependant la vache s'ennuya et voulut sortir, elle tira sur la corde ; mais comme elle était attachée à celle de la cloche, elle la fit sonner. Les gens du village voisin accoururent, et en voyant au crépuscule une vache noire, ils crurent que c'était le diable, et allèrent avertir le recteur qui vint pour l'exorciser ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le prétendu diable était une vache en chair et en os.

Cependant Jean le Diot était revenu chez sa mère qui lui demanda compte de sa journée. Jean lui dit qu'il avait suivi de point en point ses conseils, qu'il avait refusé de vendre la *Gâre* (1) aux gens de la foire, mais qu'étant entré dans une maison où il y avait des gens qui ne babillaient point, il l'avait vendue à l'un d'eux ; mais, ajouta-t-il, il n'a pas voulu me payer, je l'ai tué à coups de bâton ; mais je n'ai pu en retirer que ceci. Et il montrait une douzaine de liards et de sous.

La mère comprit, en l'interrogeant de nouveau, qu'il était entré dans la chapelle et avait brisé un saint ; or la statue qu'il avait mise en pièces était justement celle de saint Mirli, très vénéré dans le pays et dont la fête patronale avait lieu le lendemain.

La bonne femme fut bien embarrassée, mais elle finit par décider Jean, en lui faisant peur des gendarmes, à aller prendre la place du saint. Elle se rendit dès le matin à la chapelle, affubla le garçon d'une longue robe blanche, et le fit se mettre à genoux dans la

(1) *De deux ou de plusieurs couleurs.*

niche du saint, en lui recommandant de ne pas bouger.

L'usage était, dans les pèlerinages à saint Mirli, d'enfoncer des épingles dans le genou de la statue en formulant son vœu.

Les bonnes femmes vinrent s'agenouiller devant la niche, et disaient :

— Bienheureux saint Mirli, faites que ma maison soit préservée de tout malheur.

Les premières épingles ne firent qu'effleurer la peau de Jean le Diot, et il ne bougea pas ; mais d'autres le piquèrent au sang, et il se contenta de murmurer : « Ah ! la vieille sorcière ! » A la fin une des femmes lui enfonça une épingle si profondément qu'il poussa un cri, fit un bond par dessus la tête de la vieille épouvantée, et s'enfuit, tandis que dans la chapelle tout le monde criait :

— Voilà notre saint Mirli qui se sauve !

*
* *

— Ma mère, dit Jean le Diot, je voudrais me marier.

— Te marier, pauvre innocent ! que ferais-tu d'une femme ! et qui voudrait de toi ! Pour se marier, il faut avoir le *culterrous* (1), et tu n'as rien. Et puis, il faut aller faire la cour aux filles, et tu es trop diot pour savoir seulement comment t'y prendre.

— Comment fait-on, quand on va voir les filles?

— On va chez elles les jours où il y a veillée, on leur fait toutes sortes de farces, on les regarde en dessous, on les pince, on leur ôte brusquement leur mouchoir quand elles se mouchent, on tire sur leurs cotillons, et on rit.

(1) On désigne par ce qualificatif ceux qui ont du bien au soleil.

— Bien, dit Jean, tout cela n'est pas très difficile. En passant par un chemin creux rempli de boue, il s'y assit, et quand il se crut suffisamment *culterrous*, il alla à une ferme du voisinage où il y avait veillée (1).

En voyant entrer Jean le Diot couvert de boue, les gars et les filles se reculaient et lui faisaient place de peur d'être salis par lui. Il finit par trouver dans le foyer un escabeau sur lequel il s'assit auprès d'une des filles qu'il se mit à regarder fixement sous le nez.

Celle-ci se recula toute honteuse. Jean la pinça, et comme elle s'apprêtait à se moucher, il lui ôta brus-

(1) Il y a une variante au Jean le Diot amoureux.

Quand il déclare à sa mère qu'il veut aller faire la cour aux filles, celle-ci lui indique la manière de s'y prendre.

— On va, dit-elle, aux veillées et aux fileries, on s'y rend en bande; mais personne ne voudra t'y conduire.

— J'irai bien tout seul.

— Quand on va seul, on prend une canne, et on fait aux filles des yeux de brebis.

Jean prit une cane dans une mare et la mit sous son bras; en passant par un champ, il enleva les yeux à une brebis.

En arrivant à la ferme, il alla s'asseoir dans le foyer et mit derrière lui la cane qu'il avait apportée sous sa blouse.

Les autres causaient, Jean restait silencieux; on lui dit :

— Jean, vous ne parlez pas.

— Coin, coin, coin, dit la cane qui s'ennuyait.

— Que dites-vous ?

— Coin, coin, coin.

— Parlez-vous le langage des canards ?

— Non, répondit-il, c'est ma mère qui m'a dit que quand on allait voir les filles on prenait une cane, et j'ai attrapé celle-ci dans une mare.

Tout le monde se mit à rire, et Jean crut le moment favorable pour les yeux de brebis : il les jeta à la figure de sa voisine qui fut bien étonnée, et cria. Il fit encore quelques autres farces, et on le mit à la porte.

iement son mouchoir, et rit comme un fou; la fille
 les hauts cris et Jean, interprétant cela en sa fa-
ur, la prit par son cotillon, et tira dessus avec tant
de violence, qu'il arracha les cordons qui le tenaient
ttaché.

La fille, à moitié déshabillée, devint furieuse, et Jean fut mis à la porte à grands coups de pieds, au milieu des huées de toute la compagnie.

Cette réception dégoûta, dit-on, Jean le Diot de se marier; et il déclara à sa mère qu'il resterait garçon. Mais il est à croire qu'il revint sur sa décision, à en juger du moins par les nombreux petits Jean le Diot qui peuplent le monde.

Cette légende est très populaire dans le canton de Matignon, où elle m'a été contée par nombre de personnes. On trouve au reste un peu partout d'autres contes dont Jean le Diot est le héros; ce sont en quelque sorte des contes à tiroir que le narrateur allonge ou raccourcit à son gré. Outre ceux que je publie ici, j'en ai recueilli une demi-douzaine tant en Ille-et-Vilaine que dans les Côtes-du-Nord.

XXXIV

COMMENT IL ARRIVA MALHEUR A JEAN LE DIOT

Un jour la mère de Jean le Diot lui dit :

— Tiens, mon gars, voici une somme de blé que tu vas porter au moulin : elle n'est pas bien forte ; il y a seulement un quart de blé et la mouture au meunier. Rappelle-toi bien ce que je te dis et tâche d'être plus fin que de coutume.

Jean prit le sac sur son dos, et il cheminait en répétant à haute voix tout en marchant :

Un quart de blé, la mouture au meunier ;
Un quart de blé, la mouture au meunier !

*
* *

Il vint à passer près d'un champ où des fermiers étaient occupés à lier des gerbes. Le récolte avait été abondante, aussi les moissonneurs entendant les paroles que répétait Jean lui dirent :

— Que chantes-tu là, pauvre innocent, un quart de blé, la mouture au meunier ? dis donc plutôt : à milliers et à charretées !

Et Jean répétait en marchant :

A milliers et à charretées !
A *milliers et à charretées* !

*
* *

Il rencontra des gens qui portaient un homme en terre, et qui crurent qu'il souhaitait que les morts fussent par milliers et par charretées, et ils lui crièrent :

— Dis donc plutôt, Jean : que le bon Dieu veuille le mettre en paradis.

Et Jean se remit en route en disant :

Que le bon Dieu veuille le mettre en paradis !
Que le bon Dieu veuille le mettre en paradis !

*
* *

A un carrefour, il vit venir un homme qui traînait avec une corde une vieille chienne toute pelée qu'il allait noyer à la rivière.

— A quoi penses-tu, mon pauvre Jean le Diot, de souhaiter le paradis à ma chienne ! Dis donc plutôt : comme il la traîne la vieille chienne !

Jean répéta docilement :

Comme il la traîne la vieille chienne !
Comme il la traîne la vieille chienne !

*
* *

En passant près d'un bourg, il rencontra un monsieur bien habillé qui se promenait avec une belle dame. Le monsieur qui l'entendit répéter : « Comme il la traîne la vieille chienne », se mit en colère et lui cria :

— Insolent, vous ne savez ce que vous dites! souhaitez plutôt que le bon Dieu les mette toutes de même!

*
* *

Tout en répétant à haute voix comme une litanie : Que le bon Dieu les mette toutes de même! il passa dans l'aire d'une ferme qui brûlait. Ceux qui essayaient d'éteindre le feu voulaient le tuer à cause de ce souhait malavisé; mais ils s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un innocent, et ils le poussèrent hors de l'aire en lui disant :

— Répète donc plutôt : que le bon Dieu le veuille éteindre!

*
* *

Jean disait à haute voix : Que le bon Dieu le veuille éteindre! Que le bon Dieu le veuille éteindre! Et il arriva près d'un four à moitié ruiné qu'un vieil homme était depuis huit jours occupé à chauffer sans pouvoir y parvenir. Quand le vieillard entendit le souhait de Jean le Diot, il courut à lui et le tua d'un coup de fourche.

Conté par Vincente Béquet de Saint-Pôtan (Côtes-du-Nord), qui me l'a maintes fois répété quand j'étais enfant.

XXXV

JEAN LE FIN ET JEAN LE FOU

Jean le Fin et Jean le Fou étaient deux frères qui voyageaient toujours ensemble, et allaient de ferme en ferme demander la charité. Le premier était rusé, et d'un esprit subtil, tandis que le second était un pauvre innocent qui prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui disait.

Un jour qu'ils passaient devant une mare couverte de lentilles, ils entendirent coasser les grenouilles qui y demeuraient.

— Voilà, dit Jean le Fou, des petites bêtes qui ont grand'faim : veux-tu que nous leur donnions notre pain à manger ?

— J'y consens volontiers, répondit son frère.

Jean le Fou émietta tout son pain sur le bord de la mare ; mais Jean le Fin garda le sien, et au lieu de le distribuer aux grenouilles, il prit une grosse pierre et la jeta au milieu de l'eau.

Quelque temps après, Jean le Fou dit à son compagnon de route :

— Frère, que j'ai grand'faim !

— Voici une barge de paille : va d'un côté et moi de l'autre, et nous mangerons à notre appétit.

Jean le Fin avait tiré son pain de sa poche, et il le mangeait à belles dents ; mais son frère qui mâchait *de la* paille, disait :

— Que cette nourriture est sèche et dure !

— Nous allons, dit l'autre, frapper à la porte de la ferme qu'on aperçoit là-bas à travers les arbres : on nous y donnera sans doute quelque chose de plus appétissant. Mais il ne faudra pas te montrer goulu comme c'est ton habitude ; au reste, quand il sera temps que tu cesses de manger, je t'en avertirai en te pressant légèrement les petits doigts de pied.

Les gens de la ferme, qui étaient bons et compatissants, les firent asseoir à table, et mirent devant eux du pain et du beurre, et une soupière dans laquelle il y avait des *grous* (1). Jean le Fin fit un excellent repas, tout en donnant des éloges à la qualité du beurre et aux grous, qui, disait-il, devaient avoir été faits avec la plus fine farine de blé noir du département ; mais Jean le Fou avait à peine porté quelques morceaux à sa bouche quand le chat de la maison vint à passer sur son pied, et croyant que c'était le signal dont il était convenu avec son frère, il cessa de manger, bien qu'il eût encore bon appétit.

Comme la nuit était venue, et que la ferme était éloignée de tout endroit habité, on offrit un lit aux voyageurs qui l'acceptèrent volontiers.

*
* *

Au milieu de la nuit, Jean le Fou fut réveillé par de grands tiraillements dans l'estomac.

— Frère ! que j'ai grand'faim !

(1) Les *Grous* sont une sorte de bouillie de blé noir, qu'on appelle ailleurs *Peux* ou *Gigoudaines*. Dans les *Contes bretons* de Paul Féval — qui ne sont point des contes de paysans — on *trouve un amusant récit* intitulé *la Grenouille*, où il est longuement question des *Grous*.

— Il y a sur la table une soupière où il reste encore des grous : va la gratter ; mais prends garde de faire du bruit et de réveiller les gens de la maison. Je vais jeter par terre un peloton de fil dont j'attacherai un bout à ce lit : suis-le avec soin, afin de pouvoir revenir ici sans te tromper quand tu auras fini de manger.

Jean le Fou trouva facilement la soupière, et se mit à dévorer les grous avec l'avidité d'une personne qui jeûne depuis le matin. Quand il fut rassasié, il se dit que son compagnon pouvait lui aussi avoir faim, et après avoir regardé de quel côté se dirigeait le fil, il prit de la bouillie dans le creux de ses mains et se mit en devoir de la porter à son frère.

Mais le peloton de fil avait roulé bien plus loin que la table et était allé jusque sous le lit des filles; en le suivant dans cette direction, Jean arriva près d'elles.

Elles dormaient profondément, et même l'une d'elles, qui avait eu chaud ou qui s'était agitée en rêvant, avait rejeté ses couvertures, et reposait sur le ventre, la chemise retroussée. .

Au moment où le jeune gars approchait, les mains pleines de bouillie, la fille fit entendre un soupir incongru.

— Frère, dit Jean le Fou à voix basse, il n'est pas besoin de souffler, la bouillie n'est plus chaude. Veux-tu en manger ? Tu ne me réponds rien. Tiens, voici ce que je t'ai apporté.

Et il appliqua sa bouillie sur la prétendue figure : la jeune fille s'éveilla au contact de cette chose froide et humide, et elle crut qu'il lui était en dormant arrivé un accident, ce dont elle fut bien honteuse. Elle se leva sans mot dire, et mettant un jupon sur ses épaules, elle sortit sans bruit de la maison pour

aller se laver, de peur que sa mère ne s'aperçût de ce qu'elle avait fait, et qu'elle ne la grondât.

Jean le Fou avait fini par retrouver le lit de son frère, auquel il dit qu'il avait les mains toutes gluantes à cause de la bouillie qui lui était demeurée aux doigts.

— Va te laver, dit Jean le Fin.

Jean le Fou, croyant trouver un seau plein d'eau, rencontra la baratte dont l'ouverture était très étroite et il y introduisit les deux mains pour les nettoyer avec l'eau qu'il croyait y être. Mais il s'entortilla si bien qu'il ne pouvait plus retirer ses mains qui étaient serrées l'une contre l'autre et ne pouvaient sortir par l'étroite ouverture.

— Frère, dit-il, je suis pris par les mains, et je ne peux me dépêtrer.

— Sors, et jette le seau sur la grosse pierre qui est dans l'aire à côté de la porte : il se cassera peut-être et tu seras débarrassé!

En sortant, Jean le Fou aperçut la fille qui essayait elle aussi de se débarbouiller, et croyant, à cause de la nuit qui n'était pas bien claire, que la masse qu'il apercevait était la grosse pierre dont Jean le Fin lui avait parlé, il jeta la baratte de toute sa force sur la fille.

Celle-ci, croyant que son père la battait pour la punir, s'écriait :

— Pardon, mon père, je ne le ferai plus jamais.

Conté par Marie Huchet d'Ercé-près-Liffré, 1879. — Dans son roman *l'Amour en Prusse*, M. Ch.-M. Laurent fait raconter à un soldat prisonnier, originaire de l'Ille-et-Vilaine, une histoire de son pays, qui ressemble beaucoup à celle-ci.

XXXVI

D'UN VIEUX CHEVAL ET D'UNE VIEILLE FEMME

Autrefois on ne voyait pas comme à présent de belles routes bien entretenues, soigneusement empierrées et garnies de chaque côté de bonnes banquettes pour l'écoulement des eaux. Les meilleures voies d'alors, celles qui conduisaient à la ville et aux bourgs, ressemblaient aux chemins creux d'aujourd'hui, ombragés d'arbres, étroits et creusés d'ornières profondes où seules peuvent passer les grosses charrettes attelées de plusieurs chevaux : la plupart du temps on prenait pour aller d'un bourg à l'autre de simples sentiers, à peine tracés à travers les champs et les landes qui, à cette époque que nos grands-pères ont connue, occupaient une bonne moitié du pays.

Aussi ne voyait-on pas les bouchers et les marchands de beurre faire marcher au grand trot sur les routes les vigoureux petits chevaux qui traînent si lestement leurs voitures légères : ils allaient à pied, tandis que leurs chevaux portaient sur le dos les quartiers de viande et les mottes de beurre, et ces animaux étaient si habitués à faire le trajet du bourg à la ville et de la ville au bourg, qu'au besoin ils se seraient passés de conducteurs.

Un marchand de beurre, nommé Jean Craulard, un cheval qui pendant trente ans porta à

Rennes ses mannequins remplis de beurre : lorsque la vieillesse rendit ce fidèle serviteur incapable de continuer son service, son maître ne voulut point le tuer, et il déclara que le vieux cheval trouverait toujours à l'écurie son picotin d'avoine, et qu'il irait pâturer quand cela lui ferait plaisir ; quand il témoignait le désir d'aller aux champs, on lui mettait sur le dos, pour le garantir de la pluie, une couverture en paille tressée. Tout le monde connaissait Bijou, le cheval de Craulard, qui souvent passait la nuit dans la pâture de son maître.

*
* *

Près de l'endroit où Bijou venait habituellement brouter l'herbe, s'élevait le château d'un noble, auquel tenait un beau jardin, bien planté d'arbres fruitiers et entouré d'une haie vive.

Depuis quelque temps, ce seigneur s'apercevait qu'on venait lui voler ses poires, et sa femme lui disait qu'il devrait faire bonne garde et empêcher le pillage de son jardin.

— Attends quelques jours, lui dit-il ; bientôt il fera clair de lune, et je m'embusquerai pour voir quel est l'audacieux qui vient dérober mon fruit.

Quand la lune brilla, à l'heure où tout le monde à la campagne est couché, et où l'on n'entend plus que les aboiements éloignés des chiens de ferme et le bruit du vent dans les feuilles, il se cacha derrière un arbre, et vit venir une bonne femme qui cueillait les poires et les ramassait dans son tablier. Il tira un coup de fusil sur la voleuse qui fut atteinte et tomba morte.

En entendant la détonation, la dame du château

était accourue, et elle vit que son mari avait trop bien visé.

— Voilà, dit-elle, une fâcheuse affaire : il sera bon de la tenir secrète et de trouver un moyen de se débarrasser du cadavre. Mais, ajouta-t-elle, le vieux cheval de Craulard passe la nuit dans sa pâture, il faut attacher sur son dos la bonne femme morte, comme si elle était à cheval, et ouvrir la barrière du pré, Bijou en sortira sans doute et personne ne saura qui a tué la vieille.

Le vieux cheval se laissa charger, et quand il sentit ce poids sur son dos, il crut qu'on lui donnait comme autrefois des hottes de beurre à porter. Il quitta son pré, et se mit à suivre la route qu'il avait jadis tant parcourue pour aller à la ville.

Il marcha toute la nuit, sans se presser, car il se trouvait lourdement chargé; au matin il vint à passer près d'un champ où on labourait ce jour-là, et dont les gens avaient laissé la barrière ouverte, ainsi que c'est l'habitude en pareil cas, et tout à l'entrée, il aperçut un sac entr'ouvert qui laissait voir de la belle avoine bien nettoyée qu'on avait apportée là pour semer. Le cheval était fatigué de sa course, et il pensa qu'il ferait bien de profiter de cette aubaine : il entra dans le champ et se mit à manger l'avoine qu'il trouva fort à son goût.

Les gens qui labouraient étaient alors à l'extrémité du champ opposée à celle qui touchait la route : les uns étaient occupés à la charrue, d'autres à semer, et ils ne virent pas d'abord le danger que courait leur sac de semence; l'un d'eux pourtant finit par apercevoir le cheval qui mangeait aussi tranquillement que s'il se trouvait à l'écurie devant son auge, et la femme qui était sur son dos le laissait faire. Il s'écria de loin :

— Bonne femme ; empêchez donc votre monture de manger notre avoine !

Il semblait qu'il parlât à un sourd, car la cavalière laissait faire le cheval ; il accourut tout en colère, un outil à la main, en accablant la vieille de reproches, et son silence l'irritant de plus en plus, dès qu'il fut à portée, il déchargea sur la tête de la bonne femme un coup de houe si bien appliqué qu'elle tomba le front tout sanglant.

Quand l'irritable laboureur vit la vieille par terre, il crut l'avoir tuée, et il se mit à gémir de sa colère : les autres accoururent, bien chagrins aussi, et ils disaient :

— Quelle honte ce sera pour la famille, si l'on vient à découvrir ce meurtre ! Fanchin sera emmené en prison, et les juges le condamneront à être pendu. Voilà une journée qui commence bien tristement pour nous.

Comme ils étaient tous parents, ils résolurent de cacher de leur mieux ce qui était arrivé. Ils prirent le corps de la bonne femme, le mirent dans un sac, et allèrent le porter dans un creux de fossé, en ayant soin de le recouvrir de feuilles mortes : quand tout le monde serait couché, ils viendraient chercher le cadavre et le transporter dans le cimetière.

Le vieux cheval, débarrassé de son fardeau, reprit le chemin de sa pâture.

*
* *

Quand les gens de la ferme pensèrent que c
était rentré chez soi et dormait, deux d'en
retournèrent au champ pour accomplir leur
Cette nuit-là deux voleurs avaient dérobé

cellier un cochon fraîchement tué, qu'ils avaient mis dans un sac pour le transporter plus commodément, et ils étaient entrés dans le champ pour s'y reposer un peu, car la bête était lourde. En entendant du bruit, ils eurent peur d'être surpris, et s'enfuirent en abandonnant le sac qui se trouvait tout auprès de l'endroit où était caché le corps de la vieille.

Les deux garçons se trompèrent de sac, et chargèrent sur leurs épaules celui où était le cochon, puis, ayant eu la curiosité de l'ouvrir, ils s'aperçurent qu'au lieu d'une vieille femme ils avaient un porc fraîchement tué qu'ils emportèrent chez eux, bien surpris de cette métamorphose.

Cependant les voleurs n'entendant plus de bruit, revinrent chercher leur sac, et furent bien contents de retrouver celui qui contenait, à ce qu'ils croyaient, le produit de leur vol.

Comme ils demeuraient l'un près de l'autre, ils résolurent de partager le lard cette nuit même, et ils ne tardèrent pas à arriver à la porte de l'un d'eux qui était marié ; ils frappèrent et on vint leur ouvrir.

— Femme, lui dit son mari, voici un bon cochon que nous avons enlevé : apportez un drap de lit, et allumez une chandelle de résine : nous allons le partager en deux, et mon compère et moi nous prendrons chacun notre moitié.

Mais quand ils eurent de la lumière, et qu'ils voulurent ôter du sac le prétendu cochon, il virent avec stupeur une vieille femme morte et toute sanglante.

— Il y a ici quelque enchantement, dit l'un des hommes, et nous sommes perdus si on découvre la vieille : on croira que c'est nous qui l'avons tuée : on nous mènera en justice et nous serons pendus.

— Bonne femme ; empêchez donc votre monture de manger notre avoine !

Il semblait qu'il parlât à un sourd, car la cavalière laissait faire le cheval ; il accourut tout en colère, un outil à la main, en accablant la vieille de reproches, et son silence l'irritant de plus en plus, dès qu'il fut à portée, il déchargea sur la tête de la bonne femme un coup de houe si bien appliqué qu'elle tomba le front tout sanglant.

Quand l'irritable laboureur vit la vieille par terre, il crut l'avoir tuée, et il se mit à gémir de sa colère : les autres accoururent, bien chagrins aussi, et ils disaient :

— Quelle honte ce sera pour la famille, si l'on vient à découvrir ce meurtre ! Fanchin sera emmené en prison, et les juges le condamneront à être pendu. Voilà une journée qui commence bien tristement pour nous.

Comme ils étaient tous parents, ils résolurent de cacher de leur mieux ce qui était arrivé. Ils prirent le corps de la bonne femme, le mirent dans un sac, et allèrent le porter dans un creux de fossé, en ayant soin de le recouvrir de feuilles mortes : quand tout le monde serait couché, ils viendraient chercher le cadavre et le transporter dans le cimetière.

Le vieux cheval, débarrassé de son fardeau, reprit le chemin de sa pâture.

*
* *

Quand les gens de la ferme pensèrent que chacun était rentré chez soi et dormait, deux d'entre e[…] retournèrent au champ pour accomplir leur pr[…] *Cette nuit-là deux* voleurs avaient dérobé dan[…]

— Quel malheur, monsieur le Recteur : hier, pendant la nuit, une bonne femme est venue pour demander à se confesser : j'ai refusé de vous réveiller, et voici qu'elle est tombée morte auprès du presbytère.

A cette nouvelle, le Recteur se mit en colère contre sa servante ; mais bientôt il réfléchit que moins on ferait de bruit sur cette affaire, mieux cela vaudrait. Il fit enlever le corps de la bonne femme et ordonna à son sacristain de l'enterrer dans un coin du cimetière.

Conté par Jean-Pierre Lorant, de Saint-Aubin du Cormier.

XXXVII

LE VOYAGE DES JAGUENS A PARIS

Au temps jadis où les poules pissaient par la patte, es habitants de Saint-Jacut de la Mer résolurent de ire un voyage à Paris.

— *Dieu me damne, mon fu*, disaient-ils, *je voulons vâ la ville du roué de France est aussi belle et aussi grande e n'en dit.*

Et les voilà qui attellent un âne à une charrette; milieu ils plantèrent un mât de navire, en partant hissèrent une voile, et n'oublièrent même pas attacher un grappin à la bride de l'âne.

Ils se mirent en route après avoir hissé la voile, et allaient d'abord rondement parce qu'ils avaient ent arrière, mais bientôt, ils durent amener la voile rce que le chemin était en zig-zag.

Ils cheminaient depuis quelque temps, lorsqu'ils inrent à passer près d'un grand champ de lin : il tait si bien fleuri qu'il paraissait tout bleu, et une etite brise qui soufflait faisait onduler les fleurs omme les vagues de la mer.

— *Dieu me damne, mon fu*, s'écria l'un des Jaguens, *'la la gran mé salée ! si je prenions un bain ?*

— *Vère, vère,* disent les autres.

— *Mouille !* commanda celui qui conduisait la charette, et aussitôt on jeta le grappin.

Les Jaguens descendirent de leur charrette, enèrent dans le champ, et se mirent à nager à travers

le lin bleu qu'ils traversèrent, puis revinrent à l'endroit où ils s'étaient déshabillés.

— *Asteure*, dit l'un d'eux, *j'allons nous compter pour sava si n'y en arait point-z-éu queuqu'un à se naye.*

Et le voilà qui commence à compter :

— *Ta et ma, ça fait iun, et li qu'est auprès ça fait deux*, en continuant ainsi jusqu'au dernier. Alors il s'aperçut qu'il y avait un des Jaguens qui manquait à l'appel.

Ils étaient bien embarrassés; et se préparaient à retourner *dans la gran mé salée*, lorsque l'un d'eux eut une idée :

— *Je nous sommes vantiez trompés dans not' compte, v'la eune taupinée fraîchement boutée, mettons chacun un daigt dedans, et n'en verra cambien qu'i n'y a de trous.*

Les trous des doigts bien comptés, il ne manquait personne et les Jaguens résolurent de continuer leur route.

Ils remontent dans la charrette et se dirigent, à ce qu'ils croyaient, vers Paris. Mais pendant qu'ils prenaient leur bain, l'âne avait senti des chardons derrière lui et s'était retourné bout pour bout, entraînant le grappin; si bien que les Jaguens croyant aller à Paris, revenaient simplement à Saint-Jacut. Ils étaient loin de s'en douter : toutefois, ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer combien, à mesure qu'ils approchaient de Paris, l'aspect du pays devenait semblable aux environs de Saint-Jacut.

Ils finirent par arriver en vue de leur village, et croyant toujours approcher de Paris, ils se disaient l'un à l'autre :

— *Dieu me damne, mon fu, Paris n'est point si biau que le monde disent; mais l'la n'est vantiez qu'un faubourg.*

Cependant les femmes de Saint-Jacut, qui de loin avaient reconnu la charrette et l'âne, étaient sorties pour venir au-devant de leurs hommes, et les Jaguens en les voyant disaient :

— *Par ma fa, mon fu, n'en dit bien que toutes les femmes s'entersembellent ; celles d'ici sont tout drait pareilles à celles de Saint-Jégu.*

Quand les Jaguines furent arrivées près de leurs hommes, elles se jetaient à leur cou et les embrassaient, bien aises de les revoir, et les Jaguens disaient :

— *Dieu me damne, mon fu* (1), *je sommes asteure à Paris : on nous avait ben dit vra en contant que les femmes de Paris étain d's effrontées qui se jettent sus le monde sans les connaître.*

Le voyage des Jaguens à Paris était, surtout autrefois, populaire à Matignon et à Dinan ; il m'a été raconté par plusieurs personnes, entre autres par mes compatriotes MM. Eugène et Alfred Briend, qui l'avaient entendu narrer par leur père. Un autre de mes amis, M. Auguste Lemoine, de Matignon, m'a dit avoir entendu à Gausson un autre conte où les Jaguens mis en scène sont, non les habitants de Saint-Jacut de la Mer, mais ceux de Saint-Jacut du Mené.

Un jour les gens du Mené partirent pour aller voir Saint-Jacut de la mer, et ils se mirent en route après s'être comptés. A la vue d'un champ de lin fleuri, ils s'écrient aussi que c'est là la *gran mé salée.* Ils s'y baignent puis se comptent pour voir si quelqu'un des leurs ne s'est pas noyé ; mais comme ils emploient le même procédé de numération que leurs homonymes les pêcheurs, ils ne trouvent pas leur compte, et l'un d'eux propose d'aller chez un procureur pour éclaircir la difficulté.

(1) *Mon fils.*

Ils frappent à la porte, et la servante qui vient leur ouvrir leur dit que son maître est absent pour le moment, mais qu'il ne tardera pas à être de retour. Elle les prie d'attendre un peu et les fait entrer dans un petit appartement auprès de la maison.

Les Jaguens restés seuls se mirent à examiner la pièce où ils étaient, et ils disaient :

— *Ah! crapaud!* (c'est leur juron favori), *véci un hôté qui n'est guère cossu*; *i n'y a point d'aut' meube qu'une manière de met* (huche) *qu'est au long du mur do un trou rond dans le mitan. Qué qu'i mettent dedans?*

L'un des Jaguens se penche et dit :

— *Çà a la mine ben fond, crapaud!*

— *Descends, crapaud*, répondit un de ses camarades; *je vas te t'ni pas les mains et tu nous diras ce que tu aras vu.*

L'autre se laissa descendre, et il disait :

— *'Est ici qu'i met ses papiers; i'en a ténant, mais i'y en a qui sont anciens, crapaud! i'sont tout rouillés!*

Bientôt, le Jaguen qui était las d'être suspendu s'écria :

— *Ah! crapaud! la main me glisse, je ne peux p'us m' teni!*

— *Hé bien, crapaud! crache dans tes mains, tu paisseras mieux après.*

Le Jaguen, pour cracher dans ses mains, cessa de serrer son camarade, et tout naturellement il tomba, mais sa chute fut amortie, et il chut sur les papiers rouillés et sur un tas de choses « plus, mais non mieux sentant que roses. »

XXXVIII

COMMENT LES JAGUENS ALLÈRENT VOIR LE ROI

Les Jaguens eurent une autre fois envie d'aller voir le roi de France et de lui exposer leurs doléances ; mais ils pensèrent que s'ils lui apportaient un beau poisson ils seraient mieux accueillis que s'ils arrivaient les mains vides.

Ils allèrent la nuit dans les pêcheries, et ne virent d'abord que des poissons ordinaires ; à la fin l'un d'eux s'écria :

— *Ah! le biau païsson! c'est un païsson ferré : fau'ra le mener au ré!*

Le poisson ferré était un âne mort, et ils ne le portèrent point à Paris. C'est de là sans doute qu'est venu le proverbe :

« *Païsson ferré dans les païcheries, la pitié est dans l'Isle, la paumelle qui n'a pas débragué, point de pain à la maison et des éfants plein les lets! Par ma fa, mon fu, l'Isle est rouinée.* »

Le lendemain ils trouvèrent un beau bar, et l'enveloppèrent soigneusement pour qu'il fût encore frais quand ils seraient à Paris où ils arrivèrent sans encombre.

Quand ils eurent offert le poisson au roi, celui-ci leur dit :

— *D'où* êtes-vous ?

— *Je Saint-Jagu, sire.*

— *Saint-Jagu? où est-ce?*

— *[illegible] l'Ebihen?*

— *Non.*

— *[illegible] l'Isle?*

— *Non.*

— *[illegible] Ville-Ganne?*

— *Pas [illegible].*

— *[illegible] Nerput?*

— *Non.*

[illegible]? Je ne saurions vous dire [illegible] Saint-Jagu."

[illegible] l'Ebihen est une petite île séparée de Saint-Jacut par un [illegible]. l'Isle est le nom du village [illegible], [illegible] un petit havre, et Nerput un [illegible].

[illegible] par mes conteurs [illegible] plus comme autrefois [illegible] à Saint-Jacut. Cette commune est actuellement [illegible] des Côtes-du-Nord où l'instruction [illegible].

XXXIX

LE FILS DU ROI DE FRANCE ET LE JAGUEN

Quand les Malouins eurent repris Dinan aux Anglais, ils furent bien joyeux de leur victoire, et ils pensèrent que le roi de France en serait bien aise; aussi ils cherchèrent un moyen d'informer promptement le roi de leur important succès.

Ce fut un poissonnier de Saint-Jacut qui se chargea d'aller porter l'heureuse nouvelle. Il monta sur son âne, et au bout de quelques jours il entra dans Paris et demanda aussitôt où se trouvait le logis du roi.

Quand on le lui eût indiqué, il se présenta hardiment pour entrer; mais le soldat qui gardait la porte croisa la baïonnette et lui dit : « On ne passe pas. »

— Je viens de Dinan, et tout exprès pour parler au Ré, criait le Jaguen à tue-tête.

Et il fit un tel vacarme que le roi se mit à la fenêtre, et voyant cet homme qui avait l'air étranger, et dont l'accoutrement ne ressemblait pas à celui des paysans, il donne l'ordre de l'introduire dans le palais.

Quand le Jaguen arriva dans la chambre où était le roi, il ôta respectueusement son bonnet et dit :

— *Sire, j'avons prins Dinan!*

— C'est un farceur ou un fou, dit un des généraux qui se trouvaient là ; cela ne se peut.

— *Vère* (1), répartit le Jaguen sans se laisser déconcerter, *i' le sara mieux que ma qu'y étas.*

Et il raconta comment les Malouins avaient surpris les Anglais et conquis la ville ; en même temps, il montra une lettre qui confirmait son récit.

Le roi de France fut très joyeux de cette nouvelle, et il ordonna de récompenser le poissonnier, et de le bien traiter pendant son séjour à Paris.

On conduisit le Jaguen dans la cuisine du château, où on lui servit du pain blanc, de la viande douce, et du vin ; toutefois il aurait préféré du cidre, mais dans tout le palais et les environs on ne put lui en trouver un seul pot. Pendant qu'il était assis à table, et qu'il mangeait lentement, mais de grand appétit, le fils du roi qui était encore tout jeune, et qui comme les enfants de son âge aimait à se faufiler dans les cuisines où les bonnes lui racontaient toutes sortes d'histoires, vint voir le Jaguen dont il avait entendu parler à ses parents.

Il se mit à considérer curieusement le poissonnier qui n'était point habillé à la mode de Paris, et apercevant les longs poils roux dont ses jambes nues étaient couvertes, il lui vint à l'idée de tirer dessus, pour s'amuser. Il se glissa sous la table, et le Jaguen, au moment où il s'y attendait le moins, sentit qu'on halait brusquement une touffe de ses poils. Il fit une grimace, et se recula un peu ; mais comme ce jeu plaisait à l'enfant, il tira une seconde fois et plus fort que la première. Alors le Jaguen se leva brusquement de table, et s'écria :

(1) *Oui* ; c'est le mot employé aussi en Basse-Normandie, et qui se trouve dans Rabelais avec la forme « Voire ».

— *Ah! petit goujar! si tu n'étas pas l'fils d'ton père, ueue mornifle que je te fouteras* (1)*!*

Cette apostrophe étonna tellement le dauphin, u'il resta tout coi, et cessa d'ennuyer le Jaguen qui ut achever tranquillement son repas.

Cette légende, dont la première partie est historique, était utrefois populaire à Matignon et à Ploubalay. Elle m'a été contée ar plusieurs personnes, entre autres par mon ami Alfred Briend, ui la tenait de son grand-oncle.

(1) Foutre, qui généralement veut dire frapper, est employé ouramment par les paysans qui n'y attachent aucune idée grosière.

XL

LE RECTEUR VOLÉ

Il y avait une fois un recteur qui n'était pas bien riche : il finit pourtant par ramasser trois cents francs, et quand il se vit possesseur de cette somme, il eut peur d'être volé.

— Où la cacherai-je bien, pensait-il? Il y a dans l'église de vieux saints de bois qui ne sont pas trop bons, je mettrai mon argent dans quelque fente.

En examinant les saints, le recteur vit un saint Jean auquel manquait le derrière de la tête; c'est là qu'il mit ses écus, et il écrivit sur le piédestal de la statue: « Ici, il y a.... »

Dans ce pays vivait un vieux noble ruiné, et qui n'avait plus un sou vaillant; un jour qu'il était à la messe, il lut l'inscription « Ici il y a » et il se dit qu'il verrait ce que cela voulait dire. Pendant que l'église était déserte, il y pénétra, et trouva les trois cents francs du pauvre recteur qu'il mit dans sa poche après avoir ajouté un N à l'inscription où maintenant on lisait « Il n'y a » ; puis il se mit à mener joyeuse vie.

Le recteur en passant devant la statue vit la nouvelle inscription, et ayant regardé à l'endroit où il avait caché ses écus, il vit que les œufs n'étaient plus dans le nid. En rentrant au presbytère, il dit à sa servante qu'il avait bien du chagrin parce qu'on lui avait volé son argent.

— Je sais où sont vos écus, répondit la servante.

de la Maisonneuve fait les cent coups depuis elques jours; c'est assurément lui qui a trouvé la :hette.

Le lendemain, le recteur alla chez M. de la Mainneuve.

— Bonjour, monsieur le recteur, dit le noble; .'y a-t-il pour votre service?

— Je viens voir si c'est vous qui m'avez pris mon gent.

— Oui, c'est moi, répondit-il; et en même temps légaina son épée en disant au recteur qu'il allait lui passer au travers du corps s'il ne lui jurait de en parler jamais à personne.

Le recteur promit; mais le dimanche d'après, il t aux gendarmes d'assister à la messe, et de faire ɜn attention à la préface, qu'alors ils entendraient nom du voleur.

Quand arriva la préface, le recteur commença à almodier :

— Vere dignum et justum est, æquum et salu-'e, nos tibi semper et ubique gratias agere, Done sancte, pater omnipotens æterne Deus:

C'est monsieur de la Maisonneuve,
Qui a volé ma bourse neuve,
Trois cents francs d'argent qui étaient dedans
Que j'avais cachés dans la tête de saint Jean;
Je lui en ai parlé un dimanche la matinée,
Il a voulu me passer au fil de l'épée;
Il a fallu lui promettre, foi d'honnête homme,
De ne jamais en parler à personne.
Je le dis à : Per christum, dominum nostrum.

A la sortie de la messe, M. de la Maisonneuve fut ımené en prison.

onté par *Joseph André*, couturier et chantre à Trébry, 1879.

XLI

LE DIABLE ATTRAPÉ

Un jour Lucifer sortit de l'enfer pour conclure des marchés avec des ouvriers.

Il alla d'abord trouver un meunier qui s'appelait Pierre le Drôle et avait un moulin à vent. Il convint avec lui que chaque jour le meunier lui fournirait un mille de farine, et que s'il y manquait, au bout d'un an, il pourrait l'emporter. Le diable de son côté devait toujours faire souffler assez de vent pour faire tourner les ailes du moulin, et le préserver de toute avarie.

Quand le marché eut été conclu, le diable se dit qu'il n'aurait pas assez d'un mille de farine par jour, et il s'arrangea avec Pierre le Bon qui était meunier d'un moulin à eau.

Les meuniers commencèrent à moudre, et cela alla bien pendant quelques jours ; mais bientôt le diable vint reprocher à Pierre le Drôle de faire de la farine moins belle que son voisin du moulin à eau :

— Ce n'est pas ma faute, répondit le meunier, c'est que le moulin de Pierre le Bon est en meilleur état que le mien.

Lucifer fit ensuite marché avec un fournier qui devait boulanger toute la farine des deux moulins, et cuire le pain. Le fournier avait un four de plus de cent pieds carrés, et il n'avait que la peine d'enfour-

ner, car le diable lui envoyait des diablotins pour boulanger.

Lucifer entra chez un cordonnier, et lui dit qu'il fallait qu'il lui fournît cent paires de souliers par jour.

— Comment voulez-vous que je m'y prenne ? demanda le cordonnier.

— Je vous en donnerai le pouvoir, et je vous paierai bien. Combien voulez-vous ?

— Dix mille francs.

— Soit, dit le diable, mais si vous ne faites pas bien votre besogne, dans un an je vous emporterai en enfer.

Le cordonnier se mit à l'ouvrage, et le premier jour il livra les cent paires de souliers ; mais le lendemain, il fit la noce, et le diable vint le battre et lui reprocher sa mauvaise conduite.

— Aidez-moi un peu, dit le cordonnier, et nous rattraperons le temps perdu.

— Je n'en ai pas le loisir, répondit le diable, il faut que j'aille trouver un couturier.

Le couturier devait faire chaque jour vingt-cinq vestes et vingt-cinq paires de culottes.

— Mais c'est l'impossible que vous me demandez, s'écria-t-il.

— Je te donnerai, dit Lucifer, le pouvoir de les faire, et tu ne manqueras pas d'ouvriers ; mais si ton ouvrage n'est pas bien cousu, tu viendras avec moi en enfer au bout d'un an. Quel prix demandes-tu ?

— Vingt mille francs.

— Soit, dit le diable.

Le couturier faisait de son mieux ; mais comme il vit que l'ouvrage n'avançait pas à son gré, il se rappela que le diable lui avait promis des ouvriers, et quand il les lui réclama, Lucifer lui envoya cent diablotins qui n'avaient qu'à regarder les culottes pour les coudre.

— Il faut, pensa le diable quand il eut conclu son arrangement avec le couturier, que je m'adresse à un maréchal; j'ai besoin de fers pour mes chevaux et de serrures pour mes appartements.

Il alla trouver un forgeron qui manquait d'ouvrage, et n'avait pas trop bonne réputation; il se nommait Pierre Maugis.

— Pierre Maugis, lui dit-il, si tu veux faire marché avec moi, je te fournirai du fer, du charbon de terre et tout ce qu'il te faudra.

— C'est bien mon affaire, répondit le maréchal, car je n'ai plus rien dans la forge.

— Rien ne te manquera, mais tu forgeras cent fers par jour et cent serrures, et je te donnerai le pouvoir de les faire.

— Oui, mais vous m'enverrez un manœuvre pour le soufflet.

— C'est entendu : quel salaire veux-tu ?

— Cinquante mille francs ?

— Cinquante mille francs ! tu veux rire.

— Eh bien ! si c'est trop, je me contenterai de vingt-cinq mille.

Pierre Maugis se mit à la besogne, et chaque jour il accomplissait sa tâche.

*
* *

Après avoir fait ses marchés, le diable alla voir comment travaillaient ses ouvriers.

Il rencontra Pierre le Drôle à la porte de son moulin à vent :

— Eh bien ! comment cela va-t-il ?

— Pas toujours aussi bien que je le voudrais ; pendant que vous êtes à vous promener, je manque par-

fois de vent, et mes meules auraient besoin d'être réparées, mais je ne peux les lever à moi tout seul ni les remettre en état.

— Je vais t'aider, dit le diable.

— Fourrez-vous sous la meule, et vous allez la repiquer pendant que je la tiendrai pour l'empêcher de tomber.

Le diable prit le marteau et se mit entre les meules ; quand il fut bien occupé à sa besogne, Pierre le Drôle lâcha la meule en s'écriant :

— Ah ! la pierre m'échappe.

Et il se hâta de mettre son moulin en branle, et le diable se sentant écrasé poussait des cris épouvantables, et suppliait Pierre le Drôle de le délivrer, promettant de signer de son sang un écrit, et de s'engager à ne pas l'emporter au bout de l'année.

Lucifer alla au moulin à eau de Pierre le Bon, qui était un homme simple ; tout y allait bien, et le diable le complimenta en lui disant que chez lui il lui donnerait un moulin des plus beaux.

— Donnez-le-moi tout de suite, répondit Jean le Bon.

— Alors tu veux bien que je t'emporte ?

— Oui, dit-il, j'y consens avec plaisir.

Le diable emporta le pauvre meunier en enfer, et il vint voir le fournier.

— On manque de pain là-haut, dit-il, et souvent il n'est pas bien cuit.

— Je fais pourtant du mieux que je peux, mais il m'a manqué des ouvriers.

— Ton four est peut-être en mauvais état du dessous ?

— Je ne sais pas ; il y a en ce moment une fournée de pain qui cuit, venez demain voir s'il y a quelque chose à refaire.

Le boulanger pensait en lui-même : « Je vais tâcher de le prendre ; mais comment? le feu ne le brûlera pas ! Il faut que je me procure un chaudron plein d'eau bénite, je le mettrai près du four comme s'il était plein d'eau de source, et je me procurerai une vieille étole. »

Le diable revint tout en colère, disant que le pain était encore plus mal cuit qu'autrefois, et le fournier ouvrit le four en priant le diable de le visiter.

Quand il y fut entré, le fournier prit de l'eau bénite, en aspergea le four et mit la pierre pour fermer l'ouverture et empêcher le diable de sortir. Le pauvre Lucifer criait comme si on l'écorchait :

— Ote-moi du four, je me brûle !

— Signe un écrit par lequel tu renonces à tous tes droits sur moi.

— Je ne peux signer, je n'y vois pas.

Le fournier lui ouvrit la porte, et comme il sortait, lui passa l'étole autour du cou et la lui laissa jusqu'à ce qu'il eût signé un papier bien en règle.

Le diable alla chez le cordonnier.

— Mauvais ouvrier, lui dit-il, on manque de souliers chez moi, et ceux que tu fais ne sont pas bien cousus.

— Comment pourrait-on les coudre mieux ! mettez-vous là entre ces deux cuirs, et vous allez voir si je ne couds pas solidement.

Lucifer se mit sans défiance entre les deux cuirs, et le cordonnier le cousit si serré qu'il ne pouvait plus remuer les bras.

— Laisse-moi, mon ami, lui dit-il, je m'appelle Lucifer; jamais cordonnier n'est entré en enfer.

— Tu resteras entre les cuirs jusqu'à ce que tu aies renoncé à tout pouvoir sur moi.

Le diable ne voulait pas, il courut pendant deux

jours et essaya sans y réussir de se dépêtrer du cuir. Il fut contraint de revenir chez le cordonnier.

— Découds-moi, mon ami, je t'en prie.

— Renonce à moi, ou je te laisse comme tu es.

Lucifer signa, et alla chez le couturier.

— As-tu bien travaillé ?

— De mon mieux, répondit-il.

— C'est vrai, et je n'ai pas à me plaindre de toi. Veux-tu raccommoder mes culottes qui sont percées?

Le couturier les lui recousit très bien, et le diable lui dit :

— A présent, tu vas me faire un habit, mais je le voudrais sans couture.

— Sans couture ! je ne puis te faire un pareil habit ; mais si tu veux je t'en taillerai un dans cette pièce de drap.

Il lui mit la pièce de drap sur le corps, et lui dit :

— Tiens-toi bien droit.

— Ne coupe pas trop près, dit le diable.

Le couturier prit ses grands ciseaux et il coupa drap, peau et chair depuis les pieds jusqu'à la tête de Lucifer, qui poussait des cris à fendre l'âme, surtout quand la femme et les enfants du couturier se mirent à l'asperger d'eau bénite.

— Ah ! s'écriait-il, je n'ai trouvé sur la terre qu'un honnête homme, c'est Jean le Bon.

— Signe un écrit pour t'engager à renoncer à moi, disait le couturier.

— Jamais, répondait le diable.

— Arrosez-le comme il faut, dit le couturier.

— Je signe, je signe, s'écria le diable.

Il arriva chez le maréchal.

— Travailles-tu ?

— *Oui, tant que* je peux.

— *C'est vrai,* on commence là-bas à être bien

[illegible]. Tu es un bon maréchal, [illegible] pas confiance en toi avaient [illegible].

— [illegible] commencent à [illegible] si vous voulez je vous fer- [illegible] comme neufs.

— [illegible] une bonne idée, mais je voudrais [illegible]

— [illegible]

— [illegible] et je te récompen- [illegible].

[illegible] comme des alènes, [illegible] pour le moins, et il dit au [illegible]

— [illegible] pour vous ferrer, il faut que je [illegible] ne ferre jamais les [illegible]

[illegible] avec deux chaines [illegible] le pied du diable, [illegible] les fers neufs ; quand [illegible] le plongea dans l'eau [illegible] pied du diable qui jetait des [illegible]

— [illegible] le maréchal, je vais te ferrer. [illegible] marteau, il lui enfonçait les [illegible] aux genoux.

— [illegible] laisse-moi, disait le diable, tous les [illegible] tu es le pire de tous.

— [illegible] faut que tu sois ferré des deux pieds, jamais je n'ai fait un ouvrage à moitié.

[illegible] un autre fer, et Lucifer criait [illegible], et le forgeron l'arrosait d'eau bénite en

[illegible] on a ferré un cheval, on arrose le fer.

[illegible] signa encore un écrit où il renonçait à

tous ses droits sur le maréchal, et il s'en alla en clopinant, bien contrarié et bien chagrin.

*
* *

Le fournier mourut et il vint frapper à la porte du paradis. Saint Pierre l'entr'ouvrit et lui dit :

— Passez votre chemin, vous n'avez rien à faire ici.

— Ah ! pensa le fournier, j'ai brûlé le diable, mais maintenant, c'est lui qui va me chauffer.

Il se rendit à l'entrée de l'enfer, et dit au portier :

— Je crois que c'est ici que j'ai besoin.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pierre Dufour.

— J'ai entendu parler de vous à mon maître. Lucifer, s'écria-t-il, voilà Pierre Dufour qui demande une place.

— Mets-le dehors ! Croit-il que je ne me souvienne plus d'avoir été rôti dans son four ?

— Me voilà tiré d'affaire, pensa le fournier, mais il faut que je trouve un asile.

Il se rendit au Purgatoire, et trouva à la porte saint Yves de Vérité qui lui dit :

— Que demandez-vous, mon ami?

— Une petite place, si vous en avez une à me donner.

— De quel état étiez-vous?

— Fournier.

— C'est singulier que vous ne trouviez pas de place.

— Non, saint Pierre m'a fermé la porte au nez, et le diable m'a mis dehors parce que je l'ai brûlé dans mon four.

— Entrez, mon ami, on va tâcher de vous tr

un petit coin. Les fourniers ordinairement n'ont pas mauvaise réputation.

Ce fut Pierre le Drôle qui mourut ensuite ; il alla à l'entrée du Paradis et saint Pierre lui dit :

— Que demandes-tu ?

— Que vous m'ouvriez les portes du paradis.

— De quel état étais-tu ?

— J'étais meunier.

— Ah ! mon ami, jamais meunier n'est entré en paradis, ce sont tous des voleurs et des fripons.

— Me voilà pincé, pensa Pierre le Drôle, si je suis forcé d'aller trouver celui que j'ai si bien écrasé entre mes meules.

A tout hasard, il frappa en passant à la porte du Purgatoire :

— Y aurait-il moyen d'entrer ? demanda-t-il.

— N'étiez-vous pas meunier ? dit saint Yves.

— Si.

— Ah ! c'est que les meuniers n'entrent pas dans le purgatoire. Allez en enfer.

— En enfer ! c'est que je ne voudrais pas de cet endroit-là ; car j'ai moulu le diable. Donnez-moi une petite place.

— Non, je ne puis, dit saint Yves.

Quand le meunier arriva à l'entrée de l'enfer, le portier lui dit :

— Que veux-tu ?

— Entrer ici.

— Comment t'appelles-tu ?

— Pierre le Drôle.

— Ah ! c'est toi qui te nommes Pierre le Drôle ! est-ce toi qui jadis as si bien arrangé notre maître ?

— *Oui.*

— *Suis*-moi alors.

Pierre le Drôle s'en alla derrière le portier bien penaud ; dès que le diable le vit, il s'écria :

— Ah ! tu voudrais encore me moudre aujourd'hui sans doute.

Le meunier ne répondit rien.

— Mets-le dehors tout de suite, dit Lucifer au portier ; j'ai ici assez de gens de son espèce.

Pierre le Drôle s'en alla sans demander son reste, et il moud encore à cette heure.

Après sa mort, le cordonnier alla aussi à la porte du paradis, et saint Pierre lui dit qu'il n'avait pas les papiers qu'il fallait pour y entrer, et quand il fut au purgatoire, saint Yves le pria d'aller plus loin ; il arriva à l'entrée de l'enfer et demanda une place.

— Comment t'appelles-tu ?

— Vous ne savez pas mon nom, je pense ; mais c'est moi qui étais le cordonnier de votre maître.

— Est-ce toi qui l'avais si bien cousu ?

— Oui.

— Tu vas être joliment mal venu.

— Ah ! dit-il, je m'y attends.

— Suis-moi.

Le cordonnier s'en allait pas à pas, faisant le pauvre homme derrière le portier et pensant qu'il allait être bien pincé.

Dès que le diable l'aperçut :

— Mets-le vite dehors, s'écria-t-il ; je m'appelle Lucifer, jamais je n'ai eu de cordonnier en enfer.

Le cordonnier sortit bien vite et n'attendit pas que le portier vînt le reconduire.

Quand le maréchal mourut à son tour, il alla à la porte du Paradis :

— Que demandez-vous ? dit saint Pierre.

— Le paradis.

— L'avez-vous mérité pour le demander ?

— Dieu le sait.

— Retirez-vous, il n'y a pas ici de place pour vous.

A la porte du purgatoire, saint Yves de Vérité lui en refusa l'entrée en disant qu'il n'avait pas de papiers délivrés par saint Pierre.

— Me voilà bien attrapé ce coup-là, pensa-t-il, j'ai ferré le diable, il va me ferrer à son tour.

Il fut plus de huit jours à se rendre à petits pas à l'entrée de l'enfer, et quand il y arriva il rôdait autour sans oserentrer.

— Qu'est-ce que tu veux? lui demanda le portier.

— Je viens savoir si votre maître n'a pas besoin d'un maréchal-ferrant.

— Comment t'appelles-tu ?

— Pierre Maugis.

— Ah! il y a longtemps qu'il a envie de te voir.

Le portier conduisit le forgeron auprès du diable :

— Voilà, dit-il, Pierre Maugis qui demande si vous avez besoin d'un maréchal-ferrant.

— Ah! s'écria Lucifer, n'aie pas peur, je vais te soigner ; j'ai encore aux pieds les fers que tu m'as mis et personne ne peut me les ôter.

— Si vous voulez me laisser aller, je vais vous déferrer.

— En es-tu capable?

— Oui, je puis vous les ôter aussi facilement que je les ai mis.

Il fit allumer du feu, et déferra le Diable qui le gràcia.

Et de tous ses ouvriers, Lucifer ne conserva que Jean le Bon qui fut pris par sa trop grande bonnasserie.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast. 1879.

Elle tient ce « conte d'autrefois » de Mariton Petitbon, morte il y a longtemps.

III

LES DIABLERIES, SORCELLERIES

ET HISTOIRES DE REVENANTS

XLII

LE PACTE

ncien fermier de la Mare-au-Loup était — il y
ı longtemps de cela — un homme du pays des
iées (1), qui passait pour sorcier dans sa pa-
.

disait qu'il avait des entretiens secrets avec le
, et les mauvais chrétiens, qui ont confiance
e pouvoir donné à l'ennemi du genre humain
:e le mal en paraissant rendre service, allaient
sulter quand ils voulaient jeter un sort sur les
ux de leurs voisins, ou se procurer le charme
iit découvrir les trésors cachés. C'était du
le bruit qui courait, et qui était tenu pour vé-
, bien que personne ne pût rien citer qui le
mât.

ı Lemaître — ainsi se nommait le fermier —
le petite taille, il avait les jambes courtes, mais
:es, sa grosse tête reposait sur de larges épau-
ses yeux brillaient comme ceux d'un chat. Il
isolé dans sa ferme, qu'il cultivait sans l'aide
'sonne, et avait pour toute compagnie un pau-
nocent, recueilli par charité, qui menait paître
outons et ses vaches.

ı Lemaître, qui aurait bien désiré se marie-

'est ainsi qu'on nomme à Matignon les gens qni n
dans le canton, et surtout ceux qui sont originai
de Lamballe. J'ignore d'où vient ce nom.

avait plusieurs fois essayé d'avoir une *bonne amie*, à laquelle il aurait fait la cour en attendant le mariage; mais quand il se présentait dans les fermes où se tenaient les veillées, il s'apercevait que les conversations cessaient à son approche. Les filles faisaient tourner leurs fuseaux avec une ardeur inaccoutumée, et les gars fendaient silencieusement les ronces qui servent à réunir les tresses en paille des corbeilles : au lieu de lui passer, suivant la coutume, l'écuelle où chacun buvait le cidre à la ronde, on lui donnait une écuelle qui ne servait qu'à lui. Toutefois Jean, au lieu de s'irriter de cette méfiance, essayait, par son air de bonne humeur et ses joyeux propos, de se faire bien venir de la compagnie. Comme il avait la réputation d'un conteur habile, et qu'il savait beaucoup de ces contes du pays des *Hossouées*, qui font dresser les cheveux sur la tête, on se hasardait à lui demander une histoire, et il la racontait sans se faire prier.

Mais s'il adressait à quelque jeune fille des paroles d'amour, elle lui répondait aussitôt en baissant les yeux qu'elle avait déjà son *promis*. Quand on défaisait le feu pour indiquer aux gens étrangers à la maison qu'il était temps de s'en aller, les tisons placés de son côté étaient toujours retournés la partie enflammée touchant le sol; c'est, comme chacun sait dans le pays gallot, une manière emblématique et polie de signifier à un amoureux que ses assiduités sont inutiles. Jamais il ne vit la ménagère mettre en l'air du côté où il se trouvait le bout incandescent des tisons, signe d'un amour encouragé. Jean avait dépassé depuis longtemps l'âge où les garçons du pays ont coutume de se marier, sans avoir pu trouver une femme qui consentît même à lui donner des espérances.

C'était pourtant, comme on dit, un *bon corps*, un omme vigoureux et robuste, se levant de bon main, se couchant tard et ne rechignant point à la esogne : aussi sa petite terre produisait une récolte ouble de ce qu'elle était du temps de l'autre fernier : ses champs étaient bien entretenus et bien lantés, ses animaux avaient un air de santé et de ropreté qui faisait plaisir à voir ; il payait exactenent son maître, et il passait même pour avoir de 'argent placé chez les notaires.

*
* *

Malgré son fonds de joyeuse humeur, Jean était viement peiné de ne pouvoir trouver une ménagère our soigner ses vaches et s'occuper du linge et de intérieur de la maison.

Un dimanche de printemps où les pommiers étaient en fleurs, le ciel bleu et radieux, et où toute la campagne semblait réjouie et embaumée, il avait rencontré sur sa route, en revenant des vêpres, beaucoup de ses voisins qui marchaient à côté de leurs femmes ou de leurs promises : lui seul s'en retournait solitaire. Il se prit à se désespérer de rester toujours isolé et sans personne pour l'aimer et pour prendre soin de lui s'il devenait malade. Il réfléchissait amèrement à sa mauvaise chance en donnant à ses chevaux le repas du soir ; malgré lui l'envie lui montait au cœur ; et il se sentait prêt à pleurer.

Quand il eut fini de mettre le foin dans les râteiers et de disposer la litière de paille, il posa par erre sa lanterne où un bout de chandelle de résine répitait en jetant de vagues lueurs sur les murs

râteaux de l'écurie, et les poings crispés, il s'écria :

— Oui, pour avoir moi aussi une ménagère, je crois que je me donnerais au Diable, puisque les saints n'ont point eu pitié de moi.

— Me voici, maître Jean, répondit une voix mielleuse ; je crois que tu m'as appelé : aujourd'hui je suis tout disposé à te rendre service, car j'ai fait ma tournée dans la paroisse de Pluduno, où mes affaires marchent à souhait. Voyons ! à quoi puis-je t'être utile ?

— Monsieur le diable, dit Jean en ôtant respectueusement son bonnet de coton bleu rayé de bandes rouges, je voudrais me marier.

— Eh bien ! la chose est facile, et je consens à t'aider ; je n'y mets qu'une toute petite condition : si le jour de ta noce tu ne peux faire commettre à ta femme un péché mortel avant minuit, tu m'appartiendras. Signe cet écrit que je vais te lire, et je te donnerai un moyen sûr pour te faire aimer de celle que tu auras choisie, fût-elle la plus belle et la plus riche de six paroisses à la ronde.

Jean hésita : il se rappelait ce que sa défunte mère lui avait dit du Tentateur, et ce qu'il avait entendu au catéchisme ; mais le diable qui était devant lui avait l'air bonhomme, et son aspect n'était point fait pour effrayer. Il n'avait ni les cornes de bouc ni les ailes de chauve-souris que lui attribuent les tableaux et les statues des églises : c'était un monsieur vêtu de brun, et dont la figure souriante, bien qu'un peu basanée, aurait pu passer pour bienveillante, si la barbe rouge qui ornait son menton et ses yeux aux reflets bleuâtres ne lui avaient donné une expression étrange.

Quoique rassuré un peu, Jean hésitait encore ; mais il lui répugnait tellement de vivre seul et sans

affection, qu'après quelques minutes de réflexion, il prit la plume qu'on lui présentait, se fit une incision au bras avec un couteau, suivant les instructions du diable, et signa résolument le pacte.

Le monsieur à barbe rouge lui remit alors un petit morceau de bois presque noir qui avait l'air ancien, puis, après avoir expliqué à Jean comment il fallait agir pour atteindre le but de ses désirs, il disparut.

Le charme dont le jeune garçon venait d'être mis en possession était un fragment de la croix du mauvais larron, et une seule de ses parcelles introduite dans un verre suffisait pour rendre la personne qui y buvait immédiatement amoureuse de celui qui l'y avait mise.

Le fermier serra précieusement le morceau de bois qui devait lui donner une femme, puis il alla se coucher, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible. Il fit les rêves les plus riants, et se vit l'époux d'une ménagère agréable qui le caressait et tenait la maison propre et bien en ordre. Ces rêves de bonheur le firent rester au lit plus longtemps que d'habitude, et quand il se réveilla, le soleil était déjà haut.

*
* *

Il attendit le soir avec impatience, et, dès que la nuit close eut donné le signal de la veillée, il coupa un petit fragment de son talisman, et, le dissimulant avec soin, il se rendit à une ferme voisine où l'on arrangeait du chanvre, et où se trouvait déjà une compagnie nombreuse. C'était là que demeurait Mathurine qui l'avait autrefois repoussé : el[le] était une des filles les plus avenantes de la parois[se]

et celle de toutes qui plaisait le plus au fermier.

Lorsque Jean arriva, tout le monde était de bonne humeur, car la journée avait été belle, et chacun avait pu remarquer combien les blés paraissaient vigoureux et beaux.

Jean fut mieux accueilli qu'à l'ordinaire : Mathurine lui fit une place à côté d'elle, et on ne tarda pas à lui demander de raconter une histoire. Il se garda bien de se faire prier, mais, contre son habitude, il n'osa pas dire trop de mal du diable, de peur que celui-ci, pour se venger, n'enlevât au charme une partie de sa vertu.

Le conte, toutefois, réjouit l'assemblée et la mit en belle humeur, et Jean, qui cherchait l'occasion d'éprouver la puissance de son morceau de croix, s'écria d'un ton joyeux :

— Je pense, mes gars, qu'une *bolée* de cidre ne ferait de mal à personne : j'ai la langue toute sèche d'avoir raconté mon histoire.

Aussitôt on alla au cellier, on donna à Jean une bonne écuellée de cidre, et on en remplit une autre qui circula à la ronde, aussitôt remplie que vidée, aussitôt vidée que remplie. Quand Mathurine fut sur le point d'y tremper ses lèvres, Jean laissa comme par mégarde tomber dans le cidre de sa voisine son morceau de bois qui était fort petit, et que la jeune fille n'aperçut qu'après avoir bu.

On continua à causer, à parler de l'apparence des foins, du prix des petits cochons et de l'état des pommiers : Jean ne tarda pas à voir que Mathurine le regardait avec plus de bienveillance que de coutume ; il s'enhardit, et se décida à lui proposer tout bas de venir lui tenir compagnie pendant la grand-messe, quand arriverait le tour de garde de la jeune fille. Sa demande ne fut pas repoussée ; Mathurine

venait de s'apercevoir que, si son voisin n'était pas très beau, il avait l'air ouvert et de bonne santé, et elle songeait que sa femme n'aurait pas beaucoup d'ouvrage à faire, puisque Jean avait l'habitude de *mener* la ferme tout seul.

A la première visite qu'il fit, il fut bien accueilli, il ne tarda pas à s'insinuer de plus en plus dans les bonnes grâces de Mathurine; c'était lui qui la conduisait aux assemblées, et chaque fois qu'un colporteur passait près de la Mare-au-Loup, il achetait pour elle des images ou de beaux rubans. Les parents de la jeune fille donnèrent, sans trop de difficultés, leur consentement au mariage, et vers la Saint-Michel, le recteur annonça au prône qu'il y avait promesse de mariage entre Jean Lemaître et Mathurine. On en causa un peu à l'auberge du bourg et dans les villages; et, sauf quelques amants désappointés, le choix de la jeune fille fut généralement approuvé.

*
* *

La noce eut lieu, et une bonne partie des habitants de la paroisse y fut conviée : on fit venir les meilleurs sonneurs du pays qui tout le long de la route firent entendre leurs plus beaux airs. De temps en temps, en revenant de l'église, on s'arrêtait aux abords d'un village ou d'une ferme pour manger des échaudés en buvant du cidre; puis, après cette courte halte, le cortège se remettait en marche, musique en tête.

Le repas fut plantureux : d'énormes marmites contenaient dans leurs vastes flancs des quartiers de bœuf bouillis, et un nombre considérable de foies piqués de lard, que les convives mangère

avec appétit. Tout le monde se livra à la joie la plus franche, excepté Jean, qui, se souvenant de son pacte avec le diable, ne songeait qu'au moyen de faire pécher sa femme; mais, en dépit de son adresse et de ses ruses, il ne put y parvenir.

Le soir était venu, et les invités dansaient avec ardeur, s'interrompant de temps en temps pour reprendre haleine, et boire les verres de cidre qu'on leur présentait : le père de la mariée avait déclaré qu'il voulait absolument qu'on mît à sec, avant la fin des réjouissances, un tonneau de cidre, fabriqué presque sans eau, et qui le matin avait été mis en perce.

Quelque temps avant minuit, un homme que personne ne connaissait se présenta à la porte du lieu où l'on dansait :

— Vous êtes bien gais, mes amis, dit-il, voulez-vous me permetttre de danser avec vous et de prendre part à votre joie?

Et sans attendre la réponse, le voilà qui se place entre deux jeunes filles, et se mêle aux invités qui dansaient. Il était vêtu comme un habitant des villes, et gardait sur la tête un chapeau élevé et à larges bords qui lui descendait sur les yeux; ses habits étaient de couleur sombre, et ses mains gantées de noir.

Chaque fois que la ronde en tournant le faisait passer près d'un enfant que sa mère portait sur les bras, la petite créature se mettait à pousser des cris perçants, et elle ne s'apaisait que lorsque le nouveau danseur s'était éloigné. Sa mère fut frappée de cette circonstance, et comme elle savait que les innocents qui n'ont point encore péché reconnaissent le diable sous tous ses déguisements, elle considéra l'étranger avec plus d'attention et s'aperçut que l'un de ses pieds était difforme. Elle ne fit part à per-

onne de sa découverte; mais, sortant sans bruit de a maison, elle envoya un domestique à Ruca, en ui recommandant de prévenir les prêtres et de leur lire de se hâter de venir.

Les danseurs se sentaient entraînés par une puissance invisible qui donnait à leurs jambes une arleur inaccoutumée, et ils ne pouvaient s'arrêter, quoiqu'ils en eussent envie. Eux aussi avaient fini ıar remarquer les pieds étranges et difformes du ıouvel arrivé.

Le joueur de vielle, effrayé comme les autres, .vait déposé son instrument sur un meuble, et la ielle continuait à jouer toute seule.

Lorsque l'horloge sonna le premier coup de miıuit, le recteur revêtu de ses ornements sacerdotaux ırrivait dans l'aire : au douzième coup, le diable esse de danser, et va saisir le nouveau marié dans e foyer où, pâle de terreur, il s'était réfugié : il se ramponne à lui, et s'efforce de l'entraîner. Le prêtre ssaie, mais en vain, d'arracher la proie au démon, t de le chasser; il finit toutefois par passer son tole au cou de Jean Lemaître, et Satan, arrêté par et obstacle, ne peut emporter hors de la maison 'infortuné marié.

Les danseurs étaient haletants et épuisés; mais ls ne pouvaient s'arrêter et la vielle jouait toujours.

Cependant la mère de l'enfant, qui avait donné 'alarme, et qui était une femme de grand sens, avait ırdonné à l'un de ceux qui ne dansaient pas de nonter à cheval au plus vite, et d'aller chercher le ecteur de Saint-Germain-de-la-Mer, qui jouissait dans out le pays d'une grande réputation de sainteté.

Le vieillard se hâta d'accourir : dès qu'il eut mis e pied sur le seuil de la maison, la vielle cessa de e *faire entendre*, et les malheureux danseurs, déli-

vrés de la puissance qui les faisait tourner malgré eux, purent enfin prendre un peu de repos.

A la vue du saint homme, le diable se troubla, voyant qu'il avait affaire à un pouvoir supérieur au sien :

— O prêtre, s'écria-t-il, quand tu es sorti du ventre de ta mère, tu m'as fait trembler, moi et tout mon enfer!

Et il laissa Jean qui, à moitié évanoui, tomba sur les pierres du foyer.

— Sors d'ici, Satan, au nom de Dieu et de madame la Vierge, dit le recteur.

— Comment, et sous quelle forme veux-tu que je disparaisse? demanda le démon.

— Fais comme tu voudras, dit le saint homme en brandissant son goupillon ; mais hâte-toi d'abandonner ta proie et de quitter la maison.

Le diable s'en alla en tourbillon de vent, avec un bruit semblable à celui du tonnerre ; il abattit une partie du haut de la cheminée, et, à ce qu'on assure, on n'a jamais pu la rebâtir depuis.

Conté en 1861 par Émile Frostin, de Matignon, clerc de notaire, alors âgé de 25 ans. On raconte dans tout le pays beaucoup d'histoires analogues.

XLIII

LA MESSE DU FANTOME

était avant la grande Révolution : la Bretagne alors un royaume indépendant, et l'on n'y con-ait ni droits réunis ni conscription; mais les no- possédaient la terre et laissaient aux paysans qui ıltivaient une partie du son, en gardant pour eux e la farine.

ı soir du mois de mars, la prière du soir avait é beaucoup de monde dans la vieille église de t-Sébastien. Pour s'y rendre, les habitants des ıes avaient bravé la pluie qui tombait à torrents, vent qui soufflait par rafales, et gémissait tris-ent en faisant frissonner les hautes herbes du tière et les ifs qui abritent les tombes des dé-s. La saison était rude, et plus d'un pensait aux res marins en péril de mer.

ı prière du soir venait de finir, et l'un après l'au- les fidèles avaient quitté l'église : successivement deau avait éteint tous les cierges dont la fade ır de cire se mêlait à celle de l'encens; puis, pre- son trousseau de clés, il alluma une petite lan-e et alla fermer les portes. Quand il fut parti, ın bruit ne s'entendait dans l'église, et le silence ı nuit n'était troublé que par le souffle du vent, ır une fresaie qui, perchée sur une gargouille, ırait les airs de son cri plaintif et lugubre.

ns un banc, au pied obscur d'un des piliers de

la nef, était pourtant resté un chrétien. Fatigué des travaux du jour et de la course qu'il avait faite pour assister à l'office du soir, il s'était endormi pendant la prière, et ni le bruit de la foule en sabots qui se retirait, ni les pas du bedeau, ni le silence succédant au bruit, n'avaient pu l'arracher à son sommeil. Il dormait perdu dans la nuit, où les pâles rayons de la lampe du sanctuaire faisaient comme une petite étoile rouge.

L'horloge de l'église sonna lentement minuit : au douzième coup la porte de la sacristie s'ouvrit d'elle-même, laissant apparaître une vive lumière, et bientôt un prêtre en sortit, revêtu de ses ornements sacerdotaux et portant à la main le calice recouvert de son drap brodé. En même temps, et sans qu'on vît aucune main les allumer, les cierges s'illuminèrent et leur clarté dissipa l'obscurité qui enveloppait l'autel.

En arrivant au milieu du chœur, le prêtre s'inclina devant le tabernacle, puis, se retournant du côté de la nef, il s'écria d'une voix forte :

— Est-il quelqu'un qui veuille répondre ma messe?

Cette voix réveilla le fidèle endormi ; mais, surpris de cette solitude où il se trouve, de ces clartés, de la voix qu'il a entendue, il doute s'il veille ou s'il est le jouet d'un songe.

La voix du prêtre se fit entendre de nouveau, mais elle était moins forte et moins assurée :

— Est-il quelqu'un qui veuille répondre ma messe?

Cette fois le dormeur s'éveilla pour tout de bon ; il pensa bien que le prêtre était une âme en peine sortie du purgatoire par la permission de Dieu ; mais la peur paralysait sa langue et il ne put proférer aucun son.

La voix se fait entendre encore, mais cette fois plus basse et avec un accent de tristesse :

— Est-il quelqu'un qui veuille répondre ma messe?

— Moi! dit le fidèle en s'avançant.

Le prêtre commença l'office, auquel le dormeur, maintenant bien éveillé, fit les réponses prescrites.

Lorsque la messe fut terminée, l'officiant se tourna vers son répondant et lui dit :

— Aujourd'hui, grâce à toi, je serai en paradis. En réparation d'un péché que j'avais commis, depuis dix ans, j'étais forcé de venir toutes les nuits faire la demande que tu as entendue. Ma pénitence est accomplie, je ne t'oublierai pas auprès de Dieu.

Va-t-en, chrétien fidèle, et sors sans t'arrêter.

La porte de l'église s'ouvrit aussitôt d'elle-même, et le dormeur bien réveillé se hâta de la franchir : elle se referma derrière lui toute seule; mais auparavant, il avait pu voir que prêtre et lumière avaient disparu.

Conté par Émile Frostin, de Matignon, en 1861.

J'ai recueilli d'autres versions de la Messe du fantôme, qui se retrouve sous une forme différente dans les *Veillées bretonnes* de Luzel, et dans les *Légendes du Morbihan* de Fouquet.

XLIV

LES FEMMES ET LE DIABLE

Les légendes de la Haute-Bretagne, d'accord en cela avec celles de presque tous les pays, attribuent aux femmes plus de finesse qu'aux hommes : ce sont elles qui, la plupart du temps, aperçoivent le pied de cheval qui fait reconnaître le diable malgré ses déguisements. Ce sont elles qui, opposant la ruse à la ruse, finissent par tromper Satan lui-même, et par tirer leurs maris ou leurs amoureux des mauvais pas où ils se sont engagés.

Voici quelques courtes légendes qui mettent en relief ce rôle de finesse des femmes.

*
* *

Un garçon désirait vivement épouser une jeune fille qui lui plaisait, et qui aurait volontiers consenti à le prendre pour mari ; mais les parents s'opposaient au mariage, parce que l'amoureux n'était pas assez riche.

Le diable, le voyant désolé, vint le trouver et lui proposa de l'aider, mais à la condition que le jour de la noce, le marié trouverait moyen de l'occuper jusqu'à la fin de la messe de mariage : si au moment où [elle] serait finie le diable avait terminé tout l'ouvrage [qui] lui serait commandé, il attendrait le jeune homme [à la] porte du cimetière et l'emporterait.

Le jeune gars avait accepté le pacte, pensant qu'il réussirait à tailler au démon une besogne qui l'occuperait pendant la moitié d'un jour.

Les parents de la fille consentirent au mariage : l'on ne dit point quels moyens furent mis en œuvre pour cela par le diable ; mais le matin du jour fixé pour la cérémonie, il se présenta devant le futur marié, au moment où il se levait, et lui demanda ses ordres :

— Va, lui dit l'amoureux, défricher un taillis planté d'arbres qui ont dix-huit ans, et arrache les souches avec tes dents.

Au moment où le jeune homme achevait de se raser, et se préparait à mettre sa cravate, le diable revint et lui annonça que sa tâche était accomplie.

— Qu'avez-vous à m'ordonner maintenant ?

— Ote du grenier le foin qu'on y a logé, et qui s'échauffe parce qu'il n'était pas assez sec quand il fut ramassé, porte-le dans la grande prairie, étends-le, et après l'avoir fait bien sécher, rapporte-le à l'endroit où tu l'as pris.

Le gars, pensant cette fois que le diable était occupé pour longtemps, acheva sa toilette, et se rendit à la maison de la mariée. Toutefois, il paraissait triste, car la rapidité avec laquelle avait été achevé le défrichement lui faisait craindre que la fenaison ne fût accomplie avant la fin de la messe de mariage.

Sa fiancée, le voyant soucieux, le prit à part, et lui demanda ce qu'il avait pour paraître, en un jour où l'on est d'ordinaire si joyeux, avec une figure aussi longue que s'il se rendait à un enterrement. Après bien des hésitations, il finit par avouer la convention qu'il avait faite avec le diable.

— N'est-ce que cela, dit la jeune fille, je trouverai bien moyen de te débarrasser de ton ennemi. Si tu le

vois revenir, donne-lui ce cheveu, et ordonne-lui d'aller le forger et de le convertir en un anneau d'argent.

Au moment où la noce arrivait en vue de l'église, le jeune gars aperçut à la porte du cimetière le diable, visible pour lui seul, qui vint lui dire à l'oreille que le foin était rentré.

— C'est bien, répondit le marié, maintenant va à la forge, et fais avec ceci une bague d'argent pour ma femme.

Le diable prit le cheveu ; mais dès qu'il l'eut approché du feu qui flambait, il fut brûlé et disparut dans les flammes. Satan s'aperçut alors qu'il avait eu affaire à plus rusé que lui : il s'en fut tout penaud et laissa le mariage s'accomplir tranquillement.

*
* *

En partant pour la foire de la Saint-Pierre, qui se tient à Rennes, et où viennent les domestiques qui veulent se louer, un fermier dit à sa femme :

— Il faut que je ramène ce soir un serviteur, quand ce serait le diable en personne.

A la foire, par un hasard extraordinaire, tous ceux auxquels il proposa d'entrer à son service étaient déjà engagés, ou refusaient ses conditions, et il quitta la ville fort mécontent de son insuccès.

En passant près d'un bourg, il rencontra un voyageur qui marchait bon pas en sifflant un air.

— Hé l'ami ! lui dit-il en le joignant, vous semblez bien joyeux, et votre journée a été meilleure que la mienne, à ce que je vois : je n'ai pu trouver un domestique dont j'avais besoin, et si vous m'en enseigniez un, je vous serais bien obligé.

— Il n'est pas besoin d'aller si loin, dit l'étranger :

je suis garçon de ferme et prêt à entrer à votre service si vous le voulez.

Le fermier, ravi, emmena l'étranger au cabaret, où ils burent du cidre et convinrent des conditions et du prix du service.

Le lendemain, quand le domestique eut mangé sa soupe, son maître lui commanda d'aller ôter le fumier de l'écurie.

— J'ai bien le temps, répondit-il en prenant un tison pour allumer sa pipe.

Peu après, il sortit pour se mettre à l'œuvre, et le maître étant allé voir comment travaillait son nouveau serviteur, vit le fumier qui volait en dehors de l'écurie, comme si une douzaine de personnes avaient été occupées à le jeter avec la fourche à trois dents : en peu de temps l'écurie fut nettoyée et le fumier mis en tas.

— Maintenant, dit le fermier, il faut aller couper la haie de ma prairie et la mettre en fagots.

Bien que le pré contînt deux cents journées de fauche, avant le coucher du soleil le domestique avait accompli sa tâche.

Le lendemain, le fermier, soupçonnant quelque magie, paya son domestique et lui dit de s'en aller. Comme il ne se pressait pas de sortir :

— Que te faut-il encore, dit-il ? ne t'ai-je pas donné ce que je te devais ?

— Si, mais tu vas venir avec moi.

— Pourquoi ?

— Je suis le diable, et tu m'as appelé l'autre jour.

La fermière, qui entendait cette conversation d'une pièce à côté, prit une bouteille d'eau bénite, et se mit à asperger avec le contenu de la bouteille le domestique démon qui avait saisi son mari par le cou.

Il se hâta de le lâcher, en criant comme un chat

XLV

LE SORCIER

Il y a des contes qui ont été inventés par les anciens pour se divertir; mais ce que je vais raconter est une histoire vraie qui est arrivée à mon grand'père; il n'était point homme à mentir, et voici le récit qu'il nous en a fait *maintes et une fois.*

C'était du temps de la grande Révolution : la récolte avait été mauvaise : aussi le blé était rare et les pauvres gens souffraient. Un jour un homme vêtu comme une *manière de monsieur* vint dans l'aire de ma grand'mère et lui dit :

— Logez-moi pour quelques jours, ou bien vous vous en repentirez.

— Je voudrais bien vous loger, monsieur, lui dit-elle ; mais j'ai beaucoup d'enfants et je n'ai pas un lit à vous donner. Cependant vous pouvez rester chez moi, si vous voulez vous contenter de coucher sur des bottes de paille : ce que je fais, ce n'est pas par peur de vos menaces, mais par charité chrétienne.

L'homme accepta ; mais il demanda un coffre pour y renfermer un paquet de livres qu'il portait sur son dos, le ferma avec soin, et mit la clé dans sa poche.

Un [illegible] ma grand'mère se plaignait devant lui d[illegible] avoir de farine, bien qu'elle eût plu-[illegible] oyé du blé au moulin ; mais il ne souf-[illegible] at. L'homme aux livres offrit d'accom-

pagner mon grand'père, en lui promettant qu'il lui ferait avoir de la farine.

Quand ils furent arrivés au moulin de Launay, il dit au meunier :

— Voici un sac de blé que je vous apporte : faites-en vite de la farine, car nous n'en avons plus à la maison.

— Comment voulez-vous que je puisse moudre : il ne fait ni *vent ni vague*.

— Mettez le sac dans la trémie, dit l'étranger.

Le meunier obéit : alors l'homme aux livres se coucha sous les vergues du moulin, comme pour dormir : aussitôt, et sans que son corps y touchât, le moulin se mit en branle et marcha jusqu'à ce que le blé de ma grand'mère eût été entièrement moulu. Alors l'étranger se releva, et le mouvement cessa aussitôt.

Quand ma grand'mère apprit ce qui était arrivé, elle commença à avoir peur. « Hélas ! disait-elle, c'est le diable que j'ai logé chez moi : il fera du mal à mes enfants ». Et elle alla chercher le recteur de Saint-Pôtan, qui prit son étole et se mit à faire les cérémonies de l'exorcisme. L'homme s'en alla et ne reparut plus dans le pays.

Quand mon grand-père racontait ce souvenir de sa jeunesse, il disait : Le monsieur aux livres était sorcier, et il avait le Petit Albert dans son ballot.

Conté par Vincente Béquet (de Saint-Pôtan), 1867.

Le Petit Albert, dont il est parlé dans le conte précédent, est un livre mystérieux qui joue un rôle assez fréquent dans les récits de choses diaboliques *ou merveilleuses*. C'est un livre que seuls les ini-

tiés et les sorciers, et parfois les prêtres, ont en leur possession, et auquel est attribué le pouvoir d'évoquer le diable, les lutins, etc.

Voici quelques historiettes où il en est question :

*
* *

Ceci, disait Angèle Quérinan, d'Andouillé, doit être bien vieux et je pense que c'est un petit conte d'autrefois, car ni moi, ni aucun de ceux qui vivent à cette heure, n'avons connu les gens auxquels la chose est arrivée.

La chambrière du recteur de Gahard ayant été pendant la grand'messe faire le lit de son maître et ranger dans son appartement, trouva un livre sur sa table de nuit : elle se mit à le lire, mais plus elle lisait, plus cela l'intéressait, et la magie du Petit Albert opérant sur elle, elle finit par s'en aller en souffle de vent.

Pendant la messe le recteur se souvint du livre dangereux qu'il avait laissé dans sa chambre, et il courut à son presbytère ; mais il ne retrouva pas sa servante, et ne vit d'autre vestige de la fille qu'une coiffe qui était accrochée à la fenêtre.

Il parvint pourtant à la faire revenir en chair et en os, et en apparence sans aucun mal ; mais elle ne survécut pas longtemps à cette aventure, et depuis on ne la vit jamais rire. Quand on essayait de lui faire raconter ce qui lui était arrivé, elle refusait de rien dire, et répondait invariablement par ces paroles : « Comme vous ferez, vous trouverez. »

*
* *

Un homme de Gahard, nommé P..., qui naguère

était encore plein de vie, gardait une nuit un malade et avait pour compagnon une autre personne. Pour se divertir et passer le temps, P... prit un livre qu'il se mit à lire attentivement.

Tout à coup on entendit au dehors un bruit semblable à celui que feraient des voitures, et plusieurs messieurs habillés de rouge entrèrent dans la maison en ôtant leur chapeau : ils s'approchèrent du malade, et l'un deux lui présenta sa tabatière en l'invitant à y prendre une prise.

Le malade, qui savait que P...., avait la réputation d'être sorcier, refusa le tabac, et fit le signe de la croix, et les messieurs disparurent aussitôt.

Dès le lendemain, il envoya chercher le recteur auquel il raconta ce qui s'était passé : le prêtre dit que P... avait dû lire le Petit Albert, et comme il trouva un livre que P... avait laissé, il le mit dans le feu pour le brûler; mais le livre sautait dans le feu comme s'il eût voulu en sortir, le prêtre le repoussait dans la flamme avec sa canne, et il brûla longtemps sans se consumer.

XLVI

LE MATELOT JEAN-JACQUES

Jean-Pierre était un capitaine qui commandait un navire dont l'équipage se composait de huit hommes et d'un mousse.

Parmi les matelots embarqués à son bord se trouvait un marin nommé Jean-Jacques. Le navire faisait voile pour Bourbon, et toutes les fois qu'il s'agissait de prendre des ris, de serrer la toile du navire ou de faire quelque besogne de matelot, Jean-Jacques demandait qu'on le laissât tout seul exécuter la manœuvre, et il l'accomplissait plus rapidement que n'aurait fait l'équipage d'un vaisseau de guerre.

Au bout de trois mois, il ne prenait même plus la peine de monter dans les mâts ; il se contentait de siffler, et aussitôt la manœuvre se faisait d'elle-même.

— Par ma foi, disait le capitaine, c'est un plaisir d'avoir un matelot comme toi, Jean-Jacques, et il y a longtemps que j'en désirais un pareil.

Mais les autres marins qui avaient peur de Jean-Jacques, parce qu'ils le croyaient sorcier, répondaient :

— Cela vous plaît, capitaine, mais ne nous convient guère à nous autres.

Quand le navire fut arrivé à Bourbon, les hommes de l'équipage pressèrent le capitaine de ne plus conserver Jean-Jacques à son bord.

— Non, mes garçons, leur répondit-il : c'est un homme qui fait l'ouvrage de dix matelots, et c'est un bon sujet.

— En ce cas, dirent-ils, nous allons débarquer à terre.

Il ne resta plus avec le capitaine que Jean-Jacques et le mousse.

— A nous trois, disait le capitaine, nous pouvons conduire le navire.

Mais le commissaire de marine ne voulut pas laisser partir un vaisseau d'aussi fort tonnage avec un équipage composé de deux hommes et d'un mousse. Il écrivit à l'armateur qui ordonna de prendre un autre capitaine.

Le capitaine Jean-Pierre et Jean-Jacques achetèrent un navire plus petit, sur lequel ils s'embarquèrent avec le mousse pour faire le cabotage dans ces pays-là. Ils furent constamment favorisés par le beau temps, et la première année, ils gagnèrent deux cent mille francs; la seconde quatre cent mille francs, la troisième huit cent mille, et ils avaient à bord trois caisses remplies d'or.

Alors le capitaine dit à son matelot :

— Nous sommes assez riches comme cela, si tu veux nous allons nous reposer.

Ils laissèrent le mousse à bord pour garder le navire, et tous les jours ils descendaient à terre et menaient joyeuse vie. A quelque temps de là, Jean-Pierre qui était devenu amoureux d'une jeune fille du pays, dit à son matelot qu'il avait envie de se marier à Bourbon.

— Ne te marie pas ici, dit Jean-Jacques, attends plutôt à être en Bretagne. Nous allons, si tu veux, prendre notre navire, le charger de pierres d'or et aller débarquer au Havre au lieu de nous rendre à Saint-Malo.

Ils mirent à la voile et le navire contenait les coffres qui étaient chargés de pierres d'or. La traversée devait durer trois mois, et la manœuvre se faisait facilement, grâce au sifflet de Jean-Jacquès.

Un jour le capitaine était en train de se déshabiller, et il laissa tomber une médaille qu'il portait au cou, et dont le cordon était usé. Comme il se baissait pour la ramasser, il se sentit saisir violemment par le bras, et vit près de lui Jean-Jacques :

— Que fais-tu? lui dit-il.

— Pourquoi ramasses-tu cette médaille? demanda Jean-Jacques.

— Parce qu'elle porte l'image de la Vierge; c'est ma mère qui me l'a donnée et je l'ai toujours sur moi.

— C'est bien heureux pour toi, dit Jean-Jacques.

Le capitaine qui commençait lui aussi à avoir peur de son matelot, lui dit :

— Sitôt arrivés au port nous partagerons notre gain et nous nous séparerons.

— Il n'est pas besoin d'attendre si longtemps, répartit le matelot, je m'en vais puisque je te gêne.

Et il disparut, sans que ni le capitaine, ni le mousse pussent savoir où il était passé, et il n'y avait en vue ni terre, ni navire.

Les coffres remplis de pierres d'or étaient restés dans le navire, et le capitaine dit au mousse :

— Mon pauvre garçon, comment allons-nous faire maintenant pour naviguer?

— Ah! répondit le mousse, je n'avais jamais osé vous le dire; mais plus de vingt fois, il m'a prié de quitter le petit habit de la Vierge que je porte sur moi. Ce n'est pas un matelot, c'est le diable.

Quelque temps après, un navire se montra au large, et le capitaine dit au mousse de monter au haut du mât, et d'y placer un drapeau pour réclamer assistance.

Le navire aperçut le signal de détresse, et se dirigea sur eux, puis il mit une chaloupe à la mer pour venir voir ce qu'ils demandaient.

— Je veux parler au capitaine, dit Jean-Pierre.

Le capitaine arriva dans un autre canot, et Jean-Pierre lui demanda deux hommes pour l'aider à conduire son bateau jusqu'au Havre, parce que son équipage était mort en mer.

Le capitaine y consentit, et dit que lui aussi allait au Havre, mais il y arriva avant Jean-Pierre parce que son équipage était plus nombreux.

En débarquant sur le quai, Jean-Pierre aperçut son matelot qui lui dit :

— Ah ! te voilà, Jean-Pierre.

— Oui ; qui t'a amené ici, Jean-Jacques ?

— J'y suis venu tout seul ; je n'ai pas besoin de navire pour aller où je veux.

— Demain nous réglerons nos comptes.

— Il faut, dit Jean-Jacques, commencer par vendre le navire.

Quand le navire eut été vendu, ils ouvrirent les caïsses pour partager ce qu'il y avait dedans ; mais au lieu d'y trouver des pierres d'or, de l'argent et des louis, ils ne virent que des centimes.

— Ah ! dit le capitaine, je croyais avoir fait un bon voyage, mais je vois qu'il ne me rapporte pas grand'chose.

— Si tu avais, répondit Jean-Jacques, laissé tomber ta médaille, le voyage aurait été bon pour moi.

Ils mesurèrent les centimes, prirent chacun leur part, donnèrent la sienne au petit mousse, puis Jean-Jacques disparut, et on ne l'a jamais revu depuis.

Conté par *Rose Renaud*, de Saint-Cast, 1879.

XLVII

LE LOUP-GAROU

C'était il y a longtemps, si longtemps qu'alors les grands pères de ceux qui ont vu la Révolution n'étaient pas encore nés, et que les plus hauts chênes de Haute-Sève, la forêt aux grands arbres, étaient à peine des glands.

Un fermier, qui avait besoin d'un domestique pour l'aider dans son labour, engagea à son service un garçon qui vint se proposer à lui : on convint du prix ainsi que des conditions, mais le jeune homme stipula expressément que dès que l'Angelus sonnerait, il cesserait de travailler dans les champs.

Le nouveau domestique était robuste et adroit, et ne s'épargnait point à la besogne, si bien que son maître était très content de ses services.

Un jour, les gens de la ferme s'étaient mis à l'ouvrage dès le matin pour préparer la terre d'un champ et l'ensemencer; quand arriva le soir, il ne restait plus pour terminer qu'un très petit espace à arranger et si tout le monde avait continué à travailler, le labour du champ aurait pu être fini le jour même. Chacun s'y employait donc avec ardeur, le garçon de ferme comme les autres ; mais dès que les premiers tintements de la cloche du soir se firent entendre, il cessa de toucher à ses outils. Son maître eut beau le supplier, le menacer, lui promettre une gratification, il resta inébranlable et rappela les conditions

de son engagement, puis il quitta l'endroit où on labourait et s'éloigna.

Cette conduite parut étrange au fermier qui, voulant savoir ce qui arriverait, suivit de loin son domestique. Il le vit monter dans un arbre où il disparut entre les branches.

Près de cet arbre était un carrefour orné d'une grosse croix de pierre entourée d'un buisson assez épais, derrière lequel le fermier se cacha.

Après la nuit tombée, un homme passa, puis un second, sans qu'il leur arrivât rien; mais un troisième qui retournait chez lui en sifflant fut moins heureux; le domestique, qui était loup-garou, descendit avec rapidité de l'arbre où il était monté, et se mit à lutter avec le passant qu'il renversa, sans toutefois lui faire grand mal.

Quelques instants après, le domestique rentrait à la ferme presque en même temps que son maître, et rien dans son allure n'indiquait qu'il venait de soutenir une lutte, et qu'il avait été transformé en bête.

Son maître ne lui dit rien ce soir là; mais un jour qu'ils revenaient ensemble de la foire, il eut la curiosité de l'interroger.

— Pourquoi laissas-tu passer sans rien lui faire le premier homme qui passa l'autre soir devant l'arbre où tu étais caché?

— Parce que sa mère, étant enceinte de lui, a eu envie de manger un cœur de mouton, et je lui aurais fait trop peur.

— Et le second, pourquoi ne lui dis-tu rien?

— Sa mère, pendant sa grossesse, a eu envie de manger un cœur de veau, aussi son fils a un caractère craintif, et la frayeur aurait pu le rendre malade.

— Pourquoi as-tu lutté avec le troisième?

— Je savais bien que c'était un brave, et il a sr

au n... aque avec courage : quand sa mère le ortait dans son sein, elle eut envie de manger un cœur de bœuf. Mais vous, gardez-vous bien de me suivre une autre fois, car si je venais à m'en apercevoir, je vous tordrais le cou.

Peu de temps après, le garçon de ferme cessa l'être loup-garou : un homme courageux qui savait comment faire cesser le charme auquel le malheureux jeune homme était soumis, le blessa au front un coup de fourche qui fit jaillir le sang ; à partir de ce moment, il n'eut plus jamais envie de courir le guilledou la nuit, et il travaillait le soir comme les autres après que l'Angelus avait sonné.

...nté en 1878 par Jean Piou, de Gosné (Ille-et-Vilaine), âgé de ... ans.

XLVIII

RODOMONT

Il y avait une fois une couturière qui s'appelait Marie Mariton : elle était si laide que personne n'avait jamais eu même la pensée de lui faire la cour, et toute sa fortune consistait en quelques pauvres meubles.

Elle allait souvent travailler dans une maison où était un jeune homme qui lui plaisait beaucoup ; mais il ne faisait point attention à elle, et il était sur le point de se marier avec une très jolie personne.

Parfois, elle se disait que si au lieu d'être laide et pauvre, elle avait eu la chance d'avoir quelques écus et une figure agréable, celui qu'elle aimait en secret, loin de la considérer comme un laideron, l'aurait regardée avec plaisir, et aurait peut-être pensé à l'épouser.

Un jour qu'elle était seule, et qu'assise sur sa chaise elle cousait en se livrant à ces réflexions, elle vit entrer un monsieur qui la salua avec politesse, et lui demanda si elle se trouvait heureuse.

— Hélas ! non, monsieur, répondit-elle ; car, ainsi que vous pouvez le voir, ma figure n'est pas faite pour plaire, et je suis si pauvre que je n'ai pas le moyen d'avoir de jolies toilettes qui pourraient me donner une meilleure tournure et un aspect plus agréable.

— Il dépend de vous, dit-il, que vos souhaits s'accomplissent : je puis vous donner un charme q

vous fera paraître si séduisante aux yeux de la personne que vous aimez, que toutes les autres femmes lui sembleront laides et qu'il n'aura de regards que pour vous. Je n'y mets qu'une condition: dans un an à partir de ce jour je reviendrai, et il faudra que vous puissiez me dire comment je m'appelle, sinon vous m'appartiendrez corps et âme, et je vous emporterai. Mais sachez que le charme que je vous confierai perdrait toute sa puissance si vous écriviez mon nom, ou s'il vous arrivait de le dire à quelqu'un. Au reste, je m'appelle Rodomont, c'est un nom aisé à retenir.

La jeune fille trouva que la condition n'était pas bien difficile à remplir, elle signa le pacte de son sang, et après lui avoir remis le talisman, le monsieur disparut si subitement qu'elle ne sut par où il s'en était allé.

Elle serra précieusement le charme qui lui avait été donné, et tout en faisant courir son aiguille, elle répétait : Rodomont! Rodomont! pour bien graver ce nom dans sa mémoire.

Quand le jeune homme rentra à la maison, au lieu de saluer froidement l'ouvrière en faisant à peine attention à elle — il sembla prendre un plaisir particulier à la regarder et à lui causer : le lendemain et les jours suivants, il venait lui tenir compagnie pendant qu'elle travaillait, et il lui disait des douceurs auxquelles la jeune fille, peu habituée à être courtisée, prenait un grand plaisir.

Sa mère et sa sœur ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il s'occupait beaucoup de la couturière, et qu'il n'allait plus que rarement et, comme à regret, chez sa future, et elles lui disaient :

— D'où vient donc que tu as tant de plaisir à causer avec cette fille si laide, au lieu de t'occuper de ta

fiancée qui est pourtant, sans contredit, une des plus jolies personnes du pays ?

— Je n'épouserai pas celle que vous dites, et je vous déclare que je n'aurai d'autre femme que Marie Mariton, car personne ne me plaît autant qu'elle.

Ses parents eurent beau lui faire des remontrances, et lui représenter la pauvreté et la laideur de l'ouvrière, il ne les écouta point, et il finit par se marier avec elle, à la grande surprise de tous les gens du pays, sur lesquels le charme n'avait aucun pouvoir et qui voyaient la couturière telle qu'elle était, c'est-à-dire peu séduisante.

*
* *

Le diable — car c'était lui qui s'était présenté à Marie Mariton sous la figure d'un monsieur, — avait bonne envie que l'année fût révolue, et qu'il lui fût permis de saisir sa proie, et comme il craignait que la jeune mariée ne vînt à lui échapper, il lui envoya un rêve qui lui fit oublier le nom de Rodomont. Elle avait beau se creuser la tête pour retrouver les syllabes qui lui étaient autrefois si connues, elle ne pouvait y parvenir.

Son mari, qui la voyait triste, lui demanda ce qui la chagrinait, si elle avait envie de quelque chose, ou si quelqu'un lui avait manqué. Mais elle n'osa lui confier le secret qui la rendait si malheureuse, et elle lui répondit par des paroles évasives.

Il pensa que le grand air lui ferait du bien, et lui proposa de l'accompagner à la chasse ; mais elle refusa, et quand il fut parti, elle s'enferma dans sa chambre pour songer à son malheur et pleurer.

Cependant son mari parcourait les champs, et à

chaque instant il voyait des petits oiseaux perchés sur les buissons, et qui chantaient :

Si Marie Mariton,
Savait le nom de Rodomont,
C'est elle qui rirait !

Et à chaque instant, il entendait ce refrain frapper ses oreilles, et si fréquemment qu'il trouvait les oisillons bien ennuyeux.

Quand il rentra, il dit à sa femme :

— Tu as eu grand tort de ne pas m'accompagner à la chasse : tous les petits oiseaux parlaient de toi, et tu te serais bien divertie à les écouter.

— Les petits oiseaux ? vous voulez rire sans doute : que disaient-ils donc, et comment avez-vous fait pour comprendre leur langage ?

— Ma foi, ce n'était pas bien difficile ; car ils voletaient autour de moi en répétant :

Si Marie Mariton,
Savait le nom de Rodomont,
C'est elle qui rirait !

Quand elle entendit ces mots, elle fut si joyeuse qu'elle riait aux éclats, et qu'elle chantait.

— Pourquoi ce nom bizarre te plaît-il tant ? demanda son mari.

— Ah ! dit-elle, c'est celui que je compte donner à notre petit enfant qui doit venir.

Le mari se montra satisfait de cette réponse, et elle ne jugea pas à propos de lui en dire davantage, craignant de voir disparaître la puissance du charme, et à partir de ce moment, elle reprit sa gaieté et sa bonne humeur.

Cependant l'année s'était écoulée ; une nuit que le mari de Marie n'était pas à la maison, et qui se trouvait justement être l'anniversaire du jour où avait eu lieu le pacte, elle entendit un grand bruit, et une main vint frapper aux carreaux de la fenêtre de la chambre. Elle l'ouvrit toute tremblante, car elle se doutait bien de la visite qui lui arrivait. Ce fut en effet le diable qui entra, et qui dit :

— L'année est expirée, j'ai accompli ma promesse, et je viens pour vous emporter si vous ne pouvez me dire comment je m'appelle.

— Rien n'est plus facile, Rodomont, répondit-elle.

Le diable, se voyant ainsi dupé, s'en alla par la fenêtre qui heureusement était restée ouverte, et il était si en colère qu'il prit la forme d'un ouragan qui abattit beaucoup d'arbres du voisinage, et enleva les ardoises de plusieurs maisons.

Conté en 1878 par Jeanne Bazul, de Trélivan.

Voici un petit conte de l'Ille-et-Vilaine qui a quelque rapport avec le précédent :

Un homme avait ordonné à sa femme de filer en huit jours tout le chanvre qui était dans un grand grenier, et il partit, lui promettant de la battre et même de la tuer si elle n'avait pas accompli sa tâche.

Comme elle se lamentait, elle vit venir un lutin qui lui proposa de faire son ouvrage, à la condition qu'elle devinerait son nom, sinon il devait l'emporter.

Le lutin se mit à l'ouvrage, et fila le chanvre en peu de jours.

Un *soir que la bonne* femme allait chercher du feu *chez ses voisins* dans un sabot de bois, elle passa

près d'un arbre où était le lutin qui ne la vit pas, et elle entendit qu'il disait :

Si la vieille bonne femme savait
Que j'ai nom Rigaut Séné,
C'est elle qui danserait !

La vieille fut bien contente, et quand le lutin se présenta pour savoir si elle connaissait son nom, elle lui dit :

— Vous vous appelez Fanchin (1) ?
— Non.
— Alors, c'est Pelo.
— Non.
— Ah ! je sais bien maintenant, c'est Rigaud Séné.
— Ah ! la vieille, vous m'avez écouté ! dit le lutin qui s'en alla tout penaud.

Conté en 1878 par Jean Piou, de Gosné, âgé de 13 ans.

(1) François.

XLIX

LE DRAP MORTUAIRE

Il y avait une fois une couturière qui allait coudre dans les fermes. Un soir qu'elle revenait tard de sa journée, elle passa en s'en allant devant le cimetière, et vit un grand drap de lit blanc qui était sur une tombe; elle le regarda et elle se dit :

— Ah ! que voilà un beau suaire ! j'ai bien envie d'aller le chercher.

Elle le prit sur la tombe, et quand elle l'eut dans les mains, elle entendait tout le long du chemin une voix qui disait : « Rends-moi mon suaire ! Rends-moi mon suaire ! »

Quand elle fut rendue à la maison, elle dit à sa mère :

— J'ai trouvé un beau suaire dans le cimetière, et tout le long du chemin il m'a crié : Rends-moi mon suaire !

— Il faudra, lui répondit sa mère, aller demain à l'église de bonne heure, et raconter tout au prêtre à qui tu te confesses.

Elle parla au prêtre de ce qui lui était arrivé, et comme il lui ordonnait d'aller reporter à la nuit le suaire à l'endroit où elle l'avait pris, elle le pria de venir avec elle dans le cimetière. Il répondit qu'il l'accompagnerait jusqu'à la porte, mais qu'il n'avait pas le droit d'aller plus loin.

Quand il y fut arrivé, il dit à la couturière :

— Allez, et si quelque chose se pose sur le suaire, vous le coudrez dans la toile.

Lorsqu'elle eut porté le drap sur la tombe où elle l'avait pris, une tête de mort vint se placer dans le suaire, et elle la cousit.

Comme elle allait finir sa dernière aiguillée, elle pensa à ses ciseaux qu'elle avait laissés dans le drap : elle le décousit vivement pour les reprendre, puis elle se mit à recoudre le suaire. En faisant le dernier point, elle piqua la tête de mort avec son aiguille, et elle entendit une voix qui disait :

— Ah ! que vous me faites mal.

Elle eut si grand peur qu'elle mourut aussitôt.

Conté en 1879 par le jeune Frostin de Saint-Cast, âgé de quatorze ans environ. J'ai recueilli à Matignon vers 1860 une autre légende qui par plusieurs points ressemble à celle-ci. Deux curieuses légendes publiées par M[me] de Cerny (Saint-Suliac et ses traditions) ont trait non à des *suaires volés*, mais à des coiffes enlevées à des revenants : elles s'appellent : *La jeune fille du Cimetière* et les *Trois mortes*. Le D[r] A. Fouquet (Légendes du Morbihan), raconte aussi une histoire de suaire volé très-différente de la mienne, et qu'il intitule : *Alice de Quinipily*.

L

LE DIABLE MÉNÉTRIER

Je m'en vais vous raconter une histoire que je tiens de mon grand-père : elle s'était passée du temps qu'il était jeune, — il y a bien des années de cela, — mais il n'aurait pas voulu jurer qu'elle était vraie, n'ayant point été là quand la chose arriva.

C'était avant la grande Révolution : un soir il y avait nombreuse compagnie dans une ferme peu éloignée du village de Vaurenou, en la paroisse de Servon : on y faisait, comme on dit dans le pays, *veillouas*, c'est-à-dire veillée, et, à cette époque, on allait plus volontiers voisiner que maintenant, parce qu'il y avait moins de cabarets. Aussi presque tous les gens du village et des métairies du voisinage étaient venus à la ferme du père Joulaud, un joyeux vivant qui avait plusieurs filles accortes et fraîches, et qui, de plus, l'année ayant été très abondante en pommes, avait dit que le cidre ne serait point épargné.

Les femmes et les filles avaient apporté leurs quenouilles bien garnies de filasse et amené avec elles les enfants ; et les hommes, assis çà et là, tressaient des chapeaux de paille, ou faisaient des corbeilles avec des brins de *feurre* cerclés de ronces fendues. Les vieux se chauffaient sur les bancs qui garnissaient les deux côtés du vaste foyer et étaient placés sur une sorte d'estrade formée de larges pierres

plates irrégulièrement assemblées et élevées d'un pied au-dessus du sol en terre battue. Dans la cheminée brûlaient deux chandelles de résine que portaient de hauts chandeliers de bois faits d'une tige de saule emmanchée dans une planchette qui servait de pied ; mais, malgré ce luxe de lumières, malgré une autre résine qui brûlait sur la table dans un chandelier de fer, la clarté d'un feu d'ajoncs morts éclairait bien mieux que ces chandelles rustiques l'appartement où se tenait le *veillouas*. C'était la pièce principale de la ferme avec ses armoires et ses lits-clos rangés le long des murs, la table étroite et allongée garnie de bancs de bois, et les poutres noircies par la fumée qui supportaient le plancher du grenier.

On était à la veille de la Toussaint, et, tout en faisant leur ouvrage, les garçons et les filles échangeaient de joyeux propos ; les conteurs disaient des histoires de revenants ou les légendes des fées d'autrefois ; de temps en temps, le père Joulaud faisait circuler des écuelles pleines d'excellent cidre, et lui-même allait souvent au cellier remplir au tonneau son grand pichet de terre brune. La compagnie était si en train qu'on ne songeait point à la fête triste du lendemain ; on semblait plutôt se croire à l'époque plus riante de Noël ou à celle de Pâques, qui étaient alors l'occasion de grandes réjouissances.

Lorsque l'horloge sonna neuf heures, tout le monde paraissait plus disposé à s'amuser qu'à travailler ; et, l'un des jeunes gens ayant proposé de danser, presque tous les assistants firent chorus avec lui. Seuls, les vieillards et les bonnes femmes hochèrent la tête en signe de mécontentement.

— Y pensez-vous? dit une vieille femme, danser *la veille* de la Toussaint, la veille du jour où l'on va

ı procession au cimetière s'agenouiller sur la tombe ›s défunts? N'est-ce pas à cette époque de l'année ıe, parfois, ils reviennent visiter les lieux où ils ont cu?

— Ma foi, dit l'un des assistants, laissons-là les orts: leur fête n'aura lieu que demain. Quand ils aient sur la terre, ils se sont donné du bon temps leurs heures, et ils ne peuvent trouver mauvais ıe nous fassions comme eux.

— Oui, oui, s'écrièrent les jeunes gens, dansons!

— Mais, objecta un vieillard, vous n'avez pas de usique, et une danse sans vielle ni violon est aussi ste qu'une fête sans cloche.

— S'il n'y a plus que cela à nous retenir, dit le rçon qui avait parlé le premier, je me charge de ›uver un ménétrier; le bourg de Servon n'est pas n, et hier encore Matelin Bertru nous a fait joli-ənt sauter: je pense qu'il consentira volontiers à nir ici, surtout si on lui dit qu'il y trouvera joyeuse mpagnie, du bon cidre et quelques pièces à gagner. Bertru refuse, j'irai trouver Jean Tual, son com-re, un des plus fins joueurs de vielle qu'il y ait ci Vitré. Attendez-moi un peu, et je vous amènerai ı musicien, serait-ce le diable en personne.

*
* *

Le jeune gars sortit de la ferme, et il se dirigea rs le bourg, non par la route qui, à cause des der-ères pluies, était boueuse et coupée par des mares, ais par le sentier tracé le long des *forières*, entre ; talus plantés d'arbres et la terre cultivée. Il mar-ait bon pas, en sifflant une chanson, et il allait ınchir *l'échalier* du troisième champ, lorsque

oreilles furent frappées par les sons d'un violon qui jouait une ronde des plus dansantes.

— Il paraît, pensa-t-il, que je n'aurai pas besoin d'aller bien loin, car voici un ménétrier qui vient de ce côté et qui ne semble pas mélancolique.

Tout en faisant ces réflexions, il continuait d'avancer, et comme le violoneux marchait à sa rencontre, ils ne tardèrent pas à se trouver l'un en face de l'autre. La nuit, qui était assez obscure, ne permettait pas de voir la figure du joueur.

— Est-ce toi, Matelin Bertru? dit le gars.

— Non, c'est un ménétrier ambulant qui parcourt le pays pour gagner son pain.

— Vous avez la mine d'un compère jovial et bien en train.

— Oui, dit le violoneux, il n'est guère dans mon caractère de me faire du chagrin.

— Alors, vous ne refuserez pas de venir ce soir à la ferme du père Joulaud, qui n'est qu'à une *huchée* (1) d'ici, et dont vous verriez fumer la cheminée, s'il faisait jour. Il y a là nombreuse compagnie, du bon cidre, et des gens qui ne demanderaient qu'à danser si un bon ménétrier comme vous consentait à leur jouer des airs.

— Je suis toujours disposé à rendre service aux joyeux vivants qui m'appellent, et j'ose me flatter de faire danser les gars et les filles aussi bien que les meilleurs sonneurs du pays.

A l'arrivée du ménétrier qui avait continué à jouer en marchant, les gens du *veillouas* poussèrent des cris de joie. On se dépêcha de débarrasser le milieu de la maison des meubles qui auraient pu gêner la danse, et quelques minutes après, les jeunes gars et

(1) Portée de voix : de *hucher*, crier pour appeler.

les filles sautaient « comme des *pillotous* (1) chauds de boire, » tant étaient entraînants et sautillants les airs que jouait le musicien. Seuls les vieillards et les bonnes femmes restaient à se chauffer dans le foyer.

Le ménétrier s'était placé près d'eux, et il leur tournait le dos : il jouait avec verve, et parfois, pour mieux marquer la mesure ou indiquer le commencement des figures, il élevait la voix, et poussait de joyeuses exclamations qui, plus que le son du violon lui-même, semblaient exciter les danseurs.

Les enfants qui, à cause de leur âge n'étaient point encore admis à se mêler aux amusements des grandes personnes, restaient auprès des vieillards sur l'espèce d'estrade formée par les pierres du foyer, et ils regardaient curieusement le ménétrier et les danseurs.

— Maman, dit à voix basse une petite fille à sa mère qui la tenait sur les genoux, regarde donc : le joueur de violon a un pied fait comme celui de notre poulain.

La mère s'aperçut que son enfant disait vrai ; elle lui recommanda de se taire sur cette circonstance, et elle sortit sans bruit de la maison, comme pour voir le temps qu'il faisait. Elle se hâta de se rendre au presbytère de Servon, où elle raconta au Recteur que l'ennemi du genre humain, déguisé en ménétrier, faisait danser la jeunesse dans la ferme au père Joulaud.

Le prêtre revêtit son étole et son surplis, se munit d'un vase d'eau bénite et d'un goupillon, et il ne tarda pas à arriver dans l'aire de la maison.

La danse était alors dans tout son feu, et ni les gars, ni les filles ne semblaient éprouver de lassitude ; le musicien faisait voltiger son archet sur les

(1) *Chiffonniers ambulants.*

cordes sans prendre de repos. Il avait quitté le foyer et se tenait debout près de la porte qui était ouverte, et dont le *contre-hu* — c'est une porte basse qui n'a guère que trois pieds de haut. — était seul fermé.

En traversant l'aire, le Recteur avait marché si doucement que personne ne s'aperçut de sa venue, et il lui fut aisé de passer son étole au cou du ménétrier qui cessa brusquement de jouer, et se mit à crier comme un chat qu'on échaude. Il reprit en même temps sa forme de diable avec ses cornes de bouc, sa longue queue, ses pieds fourchus, ses ailes de chauve-souris et ses mains aux griffes pointues.

— Tu me fais grand tort, prêtre, s'écria-t-il ; si tu avais seulement tardé une demi-heure, tout ce monde-là m'appartenait, car l'horloge aurait sonné minuit.

— Je suis très heureux, Satan, d'avoir pu te nuire et t'empêcher d'emporter mes paroissiens. Hâte-toi de sortir d'ici ou je t'asperge d'eau bénite.

— Retire l'étole que tu m'as passé au cou et qui me brûle, et je m'en irai par la cheminée.

Dès que le prêtre eut débarrassé le co[u] ...
celui-ci courut vers la cheminée, et il ...
faisant un bruit pareil à celui d'...
choir à terre qu...
et l'on ...
pl...

LES CHATS SORCIERS

Jadis les chats dont on n'avait point coupé le bout de la queue avaient coutume de s'assembler à jour fixe : on les voyait réunis au clair de lune sur quelque lande déserte, non loin des Roches-aux-Fées et des Pierres-debout. Ils délibéraient, graves comme des prêtres à l'église, et personne n'aurait osé passer près d'eux et encore moins les déranger quand ils tenaient leurs réunions plénières. On racontait à la veillée d'étranges et effrayantes histoires où il était arrivé malheur à des gens assez audacieux ou assez fous pour avoir voulu se mêler à leur société : les uns étaient morts subitement, d'autres avaient été si terrifiés de voir tous les chats darder vers eux leurs prunelles brillantes comme des charbons ardents et les regarder d'un air irrité, que leurs cheveux étaient devenus blancs en une nuit, et ils tremblaient encore rien qu'en pensant aux assemblées nocturnes des matous.

Jean Foucault s'en revenait par une belle nuit de la foire où il s'était un peu attardé dans les auberges, parce que le cidre était bon cette année-là. Il était tout joyeux et marchait gaîment en chantant à tue-tête, lorsqu'au détour d'un chemin creux, il aperçut tout à coup une nombreuse réunion de chats rangés autour d'une croix de pierre. Il y en avait de toutes

les grosseurs, et de toutes les couleurs ; à la vue de tous ces matous, la voix du chanteur s'étrangla dans son gosier, et il se mit à trembler comme un homme qui a les fièvres, car les chats poussaient des miaulements irrités, voûtaient leurs dos souples où le poil se hérissait, redressaient leurs queues et le regardaient avec des yeux qui luisaient dans la nuit.

Sa terreur augmenta encore lorsqu'il vit le plus gros de la bande accourir vers lui : il ferma les yeux, s'attendant à être mis en pièces et récita son acte de contrition. Mais, au lieu de sentir les griffes du chat s'enfoncer dans sa chair, il s'aperçut que l'animal se frottait le long de ses jambes en faisant un ron-ron joyeux comme s'il avait eu envie d'être caressé. Jean Foucault ouvrit les yeux et reconnut son propre chat qui se mit à marcher devant lui, et qui tantôt le précédait, tantôt revenait vers lui et le caressait avec sa queue.

Quand Jean Foucault arriva avec son conducteur à l'endroit où était l'assemblée, les matous étaient assis tranquillement, car le chat avait dit à haute voix à ses confrères : « Laissez passer Jean Foucault. »

Conté par Émile Frostin de Matignon, 1863.

LII

LA DANSE DES CHATS

Un soir trois hommes d'Andouillé qui pendant toute la journée avaient battu le blé dans l'aire, s'en revenaient gaîment le fléau sur l'épaule. Arrivés près d'un carrefour, ils virent des chats assis en rond dans un champ qui bordait la route. L'un des batteurs, pour les effaroucher et par manière de plaisanterie, frappa avec son fléau un buisson d'ajoncs qui garnissait le talus au bord du chemin. Aussitôt, il se vit entouré par une multitude de chats : les uns grimpaient sur ses épaules, les autres se suspendaient à ses bras ou s'accrochaient à ses habits, et il les entendait lui dire en l'appelant par son nom :

« Jean des Guillards, dansons donc, Jean des Guillards, dansons donc ! »

Et il fut forcé de danser, bien qu'il n'en eût guère envie. Ses compagnons, à la vue des chats, s'étaient enfuis sans être suivis : lui, qui voyait que les chats étaient sorciers, aurait bien voulu se débarrasser d'eux, et, tout en dansant il pensait à faire le signe de la croix qui les aurait mis en fuite ; mais plusieurs matous étaient suspendus à ses bras, et il ne pouvait les remuer.

Il dansa pendant longtemps ; à la fin il s'arrêta essoufflé, et comme pour reprendre haleine, et dit à *haute voix :*

— Il y a déjà beau temps qu'on danse, et je ne sais en l'honneur de qui on danse : dansons un peu pour l'amour du bon Dieu ! »

A peine avait-il achevé ces paroles, que les chats disparurent, et il n'en revit plus un seul ; mais il était lassé comme si on l'avait battu, et il ne restait pas une *maille* sous ses souliers, lesquels pourtant étaient presque neufs et bien garnis de bons clous.

Conté par Angèle Quérinan, d'Andouillé, 1878.

IV

CONTES DIVERS

LIII

SAINT PIERRE EN VOYAGE

Le bon Dieu, saint Pierre et saint Jean quittèrent un jour le Paradis, et vinrent se promener sur terre pour voir par leurs propres yeux ce qui s'y passait. Ils paraissaient semblables à des voyageurs ordinaires, et même ils n'avaient point l'air riche. Quand le soir arriva, ils étaient un peu loin des bourgs et ils ne virent qu'une chaumière où ils entrèrent pour demander à coucher. C'était la demeure d'une pauvre femme qui les reçut de son mieux, leur donna à souper et leur offrit son meilleur lit pour passer la nuit.

Le lendemain, saint Pierre dit à ses compagnons de voyage qu'il lui paraissait juste de faire du bien à la femme qui était si bonne et si charitable.

Le bon Dieu hocha la tête et dit à Pierre :

— Quand la bonne femme sera riche, elle ne sera pas aussi bonne que lorsqu'elle était pauvre.

— Seigneur, répondit saint Pierre, je suis sûr que cette femme-là sera toujours bonne.

Et ils donnèrent du bien à leur hôtesse.

Un an après, ils repassèrent par le même endroit : la femme avait fait construire une maison neuve à la place de sa cabane, et elle était devenue une grosse fermière. Quand les voyageurs lui demandèrent un gîte, elle leur répondit d'un ton sec :

— Vous êtes de grands *coviaux* (1) et des pares-

(1) Fainéants. Dérivé peut-être du breton *Kof-iod*, ventre rempli de bouillie.

seux; au lieu de chercher votre pain vous pourriez bien gagner votre vie en travaillant, car vous êtes encore jeunes.

Tout en grognant de la sorte, elle leur donna pourtant un lit, mais ne leur offrit rien à manger.

Le bon Dieu dit à saint Pierre :

— Tu vois, Pierrot, que j'avais raison; je t'avais bien prévenu que la bonne femme n'aurait plus rien valu quand elle serait devenue riche.

Le lendemain, les gens de la ferme se levèrent de bonne heure pour battre le grain dans l'aire, et les bienheureux dormaient encore longtemps après que tout le monde se fut mis à l'ouvrage.

La bonne femme alla au lit où les trois voyageurs étaient couchés et leur dit :

— Levez-vous, vous autres, et venez nous aider à battre, il est déjà haute heure.

Comme personne ne bougeait, la femme prit un bâton et se mit à frapper saint Pierre qui était couché dans le devant du lit ; mais il ne voulut pas se lever. La bonne femme s'éloigna pour aller jeter un coup d'œil à ceux qui travaillaient dans l'aire, et elle marmottait entre ses dents : « Quand je reviendrai, je saurai si celui du mitan (1) est aussi obstiné que l'autre. »

Le bon Dieu qui l'entendait dit à saint Pierre :

— Passe dans le mitan, car si la femme revient, elle va encore te rouer de coups.

Saint Pierre céda sa place au bon Dieu, et c'est lui que la bonne femme battit quand elle revint, mais il ne bougea pas plus que la première fois, et elle s'en alla quand elle fut lasse de frapper.

Saint Jean qui était couché dans la venelle (2) du lit pensait :

(1) *Milieu.*

(2) [illegible]lle.

— C'est à mon tour d'être battu, il faut que je persuade à saint Pierre de passer à ma place.

Saint Pierre consentit à changer de place; quelque temps après la bonne femme qui était allée battre du blé dans l'aire, rentra à la maison pour voir si le troisième voyageur était aussi têtu que les deux autres, et ce fut encore saint Pierre qu'elle frappa.

Ils finirent par se lever tous les trois, et quand ils furent habillés, le bon Dieu dit à la femme :

— Y a-t-il moyen d'allumer une pipe ici?

— Tâchez, répondit-elle, de trouver un tison, et venez un peu nous aider.

Après avoir allumé sa pipe, le bon Dieu sortit dans l'aire avec un tison, et dès qu'il eut soufflé dessus, la paille se trouva séparée du grain.

La bonne femme crut qu'elle allait pouvoir en faire autant :

— En voilà, dit-elle, une malice qu'il croit m'apprendre! cela n'est guère difficile.

Elle monta dans son grenier et jeta dans l'aire toutes les gerbes qui y étaient ramassées, puis elle prit un tison et souffla dessus en s'approchant de la paille comme elle avait vu le bon Dieu faire, mais les gerbes prirent feu et furent brûlées en un instant.

Quand la bonne femme vit que sa récolte était perdue, elle s'approcha des voyageurs et leur demanda s'ils voulaient accepter à déjeuner, et comme ils ne voulaient pas, elle insistait auprès d'eux, leur offrant tout ce qu'elle avait de meilleur; car elle pensait qu'ils allaient encore lui faire du bien comme la première fois.

Et le bon Dieu disait à Saint Pierre :

— Tu vois bien que cette femme vaut mieux pauvre que lorsqu'elle est riche.

Conté par **Jean Marie Hervé, de Pluduno, 1879.**

LA LEGENDE DE SAINT MAURON

Saint Mauron était pâtour dans une ferme, et il se faisait remarquer par sa piété et son zèle à se rendre aux offices.

Un dimanche matin, il désirait assister à la première messe, mais son maître lui commanda d'aller mener paître les vaches et les moutons de la ferme dans une lande qui n'était pas entourée de clôtures.

— J'irai bien tout de même à la messe, dit saint Mauron.

Il se rendit au pâturage avec ses bêtes, et quand il y fut arrivé, il demanda à Dieu qu'un talus s'élevât partout où il passerait la bêche qu'il avait apportée, et qu'il se mit à traîner derrière lui en suivant le contour du terrain qui appartenait à son maître. A mesure que son outil touchait la terre, un talus bien fait et bien garni de plantes épineuses s'élevait derrière lui, et en peu d'instants le champ qui contenait douze jours de terre se trouva entouré d'une haie. C'est le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui le Bras de saint Mauron, et qui est situé dans la commune de Livré.

Saint Mauron arriva à la messe en même temps que les gens de la ferme qui furent bien surpris de le voir. Il leur dit que le troupeau était en sûreté, puisque l'endroit où il paissait était entouré de haies, et après la messe, son maître alla par ses yeux s'assu-
la vérité de ce que disait l'enfant.

Au temps de la moisson, on avait battu le grain le samedi, et quand vint le dimanche, on laissa à saint Mauron le soin d'empêcher, pendant la messe basse, les oiseaux de venir le manger. Le jeune pâtour dit qu'il irait aussi à la messe, et il pria Dieu d'empêcher les oiseaux de toucher à son grain. A peine avait-il achevé sa prière, que tous les oiseaux du pays se précipitèrent dans la grange dont la porte était restée ouverte, et qu'il n'en vit plus un seul aux environs. Il se hâta de fermer sur eux la porte, et de courir à la messe. Les gens de la ferme étaient bien surpris de le voir, mais il leur raconta ce qui lui était arrivé, et quand ils furent de retour ils ouvrirent la porte de la grange d'où les oiseaux s'échappaient en si grand nombre qu'ils faillirent renverser ceux qui se tenaient auprès de la porte.

Saint Mauron fit encore de nombreux miracles, et quant il mourut, il y a plusieurs centaines d'années, on lui éleva sur la paroisse de Livré, la chapelle qui fut depuis convertie en grange.

Un jour que le fermier avait battu son grain, il le mit dans l'ancienne chapelle où se voyaient les restes d'un autel surmonté de la statue du saint.

Comme le fermier ne fermait pas la porte à clé, un des batteurs lui demanda s'il n'avait pas peur que quelque voleur vînt lui dérober son grain.

— Saint Mauron le gardera, répondit-il.

La nuit venue, le batteur entra sans être vu dans la chapelle où il remplit de grain un sac qu'il avait apporté : pour le mieux charger sur ses épaules, il le monta sur l'autel, mais quand il présenta le dos au sac, il ne put ni le remuer, ni sortir et il resta jusqu'au matin dans cette position, où le fermier le trouva quand il entra dans la grange.

— Ne t'avais-je pas bien dit que saint Mauron gar-

derait mon grain? dit le fermier; maintenant je le prie de te laisser aller.

Et l'homme put sortir de la chapelle, bien penaud de son aventure.

Conté par Jean Bouchery, de Dourdain, qui l'a appris à Livré, et l'a entendu raconter à son père. Le Dr Fouquet (Légendes du Morbihan, p. 42), dit que saint Jugon, d'après les récits populaires, allait deux heures par jour prendre les leçons de saint Martin, et qu'avant de quitter son troupeau, il traçait autour de lui avec une branche de houx un cercle dont le troupeau ne sortait pas et que le loup ne pouvait franchir. C'est à peu près ce que fait saint Mauron dans notre conte.

LV

LA MORT DU RAT

Un jour le rat et la rate étaient à démêler des *peux*, ou si vous aimez mieux, de la bouillie de blé noir. La rate dit à son mari :

— Monte dans la cheminée pour prendre du sel dans la boîte.

En grimpant, le rat fit un faux pas, et chut dans les *peux* qui étaient bouillants, et où il disparut. La rate qui ne s'en aperçut pas, disait :

— Le rat, descends donc, nous allons encore manger des *peux* trop fades.

Elle finit par se mettre à manger : elle trouva le rat qui était mort, et elle se mit à pleurer et à se lamenter sur un coin de la table.

— Qu'as-tu à te désoler? lui demanda la table.

— Hélas! le rat est chu dans les *peux*, le rat est mort, et c'est pour cela que je me désole.

— Et moi, dit la table, je vais me mettre à chanter.

Le banc dit à la table :

— Qu'as-tu, la table, que tu ne fais que chanter ?

— Ah ! répondit-elle, le rat est chu dans les *peux*, le rat est mort, la rate se désole, et moi je me suis mise à chanter.

— Je vais me mettre à danser, dit le banc.

L'armoire dit :

— Qu'as-tu à danser, le banc ?

— Tu ne sais pas : le rat est chu dans les *peux*, le

rat est mort, la rate se désole, la table s'est mise à chanter, et moi à danser.

— Je vais me mettre à sauter, dit l'armoire.

— Qu'as-tu à sauter, l'armoire? demanda la porte.

— Le rat est chu dans les peux, le rat est mort, la rate se désole, la table s'est mise à chanter, le banc à danser, et moi à sauter.

— Je vais donc me tirer de dessus mes gonds, dit la porte.

La charrue qui était dans l'aire, dit à la porte :

— Qu'as-tu, la porte, pour te tirer de dessus tes gonds ?

— Le rat est chu dans les *peux*, le rat est mort, la rate se désole, la table s'est mise à chanter, le banc à danser, l'armoire à sauter, et moi à sortir de mes gonds.

— Je vais donc me mettre à charruer pour faire du blé, puisque le rat est mort.

La fille qui allait chercher de l'eau dit à la charrue :

— Qu'as-tu donc à te mettre à charruer ?

— Le rat est chu dans les *peux*, le rat est mort, la rate se désole, la table s'est mise à chanter, le banc à danser, l'armoire à sauter, la porte à sortir des gonds, et moi à charruer pour faire du blé.

— Je vais donc casser ma buire, dit la fille.

— Qu'as-tu, la fille, que tu casses ta buire ? demanda la fontaine.

— Le rat est chu dans les *peux*, le rat est mort, la rate se désole : la table s'est mise à chanter, le banc à danser, l'armoire à sauter, la porte à sortir des gonds, la charrue à charruer, et moi j'ai cassé ma *buire*.

— Je vais donc me mettre à couler hors de mon trou, dit la fontaine.

— Qu'as-tu, la fontaine, pour te mettre à couler hors de ton trou?

— Le rat est chu dans les *peux*, le rat est mort, la rate se désole, la table s'est mise à chanter, le banc à danser, l'armoire à sauter, la porte à sortir des gonds, la charrue à charruer, la fille à casser sa buire, et moi à couler hors de mon trou.

— Nous allons nous mettre à voler, dirent les oies. Et je ne sais ce qu'elles sont devenues.

Conté par Jean-Marie Hervé, de Pluduno. 1879.

LVI

LE LOUP ET LE RENARD

Le loup allait un jour à la pêche avec son compère le renard.

— Qui portera le panier, dit le loup?

— Toi, répondit le renard; tu as la queue plus solide que la mienne.

Il attacha le panier bien solidement à la queue du loup, et la pêche fut si abondante que le panier devint fort lourd, et en le traînant la queue du loup s'écourta.

— Je vais te manger, dit-il au renard, pour te punir du tour que tu m'as joué.

— Ne me fais pas de mal, mon bon ami, mon compère; viens plutôt avec moi chez le maréchal, je te ferai forger une queue si solide que jamais elle ne s'arrachera.

Par l'ordre du renard, on mit un morceau de fer à chauffer, et quand il fut bien rouge, on l'appliqua à l'endroit où la queue s'était écourtée; mais le loup se sentit brûlé et s'enfuit en poussant des hurlements affreux.

A quelque temps de là, le renard rencontra son compère au beau milieu d'un sentier ; le loup, très en colère lui dit :

— Tu ne m'échapperas pas cette fois, et je vais te manger.

— Hé quoi ! Courtaud, mon ami, me garderais-tu

rancune pour une innocente plaisanterie ? Viens plutôt avec moi : je sais un endroit où il y a de belles andouilles, et qui seront bien plus agréables à manger que ma chair qui est sûrement dure et coriace.

Le loup aida le renard à voler les andouilles, et ils les emportèrent dans la forêt.

— A présent, dit le renard, il faut les monter dans le haut d'un chêne ; car si nous les laissons ici, les autres animaux viendront pour avoir leur part, au lieu que nous pouvons avoir un bon garde-manger, où seuls nous puiserons tous les deux.

Le loup y consentit, le renard transporta les andouilles au sommet d'un chêne très haut, et quand elles y furent toutes montées, il se mit à les manger.

Le loup qui ne pouvait grimper, lui disait :

— Jette-moi ma part.

— Ramasse les miettes, Courtaud.

— Méchant renard, si je te tenais, que j'aurais du plaisir à te manger, serais-tu aussi dur que l'écorce d'un arbre !

Il se mit à hurler, et tous les loups de la forêt se rassemblèrent autour de lui. Il leur raconta le tour pendable que son compère lui avait joué, et les engagea à l'aider à se venger, leur promettant de leur donner en récompense les andouilles dont le renard s'était emparé. Ils y consentirent, et il fut décidé qu'ils grimperaient sur les épaules les uns des autres en appuyant leurs pattes de devant le long du tronc de l'arbre ; mais Courtaud devait se mettre le premier pour porter les autres.

Ils grimpaient le long de l'arbre, et étaient sur le point d'atteindre l'endroit où le renard s'était réfugié, quand celui-ci s'écria :

— m al, maréchal, apportez vite le fer chaud,
rem re la queue à Courtaud (1).

ente ant ces mots, le loup qui se rappelait le rouge de la forge, fut pris d'une telle peur qu'il mba sur ses pattes et se mit à fuir : les autres ps tombèrent pêle-mêle, et furieux de leur chute, rurent après Courtaud qui fut étranglé.

Le renard rit bien de sa ruse, et resta tranquille-ent à manger ses andouilles.

Conté par Constant Joulaud, de Gosné. 1878.

(1) Var : Pour le cul à Courtaud.

LVII

LE CHAT

Il y avait une fois une bonne femme qui était à faire de la galette; pendant qu'elle était occupée à démêler sa pâte dans la terrine sur la pierre du foyer, un chat qui était dans la cheminée jetait de la suie dans la pâte à galettes. Il descendit et se fourra sous le cotillon de la bonne femme qu'il égrafigna (1), il prit son *graisset* avec lequel elle frottait le galetier et qui était à côté d'elle et s'enfuit.

Dans l'aire, il vit une poule :

— Que fais-tu là, la poule?

— Je suis à gratter la terre, mais je ne trouve rien.

— *Hattaï quanté* (2) *ma*, j'ai du lard.

Plus loin, il vit un coq.

— Que fais-tu là, le coq?

— Je fouille la terre, et je ne trouve rien :

— *Hattaï quanté ma*, j'ai du lard!

Un petit plus loin ils virent une chèvre :

— Qu'es-tu à faire là, la chèvre?

— Je suis à brouter, mais je ne trouve rien.

— *Hattaï quanté ma*, j'ai du lard.

Encore plus loin ils aperçurent un cheval :

— Qu'es-tu à faire là, le cheval?

— Je suis à pâturer; j'ai été à la charrue hier, et

(1) Égratigna.

(2) Viens avec moi.

[illegible] je ne trouve [illegible]

[illegible]

[illegible] pour faire à [illegible]

[illegible] encore [illegible]

[illegible]

[illegible] plus [illegible]

[illegible]

LVIII

LA PETITE BREBIETTE BLANCHE

Il y avait une fois un homme veuf qui avait une fille, et qui se remaria avec une veuve qui elle aussi avait une fille.

La belle-mère qui n'aimait point l'enfant de son mari, l'envoyait tous les matins garder dans les champs une petite brebiette blanche, et de plus elle lui imposait la tâche de filer sept fusées de fil, et de ramasser sept fagots : et tous les jours, en conduisant sa brebiette la petite fille pleurait et déplorait son malheureux sort.

Un matin elle rencontra sur son chemin une belle dame vêtue d'une robe blanche qui lui demanda ce qu'elle avait pour se chagriner si fort.

— Hélas ! madame, j'ai bien sujet de verser des larmes ; car ma belle-mère veut que tous les jours je file sept fusées de fil, et que je lui rapporte sept fagots, et c'est là une besogne au-dessus de mes forces. Je ne puis guère en faire que la moitié, alors elle me bat, et ne me donne pour mon souper qu'un morceau de pain bien sec et bien dur.

— Tiens, voici une petite baguette blanche ; toutes les fois que tu désireras quelque chose, frappes-en un coup sur l'oreille gauche de ta brebis, et ton souhait s'accomplira.

La dame, qui était la sainte Vierge, disparut ; la petite fille bien joyeuse frappa sur l'oreille de sa

[illegible] grand
[illegible] surprise de voir
[illegible]
[illegible] morceau de pain
[illegible] un peu de beurre pour
[illegible]

[illegible] à l'accompa-
[illegible] demander à être
[illegible] pendant
[illegible] l'enfant pour-
[illegible]

[illegible] Mais pen-
[illegible] s'endormit
[illegible] la petite fille
[illegible] quand
[illegible]

[illegible] encore la len-
[illegible] le troisième
[illegible] faisait sem-
[illegible] souper avec sa
[illegible] brebis blanche.
[illegible] les sept
[illegible]

[illegible] avait vu la
[illegible] blanche, et la
[illegible] sa tâche.

[illegible] la bonne
[illegible] les quatre pieds
[illegible] dans la terre.

[illegible] à l'endroit où elle
[illegible] sa petite brebis s'éleva
[illegible] heureuse toute sa vie.

[illegible] d'Evran

LIX

LE MERLE ET LE RENARD

Il y a bien longtemps, au temps jadis où les poules pissaient par la patte, un merle fit son nid, couva et *abécha* ses petits qui étaient prêts à s'envoler quand le Renard vint, prit la nichée et l'enleva.

Le Merle en revenant à son nid vit de loin le Renard qui croquait ses petits :

— C'est le Renard, dit-il, qui me joue ce tour-là, il y a longtemps que le chien de la ferme le guette pour le prendre, je vais aller le trouver pour qu'il m'aide à me venger.

Quand le Merle vit le chien de la ferme, il lui dit :

— Venge-moi du Renard qui a croqué mes petits.

— Je veux bien, répondit le chien ; mais comment faire ?

— Tu vas te coucher, les pattes allongées comme si tu étais mort, je préviendrai le Renard, je viendrai te becqueter devant lui, et tu ne remueras pas plus qu'une bûche ; alors il s'approchera de toi et tu pourras l'étrangler.

Le chien consentit volontiers à cet arrangement, et le Renard vit venir le Merle qui lui dit :

— Tu ne sais pas, compère le Renard ? le chien de la métairie est dans la prée, étendu mort, et bien mort, je l'ai becqueté et il ne m'a rien dit.

Le Renard vint, et le Merle becqueta devant lui le chien qui ne fit pas un mouvement.

cria le Renard, voilà un bon débarras ; manger, je vais lui pisser dans la

...it où le Renard levait la patte, le chien ... le fond de ses *hannes* ou, si vous aimez ..., de ses culottes, et l'étrangla en un tour de

Le Merle dit ensuite au chien :

— Tu m'as fait plaisir en me vengeant ; il faut ... pour ta peine je te donne à dîner. Voici une ...ne femme qui va porter à manger aux batteurs, ...arde bien ce que je vais faire.

... Merle se mit dans le sentier, traînant la patte ...ne s'il était blessé. La bonne femme courut ... pour le prendre, et il marcha un peu plus vite.

... Ah ! le joli merle, pensait la vieille fermière ; ... peut aller bien loin ; si je le prends, il sera pour ma petite Jeanne qui aime tant les oiseaux.

Elle posa à terre son paquet, et se mit à courir après le Merle qui s'amusait à la faire trotter. Pendant ce temps, le chien mangea le dîner des batteurs.

Quand la bonne femme revint, elle ne trouva plus son paquet :

— Comment, disait-elle, bien peinée, vais-je faire maintenant, on m'a volé ma *malette* (1).

Et elle cherchait le moyen de ne pas être trop grondée par ses ouvriers.

— Ah ! leur dit-elle, mes pauvres bonnes gens, vous ne serez point contents, car je ne vous apporte point à dîner ; pendant que je courais pour attraper un merle, on m'a volé ma malette.

— Ce sont des contes, criaient les batteurs ; nous

(1) Petit paquet.

allons partir. Vieille innocente, disait un autre, c'est bien vilain de mentir à l'âge que tu as. Je ne sais qui me retient de te donner un coup de fourche.

— Ah ! s'écria-t-elle, voilà l'oiseau, le voilà sur l'aire ! le voilà sur mon épaule !

Un des batteurs croyant frapper le Merle, donna un coup de fléau et attrapa la bonne femme au cou, et elle chut tout de son long sur l'aire.

Conté par Joseph André, de Trébry. 1879.

LX

LES SOULIERS ROUGES

Il y avait une fois une femme qui avait deux enfants, un garçon et une fille. Elle possédait de jolis souliers rouges et chacun des enfants aurait bien voulu les avoir : elle les envoya ramasser du bois et leur dit que le premier arrivé aurait les souliers rouges.

Le petit garçon ne pouvait ramasser les branches mortes aussi vite que sa sœur : il lui prit son fagot, et l'attacha avec une corde au pied d'un arbre ; puis il arriva à la maison, montra le bois qu'il avait apporté et demanda la récompense promise. Sa mère ouvrit un coffre et lui dit de prendre les souliers rouges qui étaient dedans.

— Je ne les trouve pas, dit le petit garçon.

— Cherche jusque dans le fond.

Comme il se penchait, elle rabattit le dessus du coffre et coupa le petit gars en deux ; puis elle le mit dans la marmite à soupe.

Quand la petite fille fut de retour, elle demanda où était son frère.

— Dans le jardin, répondit la mère.

Mais la petite fille eut beau le chercher, elle ne le trouva pas, et rentra à la maison où sa mère lui dit de souffler le feu sous la marmite.

Il sortait de la marmite une petite voix qui disait :

Petit feu !
Sœu, sœu !
Petit feu !

Quand la mère trempa la soupe, la petite fille vit les doigts et la tête de son frère qui étaient dans le plat, et elle ne voulait pas manger, mais sa mère l'y força en la frappant.

La petite fille rencontra ensuite la bonne Vierge qui lui dit :

— Ramasse tous les petits os que tu trouveras, et je t'en ferai un joli petit pigeon blanc.

Elle les apporta à la bonne Vierge, et quand le pigeon blanc fut fait, elle le mit à s'envoler.

— Descends, mon petit pigeon blanc, lui dit sa sœur.

— Nenni, tu me brûlerais, répondit-il.

— Oh ! non, je te caresserai bien.

— Tends ton tablier, ma petite sœur, et je vais te le remplir de bonbons.

Quand le père fut de retour, la petite fille dit :

— Maman, la chèvre est dans les choux.

Le père sortit et la mère aussi, et il leur tomba sur la tête des pierres qui les tuèrent.

Et le pigeon répétait :

— Nous sommes sauvés, ma mère est damnée.

Conté en 1879 par J. M. Hervé, de Pluduno. Le conte des *Souliers rouges* est l'un de ceux qu'on dit le plus volontiers aux enfants ; j'en ai recueilli quatre variantes assez différentes du présent récit.

LXI

ÉLISABOTTE

Une petite fille avait eu la croix à l'école, et sa mère en fut si contente qu'elle lui donna deux sous pour avoir du bonbon.

Elle alla au bourg, et acheta des cerises, puis elle reprit la route de sa maison, et de temps en temps elle entr'ouvrait le mouchoir dans lequel elle avait mis ses fruits, et elle en mangeait quelques-uns. En arrivant dans un chemin de traverse, elle rencontra un homme vêtu comme un mendiant qui lui dit :

— Donne-moi des cerises, ma petite fille ; j'ai faim.

— Non, dit-elle, tu es trop gourmand ; crois-tu que je les aie achetées pour ton bec !

Un peu plus loin, une femme habillée de blanc, mais d'une apparence assez pauvre, la pria de lui permettre de prendre quelques-unes de ses cerises ; mais la petite fille refusa, et même peu poliment, en traitant la femme de vieille sorcière.

Or ces deux personnes étaient le bon Dieu et la bonne Vierge.

Plus loin, elle rencontra un homme vêtu comme un gros fermier, auquel elle permit sans difficulté de prendre des cerises.

— Je te remercie, petite fille, dit-il, d'avoir accordé au diable ce que tu as refusé à Dieu et à la Vierge.

L'enfant rentra toute triste, et elle raconta à ses

parents ce qui lui était arrivé, en leur disant qu'elle avait bien peur d'être emportée par le diable.

Ils lui dirent d'aller se coucher, et de ne rien craindre, qu'ils fermeraient bien les portes ; mais Élisabotte ne put dormir, et à chaque instant, elle croyait qu'elle allait être emportée.

— Maman, disait-elle, le voici qui dégringole par la cheminée !

— Non, dors tranquille, c'est le chat.

Vers minuit pourtant, le diable arriva en personne, et il criait :

— Élisabotte, me voici en bas, ouvre-moi ta porte !

— Élisabotte, je suis dans l'escalier.

Il finit par entrer et après avoir mangé la petite fille, il sortit par le trou de la serrure.

Conté en 1879, par Pierre Huchet d'Ercé.

LXII

LE VOLEUR DE CRÊPES

Il y avait une bonne femme qui allait aux noces où elle devait passer plusieurs jours; elle craignit que sa fille n'eût peur de rester toute seule à la maison, et elle pria sa cousine de venir coucher avec elle.

Quand les deux jeunes filles furent ensemble, la cousine dit :

— Qu'allons-nous faire à manger?

— Des crêpes pour nous régaler.

Elles se mirent à faire des crêpes, et quand elles étaient cuites, elles les déposaient dans un coin du foyer; mais il y avait sous le lit un voleur qui s'y était glissé sans qu'on s'en aperçût; il allongeait la main et à mesure que les crêpes étaient faites, il les mangeait.

Elles croyaient que c'était le chat qui dérobait les crêpes, et elles le chassaient en disant :

— Chat! vilain chat! il est plus prompt à les manger que nous à les faire.

Et elles finirent par le tuer d'un coup de *tournette* (1).

Cependant la cousine, en se baissant pour atteindre du bois qui était sous le lit, aperçut les pieds du voleur; elle n'osa en parler, mais elle dit qu'elle se sentait malade, et s'en alla chez elle.

(1) C'est l'instrument qui sert à tourner les crêpes.

La fille demeurée seule se coucha : elle entendait les morceaux de bois que le voleur remuait, et pensant que c'était un chat qui était sous le lit, elle cria :

— Chat! chat! vas-tu rester tranquille?

Elle finit par ne plus rien dire; le voleur se tira de sa cachette, alluma une chandelle pour voir si la fille dormait et mit sur la table son sabre et son poignard, puis il sortit pour appeler ses camarades.

La fille sauta promptement à bas du lit, ferma la porte à clé, et poussa des meubles devant pour la barricader.

Le voleur revint et dit :

— Ouvre-moi la porte.

— Non.

— Rends-moi mes armes.

— Passe la main par le trou au chat et je vais te les donner.

Comme il allongeait la main, la fille lui coupa le poignet, et la main dansait dans la place.

Sa mère arriva le lendemain et la fille lui conta que des voleurs étaient venus pour la tuer.

La mère l'envoya garder les vaches, et le voleur passa près du champ où elle était :

— Il fait beau aujourd'hui, mademoiselle, lui dit-il.

— Oui; mais qu'avez-vous donc à la main?

— C'est une blessure que je me suis faite, et le médecin m'a recommandé de ne pas la découvrir.

Il revint la voir, il la demanda en mariage, et ils se marièrent ensemble. Le lendemain des noces, le voleur et sa femme montèrent à cheval pour aller voir les parents du mari.

En arrivant dans un bois, il lui dit :

— Te souviens-tu de la nuit où tu m'as coupé le poignet? c'est à mon tour de me venger.

Elle se mit à pleurer : le voleur lui ordonna de se mettre toute nue, et il la menaça de son poignard.

La femme se déshabilla lentement, et elle dit au voleur :

— Je n'ai plus que ma chemise, par pitié détourne-toi au moins pendant que je l'ôte.

Pendant qu'il avait le dos tourné, la femme prit le poignard et lui coupa le cou.

Conté en 1879, par Étienne Enaud, de Saint-Cast, âgé de treize ans.

LXIII

LA LÉGENDE DE SAINT LÉNARD

Au milieu du siècle dernier vivait dans une petite maison entre Sens et Saint-Aubin un homme qui s'appelait Lénard.

C'était un mauvais garçon qui ne se plaisait qu'à imaginer de méchants tours pour faire endêver ses voisins. Il se plaisait surtout à faire jurer les charretiers qui à cette époque y étaient encore plus disposés qu'aujourd'hui : les plus belles voies de ces temps reculés ressemblaient assez à nos chemins de traverse, et le moindre charroi exigeait un grand nombre de chevaux.

Lénard mettait de grosses pierres sur les routes pour faire butter les attelages, et il creusait de profondes ornières dont on ne retirait les charrettes qu'au prix des plus grands efforts. Quand les charretiers juraient en fouettant leurs chevaux, et qu'ils mouillaient leur chemise en s'efforçant de relever les voitures versées ou de faire avancer celles qui étaient embourbées, ils entendaient rire dans le champ voisin : c'était Lénard qui s'était caché derrière les arbres pour voir la déconvenue de ses victimes et jouir du succès de ses méchantes ruses.

Aussi il était craint et haï de tous ; sa méchanceté était devenue proverbiale, et les rouliers qui parcouraient la Bretagne avaient coutume de frapper leurs

chevaux rétifs en leur adressant le nom de Lénard comme une suprême injure.

Un jour qu'il se promenait dans le bois de la Bau, il prit une pomme dans un pommier sauvage, et bien qu'il eût soif, il la trouva si amère qu'il la rejeta loin de lui ; puis il en cueillit une autre qu'il plaça entre les branches d'un chêne pour voir si elle deviendrait meilleure en mûrissant.

Quelque temps après, il repassa auprès du chêne, et goûta la pomme qu'il trouva jûteuse et agréable.

— Ah ! mon Dieu, dit-il, tout s'amende dans la nature, il n'y a que moi qui ne deviens pas meilleur. Désormais, je ne veux plus faire que du bien.

Comme il prenait cette résolution, il aperçut des charretiers dont le chariot était embourbé, et il alla de leur côté pour leur aider.

Mais un des charretiers, qui avait eu à souffrir des malices de Lénard et ignorait sa conversion, crut qu'il venait encore pour jouer quelque mauvais tour, et il dit :

— Ah ! voici ce méchant Lénard ; mais il va me payer aujourd'hui tout le mal qu'il m'a fait !

Et saisissant un gros morceau de bois qui était dans sa charrette, il frappa Lénard à la tête et le tua raide.

Ensuite, il l'enterra sur la lande où il était tombé, et mit sur la fosse une grosse pierre.

Cependant au bout de quelque temps, le bruit se répandit que Lénard était mort en odeur de sainteté et qu'il faisait des miracles.

Ce fut le peuple qui sans aucune assistance de Rome se chargea de la canonisation de saint Lénard, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage où l'on venait implorer la guérison des malades.

Toutefois, il y a des gens qui sont sceptiques à l'endroit de la béatification de Lénard, et l'on raconte

qu'un cantonnier passant devant le champ où Lénard avait été inhumé, prononça ces paroles peu respectueuses :

Saint Lénard,
Si t'as du pouvoir,
Fais-le voir,
Fais-moi tortillard !

Dès la nuit suivante, il fut pris de douleurs rhumatismales et devint boiteux. Il fit alors vœu, s'il obtenait sa guérison, de bâtir un tombeau au saint dont il avait mis la puissance en doute; et son rhumatisme ayant cessé peu après, il accomplit sa promesse.

Ce fait, connu dans le pays, contribua à affermir la réputation de saint Lénard, et, bien que l'église ne l'eût pas béatifié, il allait plus de monde à son tombeau qu'à la chapelle de saint Pair à la Bouexière et qu'à tous les endroits miraculants des environs.

Une nuit le recteur fit détruire le tombeau de Lénard ; mais le maire le rétablit peu de temps après.

Tous les ans, malgré l'opposition des prêtres qui défendent d'aller en pèlerinage à la tombe de ce saint non estampillé, une assemblée a lieu le vendredi saint sur la lande près de laquelle Lénard est enterré.

Cette légende est populaire dans les cantons de Liffré, de Saint-Aubin du Cormier et de Saint-Aubin d'Aubigné. Cette année, il y a eu, m'assure-t-on, plus de douze cents personnes à se rendre au tombeau de saint Lénard.

LXIV

VADOYER

Il était une fois un homme qui avait un grain de blé, et il se nommait Vadoyer.

Il alla chez une bonne femme et lui dit :

— Bonjour, bonne femme!

— Bonjour, Vadoyer.

— Voulez-vous garder mon grain de blé?

— Volontiers; déposez-le là, et on le mettra dans le grenier avec ceux que nous avons.

Le lendemain à midi, il revint au logis de la vieille fermière :

— Bonjour, bonne femme.

— Bonjour, Vadoyer.

— Avez-vous bien gardé mon grain de blé?

— Ah! mon pauvre Vadoyer! il nous est arrivé un grand malheur: notre poule l'a mangé à son déjeuner.

— Je vais vous faire un procès, bonne femme, je vais vous faire un procès.

— Nenni, dit-elle, ne parlez point de cela, et prenez plutôt la poule. Vous n'y perdrez rien, car c'est une bonne pondeuse.

Il emporta l'oiseau de basse-cour et alla chez une autre personne :

— Bonjour, bonne femme.

— Bonjour, Vadoyer.

— Voulez-vous bien garder ma poule?

— Oui, laissez-la moi, je vais la mettre à l'étable avec les miennes, et elle sera aussi bien soignée qu'elles.

Mais la vache donna un coup de pied à la poule qui fut tuée.

Quelque temps après, le maître de la poule revint :

— Bonjour, bonne femme!

— Bonjour, Vadoyer.

— Avez-vous bien eu soin de ma poule?

— Hélas! mon pauvre ami, ce matin notre vache l'a tuée d'un coup de pied.

— Je vous ferai un procès, la mère, je vous ferai un procès.

— Laissez-moi tranquille, Vadoyer, et au lieu d'aller en justice, prenez plutôt la vache.

Il emmena la bête qui était une jolie laitière blanche et noire, au poil fin et lustré, et la traînant avec une corde, arriva à la maison d'une autre femme :

— Bonjour, bonne femme!

— Bonjour, Vadoyer.

— Voulez-vous garder ma vache?

— Oui, attachez-la près d'ici, et on la mettra à l'écurie parmi les nôtres.

Vers le soir, la fille de la maison prit son escabeau et son pot au lait, et entra dans l'étable pour traire les vaches, mais celle de Vadoyer ne voulut pas se laisser faire, elle se débattait, et elle donna à la fille un coup de pied qui lui fit mal et renversa son pot à lait; alors la vachère se mit en colère et frappa la bête d'un coup de banc si bien appliqué qu'elle tomba morte.

Le jour suivant, Vadoyer revint :

— Bonjour, bonne femme.

— Bonjour, Vadoyer.

— Avez-vous eu bien soin de ma vache?

— Ah! mon pauvre Vadoyer, hier en la tirant, notre fille s'est mise en colère, et l'a tuée en la frappant avec son escabeau.

— Je vais vous faire un procès, bonne femme; sûrement je vais vous faire un procès.

— Gardez-vous en bien, mon voisin, et prenez plutôt la fille.

Vadoyer mit la fille dans un sac, et le portant sur son dos, alla chez une autre femme qui était justement la marraine de la fille, mais c'était une circonstance qu'il ignorait.

— Bonjour, bonne femme.

— Bonjour, Vadoyer.

— Voulez-vous garder ma pochée?

— Volontiers, mettez-là derrière la porte, et personne n'y touchera.

Quelque temps après qu'il fut parti, la vieille dit à sa servante qu'elle croyait près d'elle :

— Jeannette, veux-tu une écuellée de soupe?

La servante ne répondit pas, mais la jeune fille qui était dans le sac disait :

— J'en mangerais bien une, moi.

Par deux fois, la vieille fit sa demande, et à chaque fois, une voix sortait du sac et lui répondait. Elle regarda dans le sac, et ayant reconnu sa filleule, elle l'en fit sortir et la cacha, et à sa place, elle mit une grosse chienne.

Quand Vadoyer revint, il dit :

— Bonjour, bonne femme.

— Bonjour, Vadoyer.

— Avez-vous bien gardé ma pochée?

— Oui, la voilà; vous n'avez qu'à la prendre.

Il mit sur son dos le sac qui, à ce qu'il croyait,

contenait la jeune fille. Quand il fut un peu loin, il desserra les cordons du sac, et dit :

— Jeannette, embrasse-moi par-dessus mon épaule.

— Houoh! houoh! répondit la chienne.

Vadoyer fut si épouvanté qu'il laissa tomber la pochée par terre et s'enfuit au plus vite.

Conté par Marie X, d'Évran, bonne d'enfants chez M. Gesnys, percepteur à Evran. 1878.

… RADIS

[illegible]

[illegible] saint Pierre [illegible] lui-même [illegible] saint Pierre [illegible] re grondé pour s'être mis en colère et faire sa plainte.

Le nouveau portier, qui n'était pas d'abord bien courant de ses fonctions, laissa franchir le seuil cré à plusieurs âmes qui n'y avaient aucun droit; le Diable vint en personne lui reprocher son indulnce, et lui dire que ce n'était pas bien de la part ın saint de causer du préjudice à un ancien arange. Il parla même de dénoncer cette conduite à eu le Père; mais saint Jean ne s'émut point de tte menace, sachant que le diable ne peut entrer Paradis.

Parmi les gens que le saint laissa un peu légèreent pénétrer dans le séjour des bienheureux, se ouvaient trois joueurs de violon. Au lieu de bien conduire dans cette société d'élus où ils étaient trés en fraude, ils se mirent à jouer sur leurs insıments les airs les plus sautillants et les plus monins, et bientôt ils furent entourés par les jeunes ints et les jeunes saintes qui ne tardèrent pas à rmer des rondes et à danser, à la grande indignaon des patriarches et des vieux saints d'humeur ride. Ceux-ci allèrent raconter à Dieu le Père les oses scandaleuses et inouïes qui se passaient en ıradis.

*
* *

Dieu le Père fit comparaître saint Jean qui lui avait é désigné comme la cause première de tout ce dérdre : il lui reprocha de s'être indûment emparé s clefs, et lui ordonna de les restituer sur le champ saint Pierre qui seul était légitiment investi des nctions de portier. Le prince des apôtres fut blâmé s'être mis en colère, mais la joie de reprendre possion de son emploi l'empêcha d'être sensible à ce proche. *Quant* à saint Jean, il reçut l'ordre de faire

sortir du Paradis les trois intrus qui s'y étaient glissés par sa faute.

Le saint se trouva bien embarrassé : il ne pouvait songer à employer la force pour expulser les violoneux ; car, une fois entré en Paradis, on n'en peut sortir que volontairement. Il se mit à méditer dans un coin : mais il fut quelque temps sans découvrir un expédient raisonnable.

Le désordre continuait ; mais comme les trois ménétriers ne cessaient de jouer, les cordes des violons se cassaient, les crins des archets s'usaient, et ils entrevoyaient le moment où, faute de cordes de rechange, ils allaient être forcés de ne plus se servir de leurs instruments. Saint Jean eut connaissance de leur embarras, et cela lui donna l'espoir de pouvoir par ruse faire sortir du Paradis les intrus qui s'y étaient glissés.

Il fit venir un tambour de ville, le plaça à quelque distance du séjour des bienheureux et lui ordonna de publier à son de caisse qu'il avait à vendre trois excellents violons munis d'une ample provision de cordes, d'archets de rechange et de colophane, que ceux qui désireraient les acheter pouvaient s'adresser à lui et qu'il les leur céderait au plus juste prix.

A cette nouvelle, les musiciens sautèrent de joie, et ils se hâtèrent de quitter le Paradis pour aller faire emplette de nouveaux instruments. Ils les achetèrent sans marchander, mais quand ils se présentèrent pour rentrer, saint Pierre leur ferma impitoyablement la porte au nez. Il resta même, à ce qu'on assure, insensible aux supplications des jeunes saints qui vinrent en foule le conjurer de laisser revenir en Paradis les joyeux musiciens.

Conté par Jean Bouchery, de Dourdain. 1878.

LXVI

LA PETITE FILLE DANS UN PUITS

Il y avait une fois une petite fille qui s'appelait Oudelette. Elle demeurait dans un puits, et tous les jours elle faisait sa prière.

Un jour elle vit le bon Dieu et lui dit :

— Bonjour, Seigneur.

— Bonjour, Oudelette, répondit le Seigneur ; comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur, et vous ?

— Te plais-tu bien dans ce puits, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais.....

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais une jolie petite maison, je serais encore plus contente.

— Eh bien, sois bonne petite fille, répondit le Seigneur, et tu en auras une.

Le soir arriva : Oudelette se coucha dans son puits comme à l'ordinaire. Le lendemain, quand elle s'éveilla, elle se vit dans une belle chambre, et son logis était entouré d'un joli jardin où il y avait des poules et un beau coq qui disait : Cocorico !

Elle fit sa prière, elle vit encore le Seigneur, et lui dit :

— Bonjour, Seigneur.

— Bonjour, Oudelette ; comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur, et vous ?

— Es-tu bien contente de ce que je t'ai donné, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais.....

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais une petite vache qui donnerait du lait et du beurre, je serais encore plus contente.

— Eh bien, sois bonne petite fille, et tu en auras une.

Le lendemain, quand Oudelette se réveilla, elle regarda par la fenêtre, et vit une belle vache rouge et blanche. Elle était si contente qu'elle en sautait de joie, et elle se mit encore à dire sa prière. Alors le Seigneur parut et elle lui dit :

— Bonjour, Seigneur.

— Bonjour, Oudelette ; comment te portes-tu, Oudelette ?

— Bien, Seigneur ; et vous ?

— Es-tu bien contente de ce que je t'ai donné, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais.....

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais un habit couleur de ma vache, je serais encore plus contente.

— Sois bonne petite fille, Oudelette, et tu en auras un.

Le lendemain quand elle se réveilla, elle vit auprès de son lit un habit couleur de sa vache. Ce jour-là c'était le dimanche, et Oudelette devint orgueilleuse et se dit en elle-même :

— Quand on va me voir à la messe ainsi vêtue, tout le monde va dire : « C'est Oudelette qui est belle. »

Elle était bien joyeuse, et elle se mit à dire sa prière, et le Seigneur se montra encore.

— Bonjour, Seigneur, dit Oudelette.

— Bonjour, Oudelette ; comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur, et vous ?

— Es-tu bien contente de ce que je t'ai donné, Oude-

— Oui, Seigneur, mais.....

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais un joli petit mari, je serais encore plus contente.

— Sois bonne petite fille, et tu en auras un.

Au milieu de la nuit, Oudelette entendit frapper à sa porte. Elle prit son bel habit et alla ouvrir, ne sachant trop ce qu'elle allait voir. Ce qu'elle vit, elle vit le maire de la commune, et un jeune homme avec lui qui venait la demander en mariage.

Elle était si contente, qu'elle ne put point faire sa prière.

Le lendemain matin quand elle se réveilla, elle se trouva dans son puits : sa maison, son jardin, sa vache, ses habits et son petit mari, tout cela s'était évanoui comme un rêve.

Conté en 1880, par Virginie Hervé, d'Evran, âgée de vingt ans environ.

FIN

TABLE

I

LES FÉERIES ET AVENTURES MERVEILLEUSES.

II

LES FACÉTIES ET LES BONS TOURS.

III

LES DIABLERIES, SORCELLERIES ET HISTOIRES DE REVENANTS

IV

CONTES DIVERS

FIN DE LA TABLE

[illegible]. — Corbeil. Typ. et stér. de Crété.

